

RELATION CVRIEVSE
ET NOUVELLE
D'UN VOYAGE
DE CONGO.

Fait és années 1666.
& 1667.

Par les RR. PP. MICHEL ANGE DE
GATTINE, & DENYS DE CARLI DE
PLAISANCE, Capucins & Missionnaires
Apostoliques audit Royaume de Congo.



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY, Libraire,
rue Merciere, à la Victoire.

M. DC. LXXX. 0. 1668

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSIEUR
MONSIEUR
L'OYSEAV,

Conseiller du Roy Tre-
sorier, seul Receveur
general des Finances &
Domaine de Sa Majesté
en Bretagne, &c.



MONSIEUR,

*Il y a long-temps que je
cherchois quelque occasion de*

à ij

vous donner des marques de la
reconnoissance que les miens &
moy vous doivent; vostre ge-
nerosité est connue de tout le
monde; mais j'en ay des preu-
ves convaincantes par les
bontez & les honnestetez con-
tinuelles que nous recevons
de vostre part. Recevez je
vous conjure ce Voyageur
pour une marque de ce que
nous vous devons: vous
aymez les belles lettres; &
vous prenez plaisir à vous
promener avec ceux qui sont
curieux de les cultiver & de
visiter le monde: Cét Ouvrage
à mon avis ne vous dé-

plaira pas si vous le rece-
vez avec autant de plaisir que
j'ay de zele & d'empressement
à vous le presenter ; je suis
persuadé que vous estes assez
generoux pour luy rendre quel-
que justice & beaucoup d'ap-
plaudissement , & que l'estime
que vous en ferez le fera
recevoir avec joye du public
qui est pleinement informé de
vos lumieres & du juste dis-
cernement que vous faites de
toutes choses. J'oze me pro-
mettre que vous y trouverez
quelque satisfaction, estant sorty
de la main d'un bon ouvrier,
& je n'en auray point de

plus forte que de publier par
tout les obligations dont moy
& ma Famille vous sommes
redevables, & de faire dire
hautement au public parlant
de vous

Rara avis in terris

C'est une vérité constante
qu'en généralité & en vertu
vous estes un des plus rares
Hommes de nostre siècle, &
que je suis avec respect,

MONSIEUR,

Vostre très humble
très-obeyssant &
obligé serviteur.

THOMAS AMAULAN

~~LE LIBRAIRE~~

LE LIBRAIRE
AU LECTEUR

DES Reverends
Peres Capucins
ont fait &
composé un Vo-
yage du Royaume de
Congo, & il a esté traduit
par un Sçavant Historien,
qui par modestie m'a prié
de taire son nom. Je n'ay
pû me dispenser d'en faire
part au Public, & je ne
doute point qu'il n'en soit
content : c'est un Ouvrage

plein d'érudition , d'un
style aisé , d'un langage
pur & net, & rempli d'in-
cidens tres-curieux & tout
nouveaux; & c'est une obli-
gation dont il est rede-
vable à l'Autheur.



Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege de
Sa Majesté, en date du
cinquième May 1680. Signé le
Petit scellé, il est permis à
THOMAS AMAULRY, Mar-
chand Libraire à Lyon, de
faire imprimer, vendre & de-
biter, *la Relation curieuse &
nouvelle d'un voyage de Congo,*
par les Reverends Peres Michel
Ange de Gattine & Denis de
Carli de Plaisance, Capucins,
& Missionnaires Apostoliques
audit Royaume de Congo, en
tel volume, marge, caracteres,
& autant de fois que bon luy
semblera, pendant le temps &
espace de six années consecu-

à compter du jour que
chaque volume sera imprimé
pour la première fois, & des-
fenses sont faites à tous Librai-
res, Imprimeurs & autres, d'im-
primer, faire imprimer, vendre
& distribuer, sous quelque
prétexte que ce soit même
d'impression étrangère, ou
autrement, sans le consente-
ment dudit exposant ou de
ceux qui auront droit de luy,
sur peine de confiscation des
exemplaires contrefaits, trois
mille livres d'amande, & de
sous dépens dommages & in-
terests, comme il est plus au
long porté par ledit Privi-
lege.

Registré sur le Livre de la
Communauté des Libraires &
Imprimeurs de Paris, le 9. May

1690. suivant l'Arrest du Par-
lement du 8. Avril 1653. &
celuy du Conseil Privé du Roy
du 27. Fevrier 1665. Signé,
C. ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la
premiere fois, le sixième Juillet
mille six cents quatre-vingt.



VOYAGE
DE CONGO.

DV PERE MICHEL
ANGE, & du Pere DENYS
DE CARLI, de Plaisance;

*Capucins & Missionnaires Apo-
stoliques audit Royaume
de Congo.*

POUR satisfaire la
curiosité de plu-
sieurs personnes, qui
me demandoient avec
des empressements obligeans,
auxquels il m'est difficile de res-
ister, une relation exacte de ce que

4 *Voyage du*
j'ay vû & appris dans le long &
fâcheux voyage ; dont je suis à
présent de retour, j'en donneray
une du Royaume de Congo &
de l'Afrique , où l'importan-
ce de ma mission m'obligea à
voir, & à éprouver plusieurs cou-
tumes estranges & plusieurs in-
commoditez tres-facheuses: lais-
sant à part pour cette fois le Bre-
sil , & quelques autres pays de
l'Amerique où nous avions au-
paravant esté portés , & dont je
ne diray que peu de chose.

L'an 1666. sous le Pontificat
d'Alexandre VII. nous fûmes
expediez par les Cardinaux de
la propagation de la foy , quinze
Missionnaires Capucins, dont j'é-
tois du nombre , en ayant reçu
les Patentes à Bologne , où je re-
çus cette année là , par les
mains du Pere Estienne de Ce-
lene , de l'illustre famille de

Clermont, dont la vertu a esté
presentement recompensée de
la Charge de General du mesme
Ordre. Nos Patentes portoient
les Privileges suivans. De pouvoir
dispenser de toute irregularité,
excepté de la bigamie, & homi-
cide volontaire. De dispenser &
faire échâge des simples vœux, &
même de celui de chasteté, mais
non pas de celui de Religion. De
donner des dispenses de Mariage
au second & troisième degré; &
aux Payens convertis de garder
une de leurs femmes, d'absoudre
des cas reservez au S. Siege; de
benir les paremens d'Autel, les
Eglises & les Calices; de donner
dispense pour manger de la viande
& laitages, de pouvoir célé-
brer deux Messes par jour en cas
de besoin, de conceder des In-
dulgences plenières, de delivrer
une ame du Purgatoire, selon

l'intention du Célébrant dans une Messe des Morts du Lundy & du Mardy, de s'habiller en seculier en cas de necessité, de dire le Rosaire en cas qu'on ne pût pas porter avec soy un Breviaire, ou pour quelque autre obstacle : de lire des livres defendus excepté ceux de Machiavel. Je n'eus pas plutôt reçu lesdites lettres que je m'acheminay vers Plaisance ma patrie, où j'arrivay au commencement de l'Automne, & où je reçeus ordre d'y attendre le Pere Michel Ange de Rhoges, qui devoit estre le compagnon de mon voyage. Estant arrivé nous nous rendîmes ensemble à Genes où l'embarquement de tous les Missionnaires se devoit faire. De là nous nous mîmes à la voile pour Lisbonne, & y ayant séjourné quelques mois, nous prîmes l'occasion

l'occasion d'un vaisseau Por-
tugais, qui devoit aller au Bresil
charger des marchandises, & ven-
ir en Afrique sur la coste de
Congo.

* Nous fîmes ce trajet de
Lisbonne au Bresil en moins de
trois mois, favorisés des bons
vents qui regnent ordinairement
sur ces mers. Nous y eumes
souvent le plaisir des poissons
volans autour de nostre vais-
seau. C'est une sorte de pois-
son ares-blanc, d'un pied de
long, avec deux ailes ou na-
geoires proportionnées à sa gran-
deur. Il est assez approchant du
haranc, si ce n'est que son dos
est de couleur d'azur & que ses
nageoires sont plus larges & plus
propres à luy servir d'ailes. Ce
poisson fuyant la Dorade qui le

A 4

* Croy est tiré des lettres de P. Michel Ange, infirmier
depar de Louisa.

poursuit pour le devorer, s'élance hors de l'eau, & vole aussi loin que dure l'humidité de ses nageoires, lesquelles estées essuyées par l'air, il retombe dans la mer, & est devoré par son ennemy qui ne le perd pas de vûe, ou bien est pris & mangé par les Mariniers, s'il vient à tomber dans le vaisseau, ou mesme il est souvent pris en l'air par quelque oiseau de rapine, de sorte que ce pauvre miserable cōme exilé de la nature a peine de trouver aucun lieu dans la mer, dans l'air ou sur la terre, où il soit en sécurité, la délicatesse de sa chair estant l'unique cause de sa disgrâce. Il y a dans ces mers un autre poisson nommé Tuberon, qui est fort friand de chair humaine. On le prend en jettant dans la mer une grosse corde, avec une chaîne au bout, à l'extrémité de la-

quelle on attache un gros & fort hameçon qui soutient une piece de chair. Le Tuberon l'appercevant y accourt, & engloutit avidement la chair, l'hameçon & presque toute la chaîne, & alors les Mariniers soulevent la nette dehors de l'eau l'assommant de trois ou quatre coups de masses, & le liant ensuite par la queue où il a sa principale force, de peur qu'il ne remue encore, ils le tirent sur le vaisseau, & le mettent en pieces avec leurs couteaux.

Approchant des costes de Guinée, nous commençames à sentir de grandes chaleurs causées par la vehemence des rayons du soleil, qui est là dans son zénith: & passant plus outre, son ardeur augmenta à tel point, qu'en peu de jours il nous abbatit tellement les forces, que nous ne

pouvions ni dormir ni manger, le dégoût étant augmenté par les vers qui infectoient les viandes & les breuvages. Durant quinze jours que nous navigâmes sous la Ligne, nous fûmes dans ces extrémités ; de sorte que c'est une espèce de miracle que nous pussions vivre avec toutes ces incommodités, quoiqu'à la vérité nous fussions dans le mois d'Août, qui est la saison la plus fraîche de toute l'année dans ces quartiers-là.

Les Portugais ont accoutumé de faire certaines réjouissances ou Fêtes pour demander à Dieu l'heureux succès d'un voyage si dangereux. Ils ne manquent pas aussi d'observer cette ancienne coutume : Ceux qui n'ont jamais été sous la Ligne sont obligés de payer à ceux du vaisseau quelque argent, quelque

que chose à manger, ou quelque autre marchandise, sans qu'aucun en soit exempté, quoy que ce soient mesmes des Capucins, desquels ils prennent des Chaplets, Agnus Dei, ou choses semblables, qui estant mises à l'encan, du proveau on en fait dire des Messes pour les Ames du Purgatoire. S'il s'en trouve quelqu'un d'avaricieux qui leur dispute ce tribut, les Mariniers vestus en Serges le conduisent garronné devant un tribunal où est assis un Marinier en robe, qui faisant l'Office de Juge l'interroge, l'écoute & prononce Sentence contre luy, d'estre plongé trois fois dans la mer en cette maniere. Il y a une poutre de fer attachée au traversier de l'arbre: on passe une corde dont le Criminel est lié, & laquelle estant lâchée on le laisse aller trois fois sous l'eau,

& il ne manque gueres d'y avoir
toûjours quelqu'un pour servir
ainsi de passe-temps aux autres.
On pratique encore le mesme au
passage du Destrict de Gilbral-
tar, & du Cap de bõne Esperâce.

Ayant ensuite quitté la Ligne
nous eumes toûjours le vent en
Poupe, mais si violent, que si par
la grace de Dieu, nous n'eussions
rencontré un courant d'eau si
rapide, qui estant opposé balan-
çoit le cours precipité que le
vent nous donnoit, je ne scay
comment nous en aurions pu
échaper. Quelque temps apres
ayant assez avancé, le vent nous
manqua & par consequent le ra-
fraichissement qui nous estoit
nécessaire pour les extremes ar-
deurs qui n'estoient pas encore
cessées; ce calme venant aussi
mal à propos pour nos vi-
vres, dont nous apprehendions

de nous trouver bien-tost en diserte. Ce qui nous en donnoit plus de crainte estoit l'idée que nous avions encore du desastre arrivé depuis peu au vaisseau appelé *Catarinette*, dont le Lecteur ne sera pas fâché d'estre informé.

Ce vaisseau chargé de marchandises pretieuses, partit tout glorieux d'une sriche charge des environs de Goa, & ayde d'un vêt doux & favorable fut heureusement porté au Bresil; d'où faisant voile avec le meilleur vent que l'on pût souhaitter, il prit la route pour Lisbonne: mais au passage de la Ligne surpris des terribles ardeurs du climat, le Pilote y mourut, & un peu plus avant tous les plus experts Mariniers: De sorte que le vaisseau demeurant comme un cheval sans bride à la merci des vagues,

estoit misérablement durant sept
mois sur ces mers : ce qui obli-
gea ceux qui restoient après
avoir consumé tous leurs vivres,
de manger les charrs, les chiens,
& les souris du vaisseau, & faire
des ragouts de leurs souliers &
autres cuirs, qu'ils tâcherent
d'attendrir le plus qu'il leur fut
possible. Enfin, manquant de
tout, de quatre cent qu'ils estoient
au commencement, il n'y resta
que cinq personnes. Un de ces
cinq estoit le Capitaine du vais-
seau, lequel agité des pensées
horribles qu'une mort cruelle &
prochaine peuvent inspirer, se
mit en teste que la perte de la
vie ne seroit pas son plus grand
malheur, mais qu'en la perdant
il perdroit encore sa réputation,
& que la renommée accoutu-
mée à débiter des mensonges,
publieroit qu'il s'en estoit fuy
dans

dans quelque pays éloigné, pour jouir des trésors qu'il portoit avec luy, & recueillir sans empeschement les fruits de son larcin. De sorte que souhaitant passionnément qu'il en restast au moins quelcun d'eux pour porter dans le pays des nouvelles de leur disgrâce, il proposa à ses compagnons de jeter au sort à qui d'eux cinq devoit mourir pour servir de nourriture aux quatre survivans. Pas un d'eux ne s'opposa à une si horrible proposition, mais seulement voulurent-ils exempter leur Capitaine de subir une Loy si inhumaine. Ils firent ce qu'ils purent pour l'y faire consentir : mais apres plusieurs contestes, il leur protesta par serment, qu'il ne vouloit point s'exécuter d'estre la victime sur laquelle le sort tomberoit, puis qu'elle estoit d'au-
tant

tant plus juste & raisonnable, qu'elle estoit necessaire & inevitable. Enfin le dez estant jetté il tomba sur le malheureux Capitaine, qui recommandoit déjà son ame à Dieu : mais les autres deplorant son infortune, commencerent à penser qu'il vaudroit mieux mourir tous en bons Catholiques, que d'ensanglanter leurs mains comme des Barbares du sang de leur compagnon. Et Dieu adjoutant une inspiration à ce bon mouvement, fit qu'un d'eux monta sur la hune du grand mats, d'où jettant les yeux de costé & d'autre, il aperceut de fort loin, quelque chose d'obscur dont il donna avis au Capitaine, qui estant aussi monté sur l'arbre découvrit avec une Lunette à longue vue, que c'estoit les côtes de la terre ferme. Ils tournerent d'écarter

mieux qu'ils purēt la proüe de ce costé là, & y estant arrivez, ils reconnurent que c'estoit une ville alliée des Portugais. Estant débarquez avec l'ayde de Dieu, ils allerent incontinent trouver le Gouverneur, auquel ils firent récit de leur infortune. Ce Gouverneur les receut honnestement, & les fournir eivilement de tout ce qui leur estoit necessaire. Pendant le séjour qu'ils y firent, ils furent conseillez par les Medecins d'user des medicaments & restauratifs necessaires pour pouvoir reprendre leur santé; & se remettre en mer, mais deux des plus extenuiez, rendirent leurs ames à Dieu: Les autres trois aydés des bons & precieux remedés qu'on leur donna se rétablirent. Apres quoy ils remercièrent Dieu de sa bonté & le Gouverneur de sa courtoisie: Ils ra-

doubèrent le vaisseau , & se mirent à la voile pour se rendre à Lisbonne. Ils n'y furent pas plutôt arrivez , qu'un de ces trois qui avoit eu une rechute en chemin , rendit l'ame. Enfin , le Capitaine & le Marinier échappés , débarquerent , & eurent incontinent audience du Roy de Portugal , auquel ils firent le triste récit de leurs aventures ; ce qui ne fut pas inutile : car le Roy touché de leur malheur , les consolâ & leur fit des presens considérables , déclarant le Capitaine Admiral de toute la Flotte , & le Marinier Capitaine du premier Vaisseau. Je reviens à nostre voyage.

Ayant passé la Ligne de dix degrez nous apperceûmes sur le soir à une tres-grande distance le Cap Saint Augustin , & le matin par la grace de Dieu , nous vîmes

vilmes quantité d'oyseaux de terre voler pres de nous, & decouvrimmes des Balenes, qui pouffant en l'air quantité d'eaux, nous paroissoient dans l'éloignement comme autant de belles & artificieuses fontaines, qui rejailloient de la mer. La quantité en est si grande dans cette mer, que si j'asseure qu'un Marchand en paye au Roy de Portugal cinquante mille écus d'or de ferme pour y faire de l'huyle, on aura peine à me croire, quoy qu'il n'y ait rien de si véritable. Passant ensuite devant la nostre Dame de Nazareth, nous la saluames tous avec trois *Aue Maria*, & autant de décharges de Canon. C'est une Eglise éloignée seulement de cinq milles de la ville de Fernambouc, proche duquel lieu le Signor François Brith Grand de Portugal, prenant

prenant son chemin avant que l'Eglise fût bâtie, ce bon Seigneur devot à la tres.- Sainte Vierge, fit rencontre d'une pauvre femme vestue de blanc portant un enfant dans les bras , laquelle luy demanda humblemēt l'aumône: Celuy - cy mettant la main à la bourse luy donna un ducat , & dans cet intervalle qu'il donna & qu'elle receut , il luy sembla que le visage de cette femme fut tout changé. Brith poursuivant son chemin à peu d'éloignement de là , comme tout ravy en soy-mesme de cette rencontre, se retournoit de temps en temps, pour revoir cette personne qui luy avoit gagné le cœur , mais quoy que ce fust en pleine campagne, où il n'y avoit aucun lieu pour se mettre à couvert ni aucun obstacle à la vûe, il ne put plus voir cette beile mendiante. Dequoy

estant devenu tout pensif & tout inquiet, il retourna à l'endroit mesme où il avoit laissé son aumône & sa pensée, & n'y trouva que la marque de deux pieds gravez en terre : D'où il conclud que cette pauvre estoit la Bienheureuse Vierge, qui avec ses yeux divins avoit embrasé son cœur, & avec sa beauté celeste luy avoit ravy l'ame ; ce qui l'obligea d'élever en ce lieu là mesme à la gloire de la tres-Sainte Vierge, une Eglise magnifique, rentée, maintenuë & officée d'une maniere proportionnée à la splendeur & generosité de cet illustre Cavalier.

Arrivez que nous fumes au pied de la Tour qui sert de Forteresse au Port de Fernambouc, les vaisseaux ne pouvant pas ar-
rester ni sejourner dans le Port à cause de la petitesse, nous jetta-

mes l'ancre, & saluames la ville
avec les decharges accoutu-
mées.

Le Capitaine se mit dans l'Es-
quif pour nous obtenir la per-
mission de débarquer. Pendant
ce temps-là nous observames
que de ladite Tour s'estendoit
un mur qu'ils appellent dans le
pays *Oritisso*, & que les bonnes
gens disent estre naturel, de la
longueur de trois cent milles,
d'un bras duquel le Port est fer-
mé & rendu seur. Cette mu-
raille separe aussi cette mer d'u-
ne riviere, qui passe dans le mi-
lieu de la ville: & la mer deve-
nant orageuse élève quelquefois
ses Flots au dessus de la muraille,
& mesle son sel avec la douceur
des eaux de cette Riviere; ce
qui fait que les Habitans pes-
chent & dans la mer & dans le
fleuve des poissons de mer &
d'eau

d'eau douce, comme si par quelque espece de metamorphose la mer fust devenuë une riviere, ou la riviere une mer.

Nous ne fumes pas pûtost débarquez dans le Port de *Fernambouc*, que nous vîmes autour de nous une grande foule de gens tant noirs que blancs qui s'empresserent de nous voir; & parmy eux une Morelque qui s'agenouilloit, fraploit sa poitrine & battoit des mains contre terre. Je m'informay que vouloit dire cette bonne femme avec tous ces battemens de mains; & un Portugais me répondit: *C'est, mon Pere, que cette More est nativie de Congo, & a esté baptisée par un Capucin; & ayant appris que vous y allez pour baptizer, elle s'en réjouit & en témoigne sa joye par ces signes exterieurs.*

Nous passames en allant à nostre

stre Hospice par le milieu de la ville , & remarquames qu'elle estoit d'une grandeur mediocre, mais extremement peuplée , & principalement de Mores esclaves qu'on amene d'Angola, Congo, Dongo, & Mattaba toutes les années, jusques au nombre de dix mille, pour les employer à travail-
au Tabac & au sucre , & à recueillir le cottô, qui croit là en grande abondance sur des arbrisseaux de la hauteur d'un homme ; de mesme aussi que pour couper le bois , pour teindre la soye & autres étoffes de prix , & pour travailler le Cocos & l'ivoire.

Pour ce qui est des originaires du Bresil ou Amerique Meridionale , les Portugais n'ont pas pu jusqu'à present les subjuguier, estant une nation trop barbare & trop farouche. On les appelle

Tapuyes

Tapuges, ou Caboclos, & la couleur de leur cuir est un Tannée obscur. Ils vont tout-à-fait nus & portent un arc long d'une aulne & demy, avec la fleche faite partie de canne & partie de bois tres-dur aiguise vers la pointe en maniere de scie, afin qu'en blessant elle fasse une playe plus grande & plus facheuse & qu'elle soit plus difficile à retirer; & il est certain que lors qu'ils tirent exprés & de leur mieux, ils percent un aul d'outre en outre à une portée de fuzil. Ces Tapuges mangent quand ils peuvent de la chair humaine, & n'en ayant pas de celle des ennemis de leurs quartiers, ils se festinent de celle des étrangers qu'ils peuvent attraper dans leurs pays.

Ils portent en chassez dans le

visage de petites pieces de bois
& de pierre de differente cou-
leur, je ne sçay si c'est pour pa-
roître plus beaux ou plus terri-
bles. Ils ont aux oreilles non
pas des pendants de plomb,
comme nos chiens ; mais des
pieces massives des bois susdits.
Ils vivent de la chasse des bêtes
& des hommes ; car quand un
des leurs s'allite, on luy assigne
un temps fixe pour avoir le loisir
de guerir ; mais si dans ce temps
là ils ne guerissent pas, pour le
tirer charitablement de ses tour-
mens, ils le tuent sans pitié &
le mangent. Ils font la mesme
grace ou la mesme barbarie à
leurs parens & à leurs vieillards
devenus inutiles à la chasse, que
les propres enfans tuent & man-
gent avec leurs plus proches
parens qu'ils invitent à ce cruel

festin , donnant ainsi la mort à ceux de qui ils tiennent la vie, & ensevelissant dans leurs entrailles ceux des entrailles de qui ils sont sortis. Enfin ce sont des misérables Payens abîmez dans leur Idolatrie. Les autres habitants du nouveau Monde soit bons soit méchants, sont Chrétiens ou du moins ils en portent le nom.

Nous trouvâmes dans nostre Hospice deux de nos Compagnons malades de fièvre continuë , & nous mesmes y eûmes quelque indisposition , pour laquelle il nous fallut faire des remèdes ; estant une chose ordinaire & comme inévitable à tous ceux qui viennent dans ce pays-là ; d'y tomber malade , soit pour la diversité des alimens ou pour celle de l'air.

Nous entendîmes un matin un concert merveilleux de Trompettes qu'on sonnoit de toute la Flote qui estoit dedans ou dehors du Port, & qui se montoit à quatre-vingt Bâtimens entre lesquels estoit le nostre qu'on chargeoit de sucre, dont il ne portoit pas moins que mille caissons. Rien n'estoit de plus agreable à la veüe que cette perspective, qui nous representoit comme une ville dont les maisons estoient agitées au gré des vagues, ou comme une Forest flotante ça & là, selon les caprices du vent. Nous eûmes là des nouvelles de la mort du Pere Jean Marie Mandelli de Pavie, Prefet des deux Missions d'Angola & de Congo, decedé parmy ces Peuples en odeur de Sainteté, après mille

fatigues essuyées pour leur Salut pendant 25. ans qu'il y avoit demeuré.

Nous choisimes nostre temps pour aller un jour voir la ville d'Ollinde, distante de Fernambouc seulement de trois milles. C'estoit autrefois une grande ville; mais elle est à present presque toute détruite depuis une descente qu'y firent les Hollandois. On nous fit remarquer dans une Campagne marécageuse certains arbres qui ont à la verité les racines dans la terre comme les autres; mais qui en ont aussi au dessus, les feuilles en estant toutes couvertes. Nous y vîmes une infinité de Perroquets verts, diverses especes de Macacos ou Guenons, entre lesquels les plus petits appelez *sagorini*, sont les plus

estimez. Nous fîmes ce voyage dans un Canot qui est un grand tronc d'arbre creusé , & nos bateliers estoient deux Mores nud comme les autres Brasiliens, avec une seule petite piece de toile au devant par maniere de bien feance.

Le Temperament de ce climat quoy que fort chaud n'est pourtant pas fort mauvais , ny la grande humidité de la Lune dangereuse, & l'on peut voyager assez commodement aussi bien de nuit que de jour. La monnoye d'or & d'argent est employée dans cette ville comme dans le reste du Bresil. On donne deux testons pour une Messe & trente ou quarante pour un Sermon. Il ne croit ny bled ny vin dans le pays ; mais on ne laisse pas d'y en trouver qu'on

apporte d'Europe, & qui coûte assez cher. Le pays estant tout sablonneux les habitans & les voyageurs y sont attaquez de certains vers que quelques uns nomment *Poux de Pharaon*, pretendant que ce soit une des dix playes dont Dieu affligea autrefois l'Egypte. Ils sont plus petits que des puces & s'insinuent sans qu'on s'y prenne garde entre chair & cuir, & croissent en un jour de la grosseur d'une fazeole ou d'une petite fève. Pour en guerir on se met entre les mains de quelque More expérimenté à les tirer; car si on les laissoit sans en tenir compte, ils pourriroient tout le pied en fort peu de temps. Ayant remarqué deux jours après mon arrivée, qu'il y avoit quelque chose qui m'empeschoit de mar-

cher , je me fis visiter par un More qui me tira quatre de ces petits animaux qui estoient devenus assez gros , & il ne se passoit pas jour qu'ils ne nous en vinssent tirer à qui huit , & à qui dix ou douze. Ce n'est pas une petite disgrâce , s'il y en a quelqu'un qui échape à leurs ongles , & à leur veüe , puisque les pieds ne manquent pas d'en estre rongez. Les Portugais quoy que chaussez n'en sont guères moins exempts que les autres.

Pendant le temps de nostre séjour à Fernambouc on fit une feste solennelle du Rosaire dans la grande Eglise qu'on nomme le Corps Saint. L'appareil en fut des plus magnifiques. L'Eglise estoit pendue de dix mille aulnes de drap de Soye couleur de feu

& autres étoffes précieuses. Le Tabernacle fort élevé tout couvert de drap de Soye brodé de flammes d'or & d'un passement d'argent qui ébloüissoit la veüe. Le tout accompagné d'une musique d'harpes, de violons & de Cornets qui entonnoient les Hymnes Sacrez. Les Religieux n'en font pas la grande dépense, mais ils choisissent le Marchand le plus riche de la ville, qui se pique d'honneur pour ouvrir libéralement sa bourse en telle rencontre : & celui qui en fit les honneurs cette année là nous protesta le lendemain qu'il avoit dépensé le soir précédant en feu quatre mille Ducats; mais voicy de quelle maniere il l'entendoit. Comme nous estions dans l'impatience de passer au plütoft en Afrique pour nous acquiter de

nostre Mission, nous estions allé
trouver ce Marchand qui nous
affectionne beaucoup, pour le
prier que quand un de ses Vais-
seaux qui devoit faire voile en
Afrique seroit chargé & se met-
troit à la voile, il nous fit la
Charité de nous donner la cham-
bre de Poupe pour nous y em-
barquer, à quoy il consentit de
bon cœur : mais ce Vaisseau
s'estant trouvé incapable de
cette Navigation, il fallut le dé-
charger & en tirer les fers &
tout l'attirail, les planches en
ayant esté toutes mises dans ce
feu qu'il disoit coûter quatre
mille Ducats, parce que ce
Bâtimen^t luy en coûtoit autant.

Nous allâmes un jour pour
nous divertir voir travailler au
sucte, qui est une chose fort
curieuse. La machine donc en

se sert pour cela est une grande roüe tournée avec force par plusieurs Mores : Elle fait aller une presse de fer massif , sous laquelle les Canes de sucre coupées en pieces se brisent , le suc qui en sort distillant dans une grande chaudiere mise sur du feu. C'est une merveille de voir travailler avec tant de peine les Mores , qui sont d'un naturel paresseux & lâche , & qui savent si adroitement mettre leurs Canes sous cette masse de fer , sans y laisser quelquefois une partie de leurs bras ou de leurs mains.

Les Fruits de ces quartiers qui d'ordinaire durent sur l'arbre toute l'année sont assez délicats : entr'autres les *Nireffes* , qui sont comme nos Citrons. Ils naissent sur une tige comme la Canne

d'Inde, & de deux de ses feuilles il y en auroit assez pour habiller un homme pour si grand qu'il fust. De cette tige il ne naît quelquefois qu'une simple grappe qui aura une cinquantaine de ces Niceffes. Pour les meurir il les faut tailler tous verds de la plante & les pendre à l'air, où ils deviennent jaunes en peu de temps. Lors qu'on les coupe par le milieu on y voit des deux côtez naturellement imprimée la figure d'un Crucifix. La grappe estant coupée, la tige se seche, & il en renaît promptement une autre produite de la mesme racine. Le *Bananat* est quasi semblable, si ce n'est que le Niceffe est haut de trois pieds & le Bananas le double.

L'*Ananas* est fait en maniere d'une noix de Pin de la longueur

d'un empan , la plante n'en produisant qu'un. Leur écorce estant levée ils paroissent tout jaunes & presentent un suc comme celuy du raisin muscat; mais il en faut manger avec discretion estant d'une substance chaude au troisiéme degré. Il y a encore d'autres fruits , comme les *fruits du Comte* , qui viennent sur une plante de la hauteur d'un Oranger d'une saveur tres douce. Les *Managues* qui ressemblent aux petits Melons de nos quartiers & croissent sur de fort grands arbres. Les *Manacopias* de la forme d'une grosse pomme ronde & jaune par dehors , dont j'ay envoyé les desseins comme de plusieurs autres fruits curieux au sieur Jaques Zanoni Apoticaire de Bologne, qui en fera part au public , dans

les Livres de plantes qu'il a sous la presse.

Pour ce qui est des fruits de nostre Europe, comme Raisins, Grenades, Melons, Figues, Courges, Concombres, Citrons, Oranges & Cedres, ils y croissent à merveilles; & ces derniers comme nos Courges d'Italie, pour la bonté de l'humide radical que leur fournit le terroir. De même les Orangers de Portugal y multiplient non seulement en quantité, mais en qualité, & leur arbrisseau y devient un arbre tres-haut. On ne mange guères autre viande que du Bœuf & de la Vache, & quelques Poules. Le vin est plus cher que le Saffran: car on l'apporte des Isles Maderes, sçavoir plus de 630. lieues, & il paye plus de huit pistoles de Doiane

par Pipe. Aussi tous les blancs qui sont dans ce pays sont Portugais ou descendus de Portugais, qui boivent peu de vin. Le vulgaire boit de l'eau qui n'est pas des meilleures. En place de pain on mange des gâteaux faits de farine de la racine d'un arbre qu'on nomme *Manjoque*. Il n'y a proprement que deux saisons en ce pays-là, le Printemps assez temperé mais pluvieux, pendant lequel les arbres ne quittent point leur feuilles; & l'Esté fort chaud & fort sec; de sorte que si la rosée n'y suppléoit point, le pays en seroit tout enflamé & desséché. La ville de S. Paul & les environs au plus reculé du Bresil est ce qu'on peut appeller le véritable pays de Cocagne. Quelque étranger qui y aborde pour en-

féralable qu'il soit y est bien venu,
& trouve incontinent une femme
à son gré, pourveu qu'il s'as-
sujettisse à ces conditions, de ne
penser qu'à manger & à boire
& à se promener, mais sur tout
ne point caresser d'autre femme
que la sienne. Que s'il donne le
moindre indice de se sauver, elle
ne manque pas de l'empoison-
ner, comme au contraire s'il
s'entretient bien avec elle, ils
en sont chers & bien traitez
à l'envy les uns des autres.

La source de leurs richesses
est un fleuve qui arrose ce pays,
& qui est si riche qu'il peut tirer
de la nécessité le plus misérable
de ceux qui implorent son ayde:
car en ce cas là, ils n'ont qu'à
prendre les sables de cette Ri-
vière, & en tirer l'or qu'elle
porte, ce qui est capable de

payer leur peine avec usure, ne devant pour cela de tribut à leur Roy que la cinquième partie. On raconte mille autres choses curieuses & surprenantes de ce pays-là; mais comme je n'y suis pas allé étant au quartier le plus enfoncé du Brésil, & voisin de celui de la Platte, je n'oserois pas vous les donner pour certaines, quoy qu'à la vérité rien ne doive paroître incroyable à ceux qui sont informez des manieres contre le bon sens & des costumes extravagantes qu'on voit estre en usage dans ces pays barbares.

Nous nous mêmes enfin à la voile le 2. Novembre 1667. pour passer au Royaume de Congo, & nous fûmes obligez pour éviter les vents contraires d'avancer jusqu'au 29. degré à la hauteur

du Cap de bonne Esperance ,
qui seroit mieux nommé le Cap
de la Mort, pour les continüelles
frayeurs de la Mort où cette Mer
jette ceux qui s'en approchent.
Nous y fûmes ballotez pendant
huit jours d'une estrange façon,
estant tantost élevez jusqu'aux
nues , & tantost enfoncez jus-
qu'aux abymes , mais également
dans la crainte de perir. A la
fin le vent se calma , les vagues
s'appaiserent , & nous vîmes
flotter sur la Mer quelques or-
de Seche , dont les Orfevres se
servent pour mouler , signe or-
dinaire de beau temps , & mar-
que indubitable qu'on n'est pas
éloigné de terre ferme , de plus
d'une soixantaine de lieues, puis-
que c'est un poisson qui ne
s'écarte pas des Côtes.
En effet le jour suivant nous

découvriâmes la terre , & con-
çûmes par là une bonne espé-
rance du succez de nostre Navi-
gation , puis qu'il ne fait jamais
de tempeste le long de cette
Côte , & qu'on la peut côtoyer
hardiment à la portée du mouf-
quet sans crainte d'aucun Banc
de Sable. Et comme pendant
quelques jours nous allions son-
dans avec l'Esquif pour décou-
vrir la hauteur de la Mer &
reconnoître les Rochers sous eau
qu'il y a dans cette Rade , nous
peschions aussi à l'hameçon : &
ne revenions point dans le Vais-
seau sans apporter quantité de
poissons. Parmi ceux-là nous
en prîmes un de 15. à 16. livres,
dont le Capitaine dit qu'il nous
vouloit regaler. Il estoit d'une
couleur vermeille , & avoit une
grosse tête ronde , les yeux bril-

lans comme du feu , les naseaux
raplatis contre le front , blessant
de la pointe de ses nageoires ,
bruyant du choc de ses écailles ,
s'agitant & soufflant à faire peur
Le Capitaine le connoissant
pour un poisson des plus deli-
cieux de ces Mers , voulut nous
l'apprêter luy-même ; l'assaison-
nant avec une espece de blanc
manger ou ragoût de sucre ,
d'épices aromatiques & de jus
d'Oranges & de Limons , de
sorte qu'étant devenu comme
un Lait caillé nous le mangeâ-
mes avec la cuiller , sans pou-
voir discerner si la sauce avoit
rendu le poisson meilleur , ou si
le poisson avoit donné du prix
à la sauce.

Il me prit une forte envie de
descendre à terre ; mais le Pilote
s'y opposa , en m'assurant qu'il

habitoit dans ces Côtes des Nègres qui mâgeoient les hommes. Nous en découvrîmes deux, qui ne nous eurent pas plutôt aperceus, qu'ils s'enfuirent bien loin : ce qui obligea le Pilote de s'éloigner de terre, de peur que ces Mores ne fussent allés chercher quelque Magicien, pour faire perir nostre Barque, & se saisir de nous. Quelques jours après ce Pilote se mit de l'Équip à terre pour satisfaire à une nécessité pressante, & il ne fut pas plutôt derrière un petit Rocher, qu'il s'en revint tout courant & hors d'haleine vers le rivage, criant que nous luy vinssions au secours, ce que nous fîmes promptement. La cause de cette terreur panique est qu'il avoit vu derrière ce Roc un feu allumé proche duquel il y avoit une

chaîne de poissons enfilez qui y sechoient , marque certaine qu'il habitoit la proche des Nègres : ce qui luy donna une si belle peur qu'oubliant ses necessitez , l'envie ne luy en revint pas de trois jours.

Après avoir passé cette Côte qu'une grande suite de hautes montagnes tout-à-fait stériles rend affreuse, nous découvrîmes à la hauteur du quatorzième degré quelques arbres accompagnés de verdure, & une autre Côte plus riant avec de bons Ports faits par la Nature capables de contenir deux & trois mille Vaisseaux. La veille de Noël nous touchâmes à *Benguela* capitale du Royaume de même nom , où il y a un Capitaine & une Garnison Portugaise. Nous y trouvâmes environ deux cents

habitans blancs & grande quantité de noirs. Leurs maisons sont bâties de terre & de paille mêlées, l'Eglise mesme & la Fontaine n'estant pas de matériaux plus superbes.

Nous vîmes venir à nostre bord quantité de petits barquots portans chacun deux Pescheurs Mores, qui vinrent troquer avec nos Mariniers leur poisson contre du Tabac de Bresil en corde.

Le Pere Superieur & moy fîmes à terre où je preschay pour la premiere fois en Portugais. La temperature de ce climat est si mauvaise, qu'elle donne une si méchante qualité aux alimens qui naissent dans ce terroir, que celui qui en mange en arrivant est assuré ou d'en mourir ou d'en contracter quelque maladie dangereuse, ce qui fait que les

passagers se gardent de descendre en terre & de boire de leurs eaux, qui semblent de l'eau de lessive. Aussi n'acceptâmes nous qu'avec regret le dîner auquel le Gouverneur nous convioit quoy qu'il nous assurant que les viandes du terroir en seroient du tout bannies, & que nous ne boirions que du vin apporté par les Vaisseaux : ce qui fut vray ; car il nous donna un repas appresté entièrement à la manière d'Europe, après quoy il nous regala encore en nous mandant à notre bord de tres bons fruits d'Europe avec une Vache écorchée entière ; mais petite & sans cornes de tres bon goût, comme sont toutes les autres du pays, où il y en a en abondance & à tres vil prix.

A voir les blancs qui habitent
dans

dans ce pays-là , on peut assez connoistre combien cét air leur est contraire. Ils ont une couleur de morts deterréz , ne parlent qu'à demy voix & retiennent pour ainsi dire leur souffle entre leurs dents , ce qui me fit refuser avec civilité la priere du Gouverneur , qui manquant de Prestres vouloit me retenir pour quelque temps chez luy pour y administrer les Saints Mysteres. Le Tribunal de Lisbonne voulant punir un criminel de quelque action noire, le relegue souvent à Angola & à Benguela, comme estimant ces Pays les plus infortunez & les plus infects de tous ceux que possèdent les Portugais. Aussi les blancs qu'on y trouve sont les plus fourbes & les plus scelerats de tous les hommes.

Ayant pris congé du Gouverneur, nous retournâmes à nostre bord & remismes à la voile pour achever nostre voyage, ce que nous fîmes heureusement & à pleines voiles, estant arrivez le jour des Roys au Port de Loanda, qui est le plus beau & le plus vaste, que j'aye vû jusqu'à present. Nous mismes pied à terre mon Compagnon & moy & fûmes receus par une infinité de blancs & de noirs, qui nous venoient à l'en-vy témoigner la joye de nostre arrivée en baisant nos habits & en nous embrassans. Nous fûmes accompagnez de cette foule de monde jusqu'à nostre Hospice, dans l'Eglise duquel nous trouvâmes plus de 300 personnes avec les Principaux de la ville, qui sortirent hors

pour nous venir à la rencontre. Ayant adorez le Saint Sacrement & rendu graces à Dieu de nostre heureux voyage, nous entrâmes dans le Convent où nous trouvâmes trois Peres, un vieux Laïque de soixante & dix ans, un sous Gardien de Congo convalescent & un d'Angola febricitant. Nous apprîmes avec un déplaisir extreme que deux Peres de nos Compagnons partis un peu avant nous de Genes, n'estoient pas plûtoſt arrivez que l'un estoit mort à Loanda, & l'autre à Meſſangrane proche de là. Ces Peres qui estoient d'une constitution vigoureuse, jouïſſent de la recompense de leur pieuſe intention, laquelle prevenus par la mort, ils n'eurent pas le pouvoir d'executer. Peu

de temps après le sous Gardien de Congo fit dessein d'en partir & de nous conduire mon Camarade & moy à la Comté de Sogno , & delà dans la Duché de Bamba , pour y trouver un vaste champ à toutes les fatigues auxquelles nous nous estions préparez : ce pays de Bamba , n'ayant pas moins d'étendue que le Royaume de Naples & de Sicile ensemble.

Loanda est une Isle avec la ville de mesme nom capitale de tous les pays que les Portugais possèdent dans toutes ces vastes contrées des Noirs. Les Hollandois s'en estoient autrefois rendu Maistres , mais les Portugais l'ont vaillamment reprise sur eux. Il y a là assez bon nombre de Jésuites , à qui le Roy de Portugal donne une pension de

deux mille Croisats par an, & qui tiennent école, prêchent & font les autres fonctions pour la conduite des âmes. Pour la récompense de leurs travaux les peuples de ce Pays-là leur ont donné la propriété de plusieurs maisons & de douze mille Esclaves de différent mestier, comme Forgerons, Menuisiers, Tourneurs & Tailleurs de pierre, lesquels n'ayant pas de l'employ chez eux servent le public, & rapportent leur gain d'un Croisat par jour à leurs Patrons. Nous y trouvâmes aussi des Carmes & du Tiers Ordre de S. François, tous Religieux d'une vie très exemplaire.

La ville de Loanda est assez belle & assez grande. Les maisons des blancs sont bâties de pierre & de chaux, & couvertes

de tuile. Celles des Negres sont de terre ou de paille. Une partie de la ville s'étend jusques sur le rivage de la Mer & une partie s'élève jusqu'au dessus de la Colline. Il y a environ trois mille blancs & une prodigieuse quantité de Noirs dont on ne sçait pas le nombre. Ils servent d'Esclaves aux Blancs, dont quelques uns en ont cinquante, cent, deux & trois cent, & même jusqu'à trois mille : celui qui en a le plus est le plus riche, car comme ils sçavent tous quelque profession, quand les Maîtres n'ont pas besoin d'eux, ils vont travailler chez ceux qui les demandent, & outre la dépense qu'ils épargnent à leurs Maîtres, ils leur rapportent leur profit.

Les Blancs allant par la ville

se font suivre par deux Negres qui portent une espece de brancard de filets, qui est la maniere dont on use dans ce pays-là pour se faire porter & mesme pour faire des voyages. C'est ce qu'on appelle au Bresil un *Amaras*. Un autre Negre marche à leur costé & leur porte un pare-sol fort large dessus pour les garantir du Soleil qui est fort ardent. Quand deux personnes qui ont des affaires ensemble se rencontrent, ils joignent les pare-sols & se promènent ainsi à l'ombre à costé l'un de l'autre. Les femmes blanches lors qu'elles sortent de la maison, ce qui arrive rarement, se font porter dans un filet couvert, comme au Bresil avec des Esclaves qui les accompagnent. Les Esclaves hom-

mes ou femmes parlant à leur Maître, se mettent à genoux.

On mange à Loanda grande quantité de poisson, de la chair de Vache qui est la meilleure de toutes, de Chevre & de Mouton. On peut dire que chacun de ceux-cy à cinq quartiers, la queue estant le plus gros de ces quartiers; mais à cause de la trop grande quantité de graisse elle est mal saine, comme est la chair de tout l'animal dans ces pays-là. On se sert au lieu de pain de la racine de Manjoque comme au Bresil, & du bled de Turquie pour faire des lozanges & autres viandes de paste en forme de pain, qui pourtant ne valent point le pain. L'eau qu'on y boit est tres mauvaise. On la va prendre dans une Isle voisine où

l'on creuse un fossé à niveau de la Mer , l'eau s'adoucissant en passant par le sable ; mais non pas parfaitement : Ou bien ils en vont querir dans une riviere à 12. ou 14. milles de Loanda , & en chargent leur Canots , qui sont des barquots faits d'une seule piece de bois. Ces Canots ont un trou au fonds qu'ils ouvrent quand ils sont sur la riviere , & le referment quand le Canot est assez plein d'eau. Quand ils sont arrivez chez eux ils la passent pour en separer les immondices , & la laissent reposer pendant quelques jours pour l'eclaircir. Le vin apporté d'Europe par les Vaisseaux se vend soixante mille Rais la Pipe, qui sont sept mesures de Lombardie , & cent cinquante écus de nostre Mon-

noyé : & quand il y en a cherté, il se vend jusqu'à cent mille Rais, & quelquefois même il ne s'y en trouve point du tout.

On ne manie guères dans ce pays de l'argent monnoyé; mais en sa place on vend & on achette avec des *Maccutes*, de *Birames*, des pieces d'Inde ou *Muleches*. Les *Maccutes* sont quatre emfans de toile faite de paille dont la dizaine vaut cent Rais. Les *Birames* sont des pieces de grosse toile de Coton faite aux Indes de cinq aulnes piece qui coûtent 100. Rais la piece. Les pieces d'Inde ou *Muleches* sont de jeunes Negres d'environ 20 ans, qui valent 10. mille Rais chacun. S'ils sont plus jeunes le prix en est fixé par des experts, nommez pour cela. Le prix des filles est le même que

celuy des garçons. On a outre cela des coquilles appelées *Zimbi*, qui viennent de Congo, avec lesquelles on peut acheter de tout comme si c'estoit de la monnoye. Deux mille valent une Maccure. Ceux du Congo en font estime, quoy qu'elles leurs soient inutiles, si ce n'est pour negocier avec des autres peuples d'Afrique, qui adorent la Mer & appellent ces coquilles qu'ils n'ont pas dans leur pays, des enfans de Dieu. Ce qui fait qu'ils les estiment comme des thresors & les prennent en troc contre toute sorte de leurs marchandises, & parmi eux le plus riche & le plus heureux est celuy qui en possède un plus grand nombre.

Ceux de Loanda nous pres-
sent fort de demeurer au

moins un an parmy eux pour nous accoustumer à l'air & aux mauvais alimens , avant que nous enfoncer plus avant dans ces deserts & pays mal sains de Bamba où nous risquerions nostre vie. A quoy nous répondîmes que l'échange nous seroit avantageux de rencontrer la mort pour acquérir la veritable vie , & de perdre le corps pour retrouver tant d'ames , au Salut desquelles la 'Providence de Dieu nous avoit destinez.

Toute la suite jusqu'à la fin est du P. de Denys.

Nous partîmes donc tous deux pour nostre Mission de Bamba , où fait sa residence un grand Duc sujet du Roy de Congo : car on compte cinq Provinces dans ce Royaume. La premiere de *Saint Sauveur*, où reside le Roy de Congo nommé Dom Alvarez. Elle

prend son nom de la ville capitale appelée *Saint Sauveur*, qui est la mieux scituée & dans le meilleur air du Royaume. Elle est bâtie sur une colline. L'on ny void presque point de mouches, ny de mouchérons, de puces, ny de punaises comme dans le reste du pays: mais on n'y est pas exempt des fourmis qui sont tres incommodes. Le Palais du Roy a près d'une lieüe de tour. C'estoit par cy-devant la seule maison qui eût un plancher, mais les Portugais qui se sont sçû accommoder ont donné l'envie aux principaux d'enrichir & de meubler leurs maisons. L'Eglise Cathedrale est bâtie de pierre de mesme que celles de Nostre-Dame, de S. Pierre & de S. Antoine de Padouë, où sont les tom-

beaux des Roys de Congo.
Celle des Jesuites , dediée à
S. Ignace n'est pas la moins
belle. Nostre-Dame de la Vi-
ctoire est de terre, mais blanchie
par dedans & par dehors. Elle
fut donnée aux Capucins par
le Roy Alphonse III. il y a en-
viron 30. La seconde Province
est celle de *Bamba*, où comman-
de le grand Duc appelé Dom
Theodose : la troisième celle de
Sondi, où il y a aussi un Duc :
la quatrième celle de *Pemba*, où
se tient un Marquis : & la cin-
quième celle de *Sogno*, où est
un Comte qui ne reconnoit
pourtant pas le Roy de Congo,
depuis nombre d'années. Il resi-
de dans la ville de *Sogno* qui
est à une lieue de la riviere de
Zaire.

Ayant préparé tout ce qui

estoit necessaire pour nostre chemin, nous nous embarquâmes le Pere Michel Ange & moy, & costoyans la terre ferme nous arrivâmes en deux jours à *Dante*, où les Portugais ont une Forteresse aux Frontieres du Royaume d'Angola. Nous allâmes saluer le Gouverneur & luy fîmes voir les Lettres des Seigneurs de la Chambre de Justice de Loanda qui gouvernoient alors le Royaume, le Viceroy qu'on y attendoit n'estant pas encore arrivé. C'estoient des Lettres de recommandation pour nous ayder à nous pourvoir de Mores pour nous porter avec nos hardes. Pendant deux journées que nous sejourâmes là, le Gouverneur fit pescher & saler du poisson pour nous : en aunes

des Soles & des Sardines qui
qui sont plus longues d'un pan.
La provision estant faite, & 30.
Mores destinez à nous porter
avec toutes nos Charges, on
prepara nos brancarts de filets
ou *Amacas*, les Messieurs de
cette ville nous faisant entendre
qu'il estoit impossible qu'estant
vêtus & équipés de la maniere
que nous estions nous allassons
à pied, de sorte que n'y ayant
autre remede nous nous con-
formâmes à l'usage du pays.

Nous commençâmes donc
à marcher, & parce que dans
ces vastes pays il n'y a pas des
grands chemins mais seulement
des sentiers, nous estions obli-
gez d'aller à la file. Quelques
Mores avec leurs charges nous
precedoient, puis le Pere Mi-
chel Ange dans son Amacas

suivy de quelques Mores. Je venois après porté dans mon filet qui me paroissoit une Voiture fort commode , & après suivoient le reste des Mores , pour soulager tour à tour les deux qui portent lors qu'ils sont las. C'est une merveille de voir comment ils marchent viste , quoy qu'ils soient chargez. Ils estoient armez de leurs arcs & de leurs fleches , & ils nous portoient jusqu'à un de leurs Bourgs ou villes qu'ils nomment en leur langue *Libattes* , comme nous les appellerons toujours dans cette relation : & là il nous falloit pourvoir d'autres porteurs.

Le Seigneur ou Commandant de la Libatte , qu'ils appellent en leur langue le *Macolante* , nous venoit incessamment

rendre visite , & nous assignoit deux des meilleures Cabannes qu'il y eust là : car dans tout le Royaume il n'y a point de maison de pierre , mais seulement de paille ou de tiges de bled sarrazin , & les plus belles sont de terre couvertes de paille : presque toutes sans fenestres , la porte leur servant de fenestre. Il en faut pourtant excepter S. Sauveur comme nous avons dit cy-dessus.

Ce Macolonte estoit vestu de cette maniere. Il portoit seulement un mouchoir tissé de feuilles de palmier par bien-
seance , pour tenir couvert ce que l'honnesteté oblige à cou-
vrir , avec un manteau de drap d'Europe allant jusqu'à terre , de couleur bleuë , qui est beau-
coup estimé parmy eux. Le

reste du corps nud. Les Mores que le Macolonte avoit avec luy & qui estoient ses Officiers, n'avoient simplement qu'un de ces mouchoirs, qu'ils envoyent teindre en noir à Loanda. Le reste du peuple n'en avoit que de feuilles d'arbre & de peau de Singe; & mesme ceux qui demeurent à la campagne & dorment sur les arbres hommes ou femmes, ne portent absolument rien, mais vont tout-à-fait nuds, sans aucun sentiment de honte.

Cette premiere Libarte estoit assez grande d'une centaine de Cabannes separées l'une de l'autre & sans ordre. On peut dire mesme qu'ils n'y habitent pas le jour; car les hommes s'en vont à la promenade se divertir & causer ensemble,

danfant & joiant de certains instrumens assez chetifs & ridicules , jusqu'à la nuit , sans sçavoir ce que c'est que de melancolie. Les femmes au contraire sortent dès le matin pour travailler les champs , portent une hotte derriere eux , dans laquelle ils mettent un pot de terre noire qu'ils appellent *Quionson* , & un de leurs enfans, tenant le plus petit entre leurs bras qui prend la mamelle de luy mesme sans que la mere la luy presente. Elles en conduisent un par la main & en portent souvent en mesme temps un autre dans le ventre ; car cette Nation est feconde & lubrique. Le reste des enfans s'il y en a suivent la Mere. Mais quand ils sont un peu grandets ils les laissent aller où ils veu-

lent, sans s'en mettre non plus en peine que s'ils n'estoient point leurs enfans.

Nous regalames ces Macolontes d'un Rosaire ou Chapelet de verre de Venise, appelé en leur langue *Missanga*, qu'ils mettent à leur col n'ayant ny poche, ny autre endroit pour les mettre. Le Macolonte ayant fait & reçu les complimens, envoie un More par toute la Libatte pour donner ordre aux habitans d'amener leur enfans pour estre baptisez, les Adultes estant déjà presque tous baptisez, y ayant déjà trente ans que nous avons cette Mission. Ils leur font sçavoir comme il est arrivé un Capucin, qu'ils appellent en leur langue *Granga*, ajoutant par honneur le mot de *Fomet*, comme s'ils disoient,

Pere, Seigneur ou Monsieur. Ils n'ont pas plûtost appris nostre venue qu'ils accourent tous portant leurs enfans, & pour aumône deux de leur mouchoirs de feuilles de palme, ou bien 3500. petites coquilles, qui sont comme nous avons dit les deniers du pays, appelez en leur langue *Zimbi*; ou bien une poule; car on y en avoit autrefois porté nombre; mais les guerres les ont presque détruites. Ils apportent aussi sur une feuille un peu de sel pour benir l'eau, & donnent un de ces presens que nous avons dit pour baptiser leurs enfans, & n'ayant rien à donner on les baptise pour l'amour de Dieu. Dans ce premier lieu nous en baptifames 30. sçavoir quinze chacun, avec beaucoup de

satisfaction , estant les premiers que nous avions baptisez. Je dis au Macolonte , qu'il fist preparer pour dire la Sainte Messe le jour suivant , & incontinent il expedia plusieurs Mores pour couper du bois & des feuilles de Palme , dont ils firent une petite Chapelle de verdure , de mesme que l'Autel dont je luy avois donné la hauteur , & la largeur , & que nous ornâmes ensuite , tous les Missionnaires portant avec eux un coffre avec tout ce qui est necessaire pour le Saint Sacrifice. Pendant que mon Compagnon dit la Messe , le Macolonte envoya donner avis à d'autres Mores peu éloignez delà , lesquels vinrent à temps pour célébrer la seconde Messe ; à la fin de laquelle nous baptisâmes dix

enfans de cette Libatte voisine. Le nombre des assistans fut tres-grand , la Chapelle ayant esté faite en un lieu eminent , afin qu'ils pussent au moins voir la Messe , s'ils ne la pouvoient pas entendre. Nous fîmes ensuite un petit Catechisme , en partageant nos Auditeurs en deux, & leur faisant expliquer ce que nous disions par un interprete.

Cela estant fait, ils se mirent à jouer de plusieurs instrumens, à danser & à crier si haut, qu'on les entendoit de demy lieue loin. Je décriray seulement un de leurs instrumens qui est le plus ingenieux & le plus agreable de tous , & pour dire ainsi le principal de ceux qui sont en usage chez eux. Ils prennent une partie d'une perche qu'ils lient & bandent en maniere d'arc,

d'arc , & y attachent quinze citrouilles longuettes seches & vuides de differente grandeur par differens tons trouées par dessus avec un autre trou plus petit à quatre doigts au dessous, & le bouchent à demy, couvrant aussi celuy de dessus d'un petit aix subtil un peu élevé sur le trou. Après ils prennent une corde faite d'écorce d'arbre , & lient l'instrument par les deux bouts se le pendent au col ; pour en jouer ils ont deux bâtons dont l'extrémité est couverte d'un peu d'étoffe , avec quoy ils frappent sur ces petits aix , & font prendre vent aux citrouilles , qui imitent en quelque façon le son d'une Orgue, & font un concert assez agreable , particulierement quand ils jouent trois ou quatre ensemble.

D

Ils touchent leurs Tambours avec la main ouverte, & ils font faits de cette maniere. Ils taillent un tronc d'arbre de la longueur de trois quarts d'aune & mesme plus, car quand ils les pendent au col, ils touchent quasi à terre. Ils les vident par dedans & les couvrent dessus & dessous de peau de tigre ou autre animal, ce qui fait un certain son à donner de l'épouvante, lors qu'ils les battent à leur maniere. Les Cavaliers ou fils de Cavaliers, portent à la main deux sonnettes de fer comme celles que portent les Vaches de nostre pays, & avec une piece de bois, ils en frappent tantost l'une tantost l'autre, ce qui se void rarement parmy eux, cet instrument n'estant porté que par les enfans des

Seigneurs qui ne sont pas en grand nombre.

. Nous disposans à partir, nostre Macolonte fit signe qu'on s'arrestât & qu'on se teust, ce qui fut fait en un moment; aussi en avoient ils assez de besoin estant déjà tout mouillez de sueur. Leur ayant donné la Benediction nous partîmes, & ils recommencerent à joïer, danser & crier sur nouveaux frais, en sorte que nous les entendions de deux milles, non sans quelque admiration & plaisir que nous avions d'entendre un concert de tant d'instrumens curieux & nouveaux pour nous.

Nous vîmes dans cette route plusieurs sortes d'animaux, particulièrement de petits Singes, & grande quantité de Guenons de diverse couleur, qui s'en-

fuyoient tous sur les arbres les plus hauts. Nous apperçûmes deux *Pacasses*, qui sont des animaux assez semblables aux Bufiles, & qui rugissent comme des Lions. Le mâle & la femelle vont toujours de compagnie, ils sont blancs avec des tâches rousses & noires, & ont des oreilles de demy aulne de long & les cornes toutes droites. Quand ils voyent quelqu'un ils ne fuyent pas, ny ne font aucun mal; mais regardent les passans. Nous vîmes un autre animal de poil jaune & noir, qui estoit sur une montagne: l'interprete nous dit que c'estoit un *Leopard*, mais il estoit assez éloigné de nous. Il y a aussi dans ces quartiers un animal qui est de la taille & de la force d'un Mulet, mais il a le poil

varié de bandes blanches, noires & jaunes qui embrassent le corps, depuis l'épine jusques sous le ventre, ce qui est tres-beau à voir & semble artificiel. On l'appelle *Zebra*.

Comme nous poursuivions chemin nous vîmes à l'improviste sur un animal qui estoit endormy & qui fut éveillé des cris que font ces Mores en cheminant. Il se leva, fit un grand saut & s'enfuit. Le corps estoit comme celui d'un Loup, dont il y en a grand nombre; mais il avoit la teste comme un bœuf, ce qui estoit mal proportionné & affreux à voir. Je demanday quel animal c'estoit, & l'on m'assura que ce devoit estre un Monstre. Il y avoit plusieurs animaux semblables à nos Chevres, qui s'enfuyoient & puis

s'attendoient les uns les autres ;
& quantité de *Poules sauvages*,
plus grandes que les domesti-
ques, qui ont le goust du Lievre.

Il ne nous arriva rien de par-
ticulier dans la seconde Libatte,
& nous y fîmes comme à la
premiere. Estant entrez un soir
dans une de ces Libattes, on
ferma la porte faite d'épines
seches, toute l'enceinte comme
nous dirions les murailles de
nos Bourgs, estant d'épine plan-
tée & verte de la hauteur d'une
pique. On nous assigna des
Cabannes pour y passer la nuit,
mais la chaleur estant excessive,
j'aymay mieux dormir à l'air
dans mon Amacas, en faisant
attacher une de ses extremités
au toit de la Cabanne, & l'autre
à deux pieux élevez & mis en
Croix. Le Pere Michel-Ange

en fit de même. Sur la minute vinrent trois Lions qui faisoient trembler la terre de leur mugissement, ce qui me reveilla bien : & n'eût esté la muraille d'épine, Frere Denis n'auroit jamais reveu l'Italie. Je levay la teste pour voir si à la faveur des rayons de la Lune, je pouvois en découvrir un, mais les épines estoient si touffuës & si entrelassées de leurs feuilles que je ne pus rien appercevoir, quoy que j'entendisse bien qu'ils n'estoient pas loin de la haye. J'estois quasi resolu de rentrer dans la Cabanne, neantmoins comme il me parut impossible qu'ils pussent sauter par dessus de si hautes hayes, je me tins coy jusqu'au jour, non sans avoir de temps en temps quelque palpitation de cœur. Le

jout venu, j'allay demander au Pere Michel-Ange qui estoit à une Cabanne assez proche, s'il avoit entendu les Lions la nuit passée, à quoy il me répondit qu'il n'avoit jamais mieux dormy à cause de la fraîcheur de la nuit, & qu'il n'avoit rien oüy. *Vous estes heureux.* Luy dis-je, *car s'ils fussent entrez vous seriez allé en Paradis sans sçavoir comment*; à quoy il me repliqua que la Providence de Dieu veille toujours pour les siens, & que sa volonté n'avoit pas esté telle, qu'ils fussent abandonnez à la cruauté de ces animaux impitoyables.

Après avoir baptisé plusieurs Enfans, nous nous mîmes en chemin, & ayant marché jusqu'à midy, les Mores nous dirent qu'il falloit s'arrester pour se

reposer , y ayant là proche une petite riviere de tres bonne eau. Ainsi estant descendus nous nous mismes à l'ombre sous des arbres pour nous preparer à y disner. Quelques-uns des nostres allerent chercher du bled sarrasin , d'autres cueillir du bois pour faire du feu. Le Pere Michel Ange voulut se servir de son fuzil pour en allumer : mais un More qui faisoit la cuisine luy dit , *Pere nous n'avons pas besoin de cela ;* & prenant un éclat d'aix de l'épaisseur de deux doigts avec plusieurs trous qui ne passioient pourtant pas d'outre en outre , & en prenant une petite piece de bois gros comme le doigt qu'il mit dans un de ces trous , il fit promptement tourner & frotter avec les deux mains les deux bois

l'un contre l'autre , & le petit s'alluma ; c'est de cette maniere qu'ils ont accoustumé de faire. Les autres qui revinrent chargez de bled sarrasin l'égrenerent & en mirent dans quatre pots pour en faire de la boulie, & firent aussi cuire des *batates*, qui sont des racines assez bonnes.

Pendant que chacun estoit attentif à sa cuisine , on vit subitement paroistre un Elefant, qui n'estoit guères moins gros qu'un Chariot de Lombardie chargé de foin , & portoit la teste un peu pendante luy étant déjà tombé une dent. Tous les Mores se leverent promptement & montrant la main à leur arc commencerent avec leur cris ordinaires à luy tirer des fleches ; mais un d'eux

plus avisé pris un tison allumé,
& courut mettre le feu à une
Cabanne de paille voisine.
L'Elefant voyant cette grande
flame s'enfuit d'abord avec trois
fleches dans le corps. Le feu de
la Cabane porté par le vent se
prit aux herbes voisines, qui
estant quasi seches par les ar-
deurs du Soleil & fort hautes,
s'allumerent de telle maniere
qu'il s'estendit plus d'une lieue
aux environs, consumant les
herbes, les arbres & tout ce
qu'il trouvoit, ainsi tous les ani-
maux qui se trouvoient par là
en estant épouvantez, nous
eûmes le moyen de continuer
notre voyage en toute securité
jusqu'à la Libatte du soir, quoy
que je me representasse de
temps à autre cette horrible
beste, qui nous avoit donné
l'épouvante.

Un autre jour comme nous estions en marche nous vîmes s'approcher de nous un grand Serpent , qui sans exageration avoit plus de 25. pieds de long, ce que j'oserois moins assurer, si je n'avois veu & mesuré une peau d'un semblable Serpent qui n'estoit pas moindre, dont on fit present au Pere Michel Ange , & qu'il envoya avec d'autres curiositez à son Pere. Cette beste avoit la teste aussi grande que celle d'un Veau : & ce qui nous épouvanta le plus fut qu'elle venoit par le mesme sentier que nous allions. Les Mores selon leur coûtume jetterent de grands cris, & nous faisant prendre une traverse nous firent monter sur une éminence , pour luy donner temps ou de se retirer ou de

passer outre. Je pris garde qu'elle faisoit en avançant remuer autant d'herbes que si ç'avoit esté vingt personnes. Nous attendîmes plus d'une heure qu'elle fust passée, après quoy nous descendîmes & poursuivîmes nostre chemin. Le Pere Michel Ange me dit en Italien pour n'estre pas entendu, je croyois que nous estions en seureté estant tant de Monde; mais je vois que ces Mores ont plus de peur que nous; à quoy je répondis que nous n'en devions guères attendre d'autre secours, que celui que leur jambes nous pourroient donner en nous portant le mieux qu'ils pouvoient, & en fuyant les ennemis, plutôt qu'en les attaquant. Et à la verité nous souhaitames plusieurs fois d'avoir apporté

avec nous un fusil , qui ne nous auroit pas esté inutile , nous estans souvent trouvez si embarrassez & en si grand danger , que sans l'ayde de Dieu nous n'en serions jamais sortis , estans obligez dans toute la route ou de fuir ou de mettre le feu aux herbes , pour nous garantir des bestes farouches.

Un jour que nous approchions d'une riviere , où l'on nous dit qu'il n'y avoit aucune Libatte , mais seulement deux maisons de paille , pour recevoir & loger les Mores qui vont de Loanda à S. Sauveur capitale du Royaume , comme nous fûmes à la vûe de la riviere , nous découvrîmes quantité de Cabannes & entendîmes un grand bruit de gens qui jouoient

du Tambour , de Trompettes, de Fifres, de Cornets & d'autres instrumens. Les Mores s'arrestant un peu dirent que ce pouvoit estre le grand Duc Seigneur de la Province ; mais estant arrivez nous vismes, que c'estoient tout de Cabannes neuves environnées d'une forte haye d'épines pour se garantir des bestes qui viennent boire aux rivières. Nous demandâmes à un More qui est-ce qu'il y avoit dans ce lieu , & il nous fit réponse que c'estoit le frere du Capitaine Major de Dantes dont nous avons parlé cy-dessus. Ce Seigneur apprenant nostre arrivée nous envoya à la rencontre quatre Mulâtres avec leur mousquets. Les Mulâtres sont ceux qui sont nez d'un Blanc & d'une More. A tout

suite estoient plusieurs Mores avec des Trompettes & des Fifres. Nous allâmes saluer ce Seigneur qui nous receut fort civilement , & nous dit que tous les soirs là où la nuit le prenoit il faisoit bastir une semblable ville fermée d'épines.

Ce brave Seigneur nous fit mille courtoisies , & nous regala de poules & fruits du pays. Nous voulions rester là jusqu'à ce qu'il fust party , particulièrement n'y ayant pas de Libarre de l'autre côté de la riviere; mais il nous dit qu'il valoit mieux que nous traversassions pendant qu'il estoit present , & qu'il avoit plusieurs Mores expérimentez qui prendroient garde qu'il ne nous arrivât aucun accident. Ainsi il nous accompagna jusqu'à la riviere avec

tous les instrumens : & il avoit tant de monde avec luy , qu'on eust dit que c'estoit le Roy d'E-thiopie , ayant plus de dix-huit cens hommes sans compter les femmes & les enfans : ce qui avoit esté la cause qu'il nous salut rester deux jours à Dante, où nous ne trouvions pas du monde pour nous accompagner. Il eut la patience de nous voir passer & hors de danger , & l'ayant salué il s'en s'en retourna à la Cabane , où il fit preparer les gens à partir, ce que nous eûmes le plaisir de voir. Il avoit entr'autres 24. Mulattres , qui sont des hommes terribles, braves & intrepides dans tous les dangers, armez de mousquets & de Cimeterres, le reste des Mores avec leurs arcs , leurs fleches & leurs demy piques.

Les instrumens & les cris commencerent à redoubler à leur départ , ce qui nous surprenoit de voir avec quel Cortége & qu'elle Majesté les Grands font leurs voyages dans ces quartiers-là.

Nous laissâmes la rivière, & le Soleil estant fort bas à peine eûmes nous fait demy mille que nous arrestâmes aux deux Cabannes ; mais nous vîmes que nous n'y serions pas en grande seurere des bestes farouches , parce qu'il n'y avoit point de hayes d'épines ; mais seulement quatre arbres sur lesquels on pouvoit faire garde , y ayant dessus de petites Cabannes où l'on pouvoit reposer la nuit. Les Mores nous dirent que nous pouvions prendre une des Cabannes , & qu'une partie

d'eux feroient la sentinelle sur les arbres pendant la nuit, & les autres resteroient dans l'autre Chaumiere. Le Pere Michel Ange dit que nous serions plus en seureté de monter sur les arbres ; mais les Mores nous asseurerent que nous n'y pourrions pas dormir, & que nous ne nous missions pas en peine, qu'ils feroient tour à tour la garde. Nous entrâmes donc dans la meilleure Cabanne, & y fîmes apporter un peu de paille pour nous y coucher : ce que nous fîmes après avoir mangé de ce que ce Seigneur More nous avoit donné charitablement, & rendu grace à Dieu de nous avoir amené jusques là sains & saufs : après quelques signes de Croix, nous nous abandonnâmes au sommeil.

Nous en fûmes interrompus sur la minuit par un Lion & une Tigresse, qui venoient ensemble en se joüant vers nos huttes, & sentant que leur mugissement s'approchoit de plus en plus de nous, je demanday à mon Compagnon, s'il avoit entendu le Lion. *Que trop*, me répondit il, *& nous ne ferions pas mal à tout événement de nous confesser l'un l'autre* : ce qu'ayant fait nous regardâmes par les fentes de la Cabanne, si nous les découvrions à la clarté de la Lune. Nous n'eûmes pas de peine à les voir, n'estant pas éloignez d'un jet de pierre, & l'on peut bien se persuader que ce ne fut pas sans quelques battemens de cœur, que nous attendions en silence ce qu'il plairoit à Dieu de disposer de

nous. Nous entendimes que les Mores perchez sur les arbres aussi bien que ceux de la Cabanne parloient ensemble ; & d'abord après ils allumerent du feu , qui fit fuir les bestes vers la riviere : de cette sorte fûmes nous encore déliivrez de ce danger , par la grace de Dieu à qui nous nous estions de bon cœur recommandez.

Le jour suivant ayant déjà fait la moitié de nostre journée pour arriver à la premiere Libanie , nous entendîmes un grand bruit de personnes , dont nous estans approchez , nous trouvâmes que c'estoient des Negres qui portoient un Portugais qui alloit pour estre Chanoine à Saint Sauveur où est la Cathedrale de tout le pays. Lors estans reconnus & sou-

venus de nous estre veus à Loanda , où il venoit tous les jours dire la Messe en nostre Eglise , nous nous témoignames mutuellement la joye que nous avions de nous estre si heureusement rencontrez, & nous marchames ensemble le reste du jour. Nous luy demandâmes comment il s'estoit pû résoudre de quitter une si belie & si bonne ville que Lisbonne qui estoit sa patrie , pour venir dans ces pays si mauvais & si deserts. A quoy il nous répondit qu'on luy avoit accordé une bonne pension de cinquante mille Rais par an , qui font environ cent de nos Ducars. *Mais pour cent millions d'or , luy dis-je , je ne m'exposerois pas à entreprendre une semblable courtoisie.* Que venez vous donc faire icy , me

repliqua-t'il ? C'est , luy dismes nous , pour l'amour de Dieu & du prochain que nous sommes sortis de l'Italie , & nous estimerons d'avoir bien employé tous nos soins & toutes nos fatigues , si par nostre moyen une seule ame fait acquisition du Paradis. Avec semblables discours nous arrivâmes à la Libatte , où nous trouvâmes peu de monde , ce qui nous mit en peine , pour n'y avoir pas assez de Mores pour nous voiturer les uns & les autres , ce qui nous obligea de prier le Chanoine de prendre l'avance & que nous resterions jusqu'au retour de ces Porteurs : mais il ne nous fut pas possible de le persuader , ce qui pourtant auroit esté le meilleur pour luy , car il mourut peu de jours après

à Bombi où nous avions passé avant luy, & où nous aurions pû le soulager & luy rendre les derniers devoirs s'il eust passé le premier.

Bombi est une fort grande Libatte, où demeure un Marquis sujet du grand Duc de Bamba qui est sujet luy-mesme du Roy de Congo. Nous y rencontrâmes un fils de ce Marquis qui parloit Portugais, & qui s'offrit de nous venir servir d'interprete non seulement dans le voyage; mais encore pendant nostre séjour à Bamba: ce que nous acceptâmes avec le consentement du Marquis son Pere. Le Soleil estant levé nous partîmes avec plus de plaisir qu'auparavant, d'avoir en nostre compagnie ce jeune homme de 25 ans, qui s'expliquoit si bien
en

en Portugais. Nous n'en souffrîmes pourtant pas moins pour cela. Car lorsque nous y pensions le moins nous apperçûmes de loin un grand feu que les Mores avoient allumé dans les herbes, & qui poussé par le vent, chassoit de nostre costé toutes les bêtes farouches. Les nostres nous dirent, Peres, il faut éviter la furie de ces bestes, parce que peut estre y a t'il parmy elles des Lions & des Tygres. Le plus seur est de monter sur ces arbres. Ce qu'ayant entendu & compris qu'il n'y avoit pas d'autre remede, nous ouvrîmes un de nos coffres & en tirâmes une échelle de corde faite au Bresil, nous fîmes premierement monter un Negre sur un arbre pour l'acommoder, puis mon Compa-

gnon & moy & le fils du Marquis y montâmes & tirâmes l'échelle après nous, les autres s'estant aussi perchez sur des arbres. Et à la verité nous fîmes bien de ne point perdre de temps ; car cette troupe de bestes farouches fut incontinent là en si grande quantité, que nous ne leur aurions servy tous tant que nous estions que pour un seul repas. Il y avoit des Tygres, des Lions, des Loups, des Pacasses & des Rhinoceros, qui ont une corne sur les narines, & diverses autres especes d'animaux qui passant près de nous levoient la teste & nous regardoient; nos Mores qui avoient des fleches envenimées, la plupart de fucs d'herbes en blessèrent quelques uns ; mais cela les fit moins

enfuir que le feu qu'elles sentoient s'approcher: ce peril estant passé nous descendîmes de nos arbres & poursuivîmes nostre chemin remerciant Dieu de nous avoir delivrez d'une mort si prochaine.

Le jour qui suivit nous arrivâmes à une Libatte où nous trouvâmes tres-peu de monde: l'on nous dit qu'ils estoient aliez à la guerre avec le Duc de Bamba contre le Comte de Sogno, qui déjà depuis longtemps s'est revoité contre Sa Majesté de Congo: qu'après qu'une partie des uns & des autres s'estoient détruits, le reste faisoit treve, & quelque temps après prenoit de nouveau les armes.

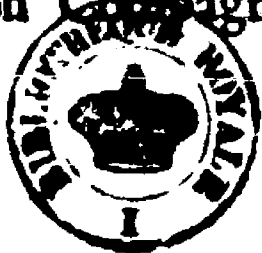
Ainsi y ayant peu de monde dans ce lieu nous résolûmes de

nous separer , afin d'attendre les Porteurs de celui qui passeroit le premier. Le Pere Michel Ange s'offrit d'aller avant; nostre residence de Bamba n'estant pas fort loin , & de m'envoyer de là vingt hommes pour moy & pour nos charges , qui demeureroient. Je restay donc là six jours avec le fils du Marquis , vivant l'un & l'autre de fazeoles fraiches , qu'ils nomment en leur langue *CAZACAZA*, que ce jeune homme alloit cueillir. Mais voyant que ce regal de fazeoles ne me donnoient pas un bon aliment, & qu'à peine me pouvois je de foiblesse soutenir sur mes pieds, je commençay à enfiler des Chapelets, assis sur un peu de paille à la porte de ma Cabane. Ce qu'estant remarqué, par les

Mores qui estoient la pluspart de bons vieillards , ils accoururent auprès de moy , admirant ces Chapelets avec leur flocons de Soye ausquels la Medaille estoit attachée , & me prièrent instamment de leur en donner un pour le Macolonte. Je leur répondis que s'ils me donnoient une poule dont j'avois vû quantité dans la Libatte , je le leur donneroïis volontiers ; ce qu'ils firent. A quoy je fus obligé par la nécessité n'y ayant là principalement aucun enfant à baptiser , & l'aumône pour l'amour de Dieu estant peu connue parmy eux : enfin graces aux Rosaires & aux Chapelets je m'entretins le mieux qu'il me fut possible.

Finalement les Mores que mon Compagnon m'envoyoit

E iij



arriverent, & nous estant mis en campagne nous n'estions pas loia de la Libatte où nous devions passer la nuit que nous fusmes surpris par la rencontre d'un Lion blessé qui avoit assez de peine à marcher & ensanglantoit les endroits par où il passoit. Les Mores tous alarmez mirent leur charge & moy si promptement à bas, qu'à peine me pus je developer de mon filet. Ils prirent leurs arcs, & l'un d'eux ayant pris les deux pieces de bois, comme j'ay dit cy-dessus, fit du feu & le mit aux herbes qui s'allumerent instant; l'herbe estant quasi seche fort haute & épaisse, parce que c'estoit alors le mois de Mars, ce qui est le contraire de nos Provinces d'Europe: les flammes se levant bien haut.

& les Mores ne cessant de crier, le Lion qui venoit à nous comme un enragé fit volte face & prit un autre sentier. Une heure avant la nuit nous arrivâmes à la Libatte, qui n'avoit point de murailles d'épines comme les autres, & allâmes jusqu'à la place où nous trouvâmes tout le peuple assemblé autour d'une personne blessée. Je descendis de mon Amacas & demanday qui c'estoit. Ils me répondirent que c'estoit le Macolonte, qui venoit de se battre avec un Lion. On me fit place, & m'approchant de luy je le saluay, & luy remontray qu'il avoit tort de n'avoir pas fait faire une haye d'épines autour de la Libatte, comme on faisoit aux autres. *Mon Pere*, me répondit-il, *tandis que je seray*

vivant il ne sera point nécessaire de faire des hayes d'épines ; quand je seray mort ils feront ce qu'il leur plaira. Sa playe n'estoit pas considerable, je le priay de me raconter de quelle maniere il s'estoit escrimé avec le Lion. Pere, me dit-il, comme j'estois icy debout à discourir avec mes gens, un Lion affamé & attiré par l'odeur de la chair humaine est survenu tellement à l'improviste, sans rugir à son ordinaire, qu'à peine mes gens qui se trouvoient tous desarmez, ont eu le loisir de prendre la fuite. Pour moy qui ne suis pas accoutumé à fuir, je me suis mis avec un genou & une main en terre, & de l'autre ayant levé mon couteau, je luy ay donné de toute ma force dans le ventre. Luy se sentant blessé a fait un cry & est venu sur moy avec telle rage, que

de luy mesme il s'est encore blessé dans la gueule : mais en mesme temps il m'a emporté de l'ongle une piece de peau du costé : Cependant mes gens revenans armez, le Lion déjà blessé en deux endroits s'en est visiblement fuy en perdant beaucoup de sang. C'estoit celuy que nous avions rencontré qui assurément n'estoit pas fort à son aise estant blessé d'un coup de couteau fait en maniere de bayonnette Genoise & de la main d'un homme aussi brave qu'estoit ce Macolonte.

J'appris pareillement de luy que le Grand Duc de Bamba qui avoit eu une rencontre avec le Comte de Segno, avoit esté fait Generalissime de Sa Majesté. Dans ces entrefaites on m'amena une jeune Negre bien faite, toute nue, afin que je

la baptisasse. Comme je la devois catechiser je la fis couvrir de quelques feuilles & la repris de ce qu'elle avoit demeuré si long-temps à recevoir le Baptême, puis qu'il y avoit bien des années que le Royaume avoit receu la Foy de JESVS-CHRIST. Elle répondit qu'elle demouroit à la campagne, comme plusieurs autres qui dorment sur les arbres, & qu'alors seulement elle avoit appris l'arrivée des Capucins. Luy ayant enseigné les principes de la Foy, comme il se rencontroit que c'estoit le jour de Saint Joachim, je la nommay Anne. Les ceremonies du Baptême estant finies tous les Mores de la Libatte, hommes & femmes, & jeunes garçons, qu'ils appellent *Muleches*, la prirent & la mirent au mi-

lieu d'un Cercle qu'ils formerent , en dansant ; jouant des instrumens & criant *vive Anne, vive Anne* , avec tant de bruit & de fracas , que j'en restay tout estonné & tout estourdy. Le Pere Michel Ange ayant passé avant moy , il n'y avoit plus là d'enfans à baptiser. J'en baptisay seulement quelques-uns de la campagne qui ne veulent pas se retirer dans les Libattes, pour estre en plus grande liberté , quoy que ce ne soit pas sans danger.

La matinée suivante je continuay mon voyage vers Bamba, & estant obligé dans un grand vallon de mettre pied à terre à cause du mauvais chemin , je descendis du Filer & cheminay un demy mille dans un chemin tout de pierre , chose

extraordinaire dans ce pays où jusqu'alors je n'avois pas vû une pierre. Les Mores qui estoient pieds nuds en furent mal-traitez ; mais je ne fus pas exempt de l'incommodité , la chaleur estant excessive & le sentier estroit : de plus l'herbe qui estoit haute & épaisse , me battoit contre les jambes , dont elles demeurèrent écorchées & blessées deux mois durant : ce qui estoit aussi arrivé à mon Compagnon , que je trouvay les jambes empaquetées.

Au milieu du valon couloit une riviere peu large à la verité mais fort profonde. Les Mores sonderent le gué & resolurent de nous traverser à l'endroit où il y avoit le moins d'eau , qui estoit d'environ quatre pieds de haut. Nous demeurâmes dans

nos Amacas & deux de nos plus grands Porteurs prirent le baston au dessus de la teste, non sans danger de tomber ensemble dans l'eau, quoy qu'ils ne s'en fissent que rire, & qu'ils s'arrestassent pour s'y baigner. Nous observâmes quantité de tres-beaux oyseaux de diverse couleur, verds, rouges, jaunes, & quelques-uns qui me paroïssent les plus beaux, avec un plumage blanc & des lignes noires placées en écailles de poisson, la queue, l'œil, le bec & les pieds de couleur de feu. Ce sont des Perroquets d'Ethiopie qui parlent de mesme que ceux de l'Amerique, & qu'on apporte tres rarement en Europe & presque jamais en Italie.

Estant fort proches de Bamba, j'entendis une cloche, qu'on

me dit estre celle de nostre Convent posté sur une colline. Le Pere Michel Ange l'avoit fait sonner pour la Messe, & l'ayant dite il nous vint à la rencontre avec plusieurs Mores, joüans à leur accoûtumée de differens instrumens. Estant descendu pour faire ma devotion dans l'Eglise à mon heureuse arrivée, j'entray en suite dans le Convent où je trouvay quatre chambrettes faites de terre grasse couvertes de paille, une allée avec un portique, une Sacristie & l'Eglise bâtie de mesme materiaux. Pendant que nous nous rendions compte l'un à l'autre de nos aventures, survint un More de la part de la grande Duchesse me faire la bien venuë, témoignant qu'elle souhaitoit de me voir : mais

comme je me sentoïſ extreme-
ment abbatu , & fatigué des
continuelles ſueurs , je le priay
de luy faire mes excuſes & de
l'affeurer qu'eſtant un peu re-
mis je ne manquerois pas de luy
aller rendre mes devoirs. J'avois
beaucoup de beſoin de repos ;
mais la curioſité d'eſtre dans un
pays où tout m'eſtoit ſi nou-
veau , me fit ſortir pour voir
noſtre jardin, où je ne pus aſſez
admirer tant de fruits non ſeu-
lement de l'Afrique , mais auſſi
de l'Amerique & de l'Europe
y remarquant tous ceux que
j'avois vû au Breſil. Ceux de
l'Europe eſtoient , des raiſins ,
du fenoüil , des cardons , de
toute ſorte de ſalade , des cour-
ges , concombres & pluſieurs
autres , mais non pas des poires ,
des pommes , des noix ou ſem-

blables fruits qui demandent leurs pays froids. Le soir la grande Duchesse m'envoya une bouteille de vin de palme blanc comme lait. J'en goustay un peu , mais ne revenant pas à mon goust ny à celui du Pere Michel-Ange , nous le donnâmes à nos Mores , qui en firent grand regal , reperans souvent le mot de *Malaf* , qui signifie parmy eux du vin.

Il faut remarquer que dans le Royaume de Congo , il y a chaque année deux recoltes. Il commencent à semer au mois de Janvier , & ils moissonnent au mois d'Avril. Après cela ils ont l'hyver quand nous avons l'esté ; mais cét hyver est un doux Printemps ou Automne d'Italie. Les chaleurs recommencent en Septembre, auquel

mois ils sement de nouveau & font une autre recolte en Decembre. Leur hyver n'est pas pluvieux , mais il tombe une rosée tous les matins , qui fertilise la terre.

Le Pere Michel Ange avoit déjà pris plusieurs Mores à nostre service & estably un bon ordre dans le domestique. La maison mesme & l'Eglise estant vieille & menaçant ruine , il avoit eu dessein d'en faire bâtir d'autres. Il avoit destiné deux de nos Mores pour lardiniers, un pour cuisinier , un pour Sacristain , deux pour aller querir l'eau pour boire & apprester, un autre pour la debite des coquilles qui servent de deniers en ce pays , & pour en acheter du miel , de la cire , des fruits, de de la farine , de bled sarrasin ;

& enfin nostre interprete qui estoit toujours avec nous. Nous trouvâmes quantité de Mores, qui entendoient la langue Portugaise, Bamba estant un lieu de passage pour aller à S. Sauveur, ces Negres ayant souvent occasion de parler cette langue à ceux qui portoient les charges de marchandises que les Marchands Portugais residens à Loanda font transporter à Saint Sauveur. Bamba est une grande ville à 70 lieues de la Mer, capitale de la Province de ce nom, & assez peuplée à cause de la residence du grand Duc.

J'allay rendre visite à la grande Duchesse & nous concertâmes ensemble d'envoyer un More au grand Duc pour le solliciter de faire trêve avec l'ennemy & de s'en revenir en son

Estat. Cependant ayant entendu que le Roy de Congo estoit venu à Pemba distant de dix journées de Bamba, le Pere Michel Ange me dit que nous devions prendre cette occasion de luy aller tous deux faire la reverence, & d'autant plus que ce ne seroient pas des journées perduës, parce qu'en quelque endroit que nous passassions nous aurions plusieurs enfans & plusieurs Adultes à baptiser, & à enseigner, & pourrions aussi prescher nostre sainte Foy. Nous partîmes donc le jour suivant avec plusieurs Mores que nous donna la grande Duchesse plutôt pour nostre garde, que pour autre chose, ne portant avec nous que ce qui nous estoit necessaire pour dire la Messe & pour vivre, laissant le

reste au logis. Comme nous devions passer certaines Montagnes assez desertes , nous eûmes avis qu'il en estoit fort plusieurs Lions , & qu'il estoit neceffaire de les laisser passer & s'enfoncer plus avant dans les bois , ce qui nous obligea pour les y contraindre plutôt & ne pas perdre inutilement nostre temps de mettre le feu à la campagne , comme nous avions déjà fait en venant à Bamba , ce qui nous réussit , & le vent portant les flammes ça & là, obligerent en peu de temps , les Lions de se retirer.

Nous eûmes quantité d'enfans à baptiser en chemin comme nous l'avions preveu , & estant arrivez à Pemba , nous nous rendîmes à nostre Hospice, où demeuroit le Pere Antoine

de Saravezze Capucin de la Province de Toscane , qui nous receut fort courtoisement , & fut estonné de nous voir si jeunes , puis qu'entre nous deux nous ne faisons pas soixante-ans. Comme nous luy donnions à entendre nostre dessein , qui estoit de faire la reverence à Sa Majesté & nous en retourner incontinent à nostre Mission de Bamba , nous entendîmes dans le mesme temps un grand bruit de Trompettes , Fifies , Tambours , & Cornets , qui s'approchoit de nous : & le Pere Antoine nous dit qu'asseurement c'estoit Sa Majesté , & que nous n'avions qu'à sortir & l'aller saluer. A peine estions nous sorty de la porte du Convent que nous rencontrâmes le Roy, qui estoit un jeune homme

More d'environ vingt ans tout vestu avec son manteau d'escarlare à boutons d'or: sa chaussure ordinaire est une botte blanche sur un bas de soie incarnat, ou de quelque autre couleur: mais on dit qu'il change tous les jours d'habit, ce que j'avois peine à croire dans un pays où les belles estoffes & les bons tailleurs sont rares. Avant luy marchaient vingt-quatre jeunes garçons Mores tous fils de Ducs ou Marquis qui avoient devant la ceinture un mouchoir de palme teint en noir & un manteau de drap d'Europe bleu trainant jusqu'à terre: mais tous pieds nus & teste nue. Tous les Officiers au nombre de cent estoient à peu prez de mesme. Après eux estoit une foule d'autres Noirs seulement avec

un de ces mouchoirs sans couleur.

Proche de Sa Majesté se tenoit un Negre qui portoit son pareffol de soye couleur de feu garny de passemens d'or, & un autre qui portoit une chaise de velours incarnat à clous d'or & le bois tout doré. Deux autres vestus de casques rouges, estoient chargez de son Filet rouge; mais je ne sçay s'il estoit de soye ou de coton teint, le bâton couvert de velours rouge. Nous nous inclinâmes & saluâmes Sa Majesté qui s'appelloit Dom Alvarez I. L. Roy de Congo. Il nous dit que nous luy avions fait plaisir de venir dans son Royaume pour le bien de ses Sujets, mais qu'il luy seroit encore plus agreable si nous voulions venir avec luy

à S. Sauveur. Nous l'en remerciâmes humblement , & luy répondîmes que nous estions plus necessaires à Bamba n'y ayant autre Prestre dans toute la Province, au lieu qu'il y en avoit plusieurs à Saint Sauveur. Nous nous entretenmes ensuite avec luy de plusieurs choses d'Italie & de Portugal, après quoy il commanda à son Secrétaire , qui estoit un Mulatre de nous donner des Lettres de recommandation pour le grand Duc , afin que dans toutes les occasions qui se presenteroient il ne manquast pas de nous donner toute sorte d'assistance soit pour nostre Mission soit en particulier pour nos personnes.

Sa Majesté nous ayant ainsi expédié, Elle nous regala de plusieurs presens , comme nous
fîmes

filmes de nostre costé de plusieurs bijoux de devotions qui ne luy furent pas desagreables, estant un Seigneur fort devot & fort affable. Nous primes congé du Pere Antoine & le remerciâmes, nous en retournans fort satisfaits d'avoir salué le Roy, & veu avec quelle grandeur il marche menant avec luy une si grande quantité de gens. Le Roy Alphonse III. en 1646. donnant audience à une Mission de nos Peres estoit vestu avec plus de magnificence. Il avoit une veste de brocard d'or semée de pierreries, & à son chapeau une Couronne de Diamans & d'autres pierreries de grand prix. Il estoit assis sur un Siege couvert d'un Dais à l'Européenne d'un riche velours cramoisy garny de clous dorez, & il avoit

sous les pieds un grand tapis accompagné de deux carreaux de même couleur & de même étoffe avec la crépine d'or.

Nous fîmes la route assez promptement ne trouvant aucun obstacle particulier, & tous les jours nous voyons toute sorte de bestes, qu'on eust dit qu'elles s'estoient rassemblées là de toute la terre. Un jour comme nous cheminions, j'entendis des cris comme d'un petit enfant, & faisant arrêter les Mores qui marchaient fort viste, je leur dis qu'ils prissent garde à cette voix, pour aller voir ce que c'estoit. *Nous l'entendons bien*, nous dirent ils en riant, *mais c'est un grand Oyseau qui crie de cette maniere*; ce qui estoit vray, car un moment après nous le vîmes lever de

terre & s'envoler. C'estoit un Oyseau plus grand qu'une Aigle & de couleur jaune obscure. Dans cette courvée que nous fîmes en allant & revenant, si nous n'eussions esté payez de nos fonctions Ecclesiastiques, nous serions sans doute morts de faim. Il est vray que ceux du Pays se témoignent entr'eux beaucoup de Charité; car si nous donnions quelque chose à manger à l'un d'eux, il en donnoit d'abord un peu aux premiers qu'ils rencontroient & mangeoient ainsi tous ensemble: ce qui devoit faire rougir plusieurs Européens, qui pour ne pas donner un peu de pain à un pauvre le laissent mourir de faim: ce que je dis sans faire tort aux autres qui font plus touchés des miseres de leur prochain.

Estant de retour à Bamba on commença à nous apporter de toute la Province des enfans à baptiser. Les autres venoient pour estre mariez , quoy que ceux-cy soient en petit nombre & seulement d'entre les Princi-paux & les plus civilisez ; car de vouloir reduire toute la Popu-lace à ne prendre qu'une femme, c'est là la difficulté ne pouvant pas s'accommoder à cette Loy. D'autres nous envoyoient leurs enfans à l'école , qu'ils nous faloit tenir dans l'Eglise pour la grande quantité qu'il y en avoit, jusques là que les festes non seulement l'Eglise , mais toute la place au devant en estoit pleine. Nous disions souvent deux Messes le jour , il est vray que d'ordinaire nous allions dire la seconde dans une autre Li-

batte , où le Macolonte nous regaloit de fazcoles & de feves & autres fruits que les femmes cultivent à la campagne , ne mangeant presque autre chose pendant qu'elles y sont & qu'elles travaillent. Quand la recolte se fait , ce qui arrive deux fois l'année , elles assemblent en un ras toutes les fazcoles , en un autre le bled Turc & de même du reste ; puis donnant au Macolonte pour sa subsistance , & separants ce qu'ils destinent pour semer , le reste est partagé par Cabane , selon la quantité de gens qu'il y a. Après toutes les femmes ensemble sement & cultivent la terre pour recueillir de nouveau leurs moissons , le terroir estant tres fertile & noir comme les gens du pays.

Au reste, pourveu qu'ils ayent quelque chose à manger, ils ne se soucient point de faire de grandes provisions, ne se mettant pas même en peine le matin s'ils auront le soir à souper. Il m'est souvent arrivé ~~estant~~ ^{estant} en voyage avec eux, que n'ayant rien à leur donner, parce que je n'en avois pas même pour moy, eux sans se chagriner prenoient une piece de bois qu'ils tailloient & accommodoient pour s'en pouvoir servir comme d'un hoyau, ils s'asseoient à terre & commençoient à tirer les herbes, trouvant près des racines certaines petites pellotes blanches dont ils se nourrissoient : ce qui ne me donnoit pas peu d'étonnement, puis qu'en ayant voulu gouter, il me fust impossible

d'en avaler une; & neanmoins après avoir fait un si chetif repas, ils sautoient, dansoient & rioient comme s'ils eussent fait un bon festin. Quel bon-heur pareil à celuy-là, que lors qu'on n'a rien de ne point s'en attrister, ny mesme souhaiter ce qu'on n'a pas; aussi s'ils ont quelques bonnes viandes à manger, n'en témoignent ils guères plus d'allegresse, que quand ils en ont de tres méchantes.

Nos occupations continuoient à l'ordinaire. Il ne se passoit point de jour que nous ne baptisassions huit ou dix enfans, & quelquefois quinze ou vingt, les pauvres mesme venant de quelques journées de loin: ce qu'ayant considéré nous résolumes de nous separer, l'un demeurant au Convent & l'autre

allant par la campagne. Le Pere Michel Ange s'offrit d'aller le premier dehors, promettant de ne pas demeurer plus de quinze jours & de me faire sçavoir de ses nouvelles, devant faire aussi mon tour de la même façon, afin que de cette maniere & ceux de la ville & ceux de la campagne, reçussent quelque soulagement spirituel: ainsi pendant son absence je cōtinuay d'administrer le S. Baptême & de tenir l'école. La grande Duchesse avoit deux fils, l'un nommé Dom Pietro & l'autre Dom Sebastien qui ne manquoient point d'y venir, particulièrement pour apprendre le Portugais: Je leur enseignois en même temps les mysteres de la Foy, & on reconnoissoit en eux des inclinations proportionnées à leur nais-

sance, quoy que Mores: ayant un esprit vif & bien tourné, apprenant tout ce que je leur enseignois, & se comportans avec des manieres dignes de tels Princes. De temps à autre venoit quelque Negre se plaindre à moy, qu'un Loup luy avoit devoré la nuit un de ses Enfans: à quoy je leur répondois que voulez-vous que j'y fasse, si vous qui estes leurs Peres & leurs Meres n'en avez pas du soin, en dois-je avoir la charge moy qui ne sçay où vous les laissez aller: car à dire le vray, ils ne s'en mettent non plus en peine quand ils sont grands que s'ils n'estoient point à eux.

Le commençay alors à comprendre ce que c'est, que de vivre sans manger du pain ny

boire du vin : car bien que je fusse en santé j'avois toutes les peines du monde de me tenir sur mes pieds , si abbatu que j'estois des viandes si peu nourrissantes , dont il me falloit contenter dans ces quartiers-là ; ainsi je me recommandois à Dieu , à ce qu'il luy plust par sa bonté me conserver la santé pour le bien de ces pauvres Ethiopiens ; non pas tant à dire le vray pour me sentir peu capable de soutenir long-temps la fatigue de nos continüelles fonctions , que par la connoissance des difficultez qu'il y avoit à voir arriver dans ce pays d'autres Missionnaires qui vinssent tenir nostre place , & me relever de cét employ que j'éprouvois au dessus de mes forces.

J'entendis une fois une heure

après Soleil couché quantité de monde qui chantoit ; mais d'un ton si lugubre qu'il imprimoit de la frayeur. Je m'informay de mes domestiques ce que cela vouloit dire. Ils me firent réponse que c'estoit les gens de quelque Libarte, qui venoient avec leur Macolonte se donner la discipline dans l'Eglise, parce que c'estoit un Vendredy du mois de Mars. Cela me surprit, & j'envoyay d'abord ouvrir les portes, allumer deux cierges & sonner la cloche. Avant qu'entrer ils demeurerent un quart d'heure devant l'Eglise agenouillez chantant en leur langue le *Salve Regina*, avec un concert de voix fort tristes, puis estant entrez dans l'Eglise je leur donnay à tous de l'eau benite, & ils estoient environ

200. hommes portant de grosses
pièces de bois fort pesantes pour
plus grande penitence. le leur
dis quelque parole de l'utilité
de la Penitence, laquelle si on
ne veut pas subir en ce monde,
on est sans doute obligé de la
faire en l'autre. Ils estoient tous
agenouillez & se battoient la
poitrine. le fis éteindre les lu-
mieres & pendant une heure
ils se donnerent la discipline
avec des cordes de peau d'ani-
mal & d'écorce d'arbre. Nous
recitâmes ensuite les Litanies de
Nostre Dame de Lorette, &
les ayant licentiez ils s'en re-
tournerent chez eux, laissant
hors de l'Eglise, les pièces d'ar-
bres qu'ils avoient apportées,
qui nous servirent pour accom-
moder le jardin. Cette action si
merveilleuse en ces pauvres

gens me consola & me donna du courage, considerant comment le bon Dieu vouloit que ces miserables Ethiopiens, privez presque de toute sorte d'ayde spirituelle, reprochassent un jour aux Européens leur negligence: puisque non seulement ils n'en font rien quoy qu'ils en ayent la liberté & la commodité toute entiere; mais qu'ils méprisent même ceux qui le font, les appellent par mépris *Hermistes Bourreaux de Chr. st*, & cols de travers: Ce qui soit dit sans choquer ceux qui n'approuvent pas ces paroles injurieuses, & qui ont des pensées plus conformes à leur caractère de Catholiques.

Un autre soir après l'*Ave Maria*, nos Negres qui estoient au jardin m'appellerent afin que

je vinsse voir le Ciel qui brûloit. Je sortis dans la pensée que ce fust quelque feu sur une montagne, j'apperçus que c'estoit une des plus grandes Cometes que j'eusse jamais veüe ; je leur dis comment cela s'appelloit & que c'estoit un signe de malheur qui devoit arriver au monde, qu'ils eussent à faire penitence des pechez qu'ils avoient commis contre la Majesté d'un si grand Dieu doux à supporter les Pecheurs ; mais juste luge des impenitens. Ce fut au mois de Mars de l'an 1668. qu'apparut cette Comete.

On m'apporta un jour quantité de pelotes comme nos truffes, mais ces fruits naissent sur des arbres & croissent de la grosseur d'un Limon. Estant ouvertes on y trouve quatre

ou cinq semblables pelletes rouges par dedans. Pour les tenir fraiches , ils mettent de la terre autour ; & quand ils en veulent manger ils les lavent & en goustent un peu de chacune & boivent de leur eau. Quand on en mange elles ont quelque amertume ; mais l'eau que l'on boit par dessus les rendent tres douces. Ils les appellent en leur langue *Colla* ; & comme j'avois remarqué que les Portugais en faisoient grand estat à Loanda, j'en fis chercher & en envoyay à quelques-uns de ces Messieurs mes bons Patrons, qui en échange m'envoyerent quelque regal de l'Europe.

Le Pere Michel Ange revint tout joyeux de sa courvée, ayant baptisé quantité d'Enfans & d'Adultes qui n'avoient jamais

vu de Prestres ; car dans tout le Royaume si vous en exceptez S. Sauveur, il n'y a que six Capucins, qui ont toutes les peines du monde à se maintenir en santé, & quand il en meurt quelqu'un, comme il arrive assez souvent, ce n'est pas une petite affaire d'en pouvoir mettre un autre en sa place. Mon Compagnon étant donc arrivé il s'appliqua à la culture du jardin, d'où nous tirions nostre principale subsistance, & y ayant trouvé des plans de raisins, il les transplanta sur un cousteau. Il fit semer plusieurs graines d'Europe, qui toutes réussissoient parfaitement bien. Il avoit apporté avec luy beaucoup de feremens, parce qu'ayant fait plusieurs Baptêmes en une Libane voisine d'une

mine de fer , il en avoit fait forger des besches, des paisles, des crocs , des haches & autres utensiles pour le jardinage & pour la coupe du bois. Il fit aussi faire douze pointes aiguës de deux pieds de long, pour les monter sur un bois , & servir aux Mores à se defendre des bestes en traversant les deserts ; car comme ils sont quelquefois surpris lorsqu'ils y pensent le moins , ils ne peuvent pas se servir de leurs arcs.

Le Pere me raconta les accidens qu'il avoit courus pendant son absence, & particulièrement qu'un jour fuyant les griffes d'une Tygresse , il fut obligé d'entrer bien avant dans un petit bois d'épines , n'y ayant là aucun arbre pour y monter dessus , que sans cet expedient

il y laissoit la vie comme un de ses Mores , qui pour ne pas se piquer la peau en entrant dans les épines , voulut se prevaloir de la vitesse de ses jambes, qui ne l'exempterent pas de la mort , ce cruel animal l'ayant bien-tost atteint. Et bien servit au Pere l'habit de Capucin , pour resister au pointes des épines dont il eut les jambes percées de tant de trous qu'elles sembloient un crible.

Je partis à mon tour après avoir célébré la Sainte Messe, & avec moy vingt de ceux qui avoient accompagné le Pere Michel Ange. Je vins en plusieurs endroits où depuis longtemps il n'y avoit eu aucun Capucin , de sorte qu'en quelques Libattes , je baptisois plus de cents enfans , prenant de ceux

qui me donnoient quelque chose & faisant la charité pour l'amour de Dieu à ceux qui n'avoient rien. J'acceptois aussi les regals des Macolontes qui consistoient en feves & fazeoles, pour entretenir ceux qui m'accompagnoient, qui se contentoient de venir avec nous pourveu que nous les nourrissions. Il y avoit des endroits, où ils fuyoient dès qu'ils m'appercevoient, n'ayant apparemment jamais vû de Capucins. Après un tour de quinze jours pendant lesquels je ne repassay point dans les mesmes lieux, je me rendis à l'Hospice, où je trouvay mon Compagnon occupé au jardin, qu'il avoit accommodé à l'Italienne, & planté des Vignes, des Orangers & des Citronniers, de sorte

que l'on n'eust pas dit que c'estoit le premier jardin que nous y avions trouvé.

Depuis que cette Nation a embrassé la Foy de Nostre Seigneur , il y est resté plusieurs Sorciers & Enchanteurs (comme les Heretiques dans nostre Europe) qui font la ruine de ces peuples d'ailleurs tres dociles : en sorte qu'il est comme impossible au Roy de les extirper , jusque la que ce Prince qui est tres bon Chrestien & tres bon Catholique , a donné la permission à plusieurs des principaux qui sçavent leurs retraites , de mettre le feu à leur Cabanes : mais eux ayant des espions , quoy que ce soit de nuit qu'ils s'assemblent , s'enfuyent & sont rarement pris.

Le grand Duc estoit de retour

& venoit tous les jours à nostre Convent. Il fut tout surpris de voir le changement de nostre jardin , particulierement parce qu'en ces quartiers, la campagne est toujours verte , & une terre estant brûlée en un lieu l'herbe y renait incontinent. Je m'informay un jour du Grand Duc, où c'est qu'il avoit laissé son Armée qui estoit de 160. mille Mores. Il me dit que dans toutes les Libattes où il avoit passé il y avoit laissé ceux qui estoient du pays , & en effet en arrivant à Bamba , il ne luy en restoit pas plus de dix mille. Il n'y a pas à s'estonner qu'il y ait tant de monde ; car n'y ayant d'aucune sorte de Religieux , & entretenant autant de femmes qu'ils veulent , le pays ne peut pas manquer d'estre fort peuplé.

Un de ces Roys de Congo mena à la guerre contre les Portugais neuf cent mille Mores , Armée ce semble à faire trembler tout le monde , & cependant les Portugais avec 400. hommes , deux pieces de canon & le reste de mousquets , luy donnerent hardiment la bataille ; le seul tonnerre de cette Artillerie chargée à cartouche avec la mort de leur Roy , les mit en fuite ; j'ay parlé au mesme Portugais qui coupa la teste à ce Roy , & il m'assura qu'on trouva tous ses utensiles d'or massif ; ce qui est cause qu'à present ils ne travaillent point aux mines d'or qui sont voisines de celles de fer dont nous avons parlé , de peur que les Portugais ne leur fassent la guerre : car qu'elles guerres parmy les hom-

mes est-ce que cét or n'est point capable de susciter ?

Il ne se passoit point de jour que le Duc qui logeoit près de nous ne vint dans nostre Eglise, où il y avoit une Chapelle de charpente assez grande avec les tombeaux des defunts Ducs, sur lesquels on avoit fait des figures de terre de la figure de nos mortiers teintes en rouge. Il nous dit un jour qu'il avoit refusé d'estre Roy, pour estre plus voisin des Portugais & avoir occasion de boire quelquefois du vin & de l'eau de vie. Nous l'entendions fort bien, mais nous n'en faisons pas semblant, ne voulant pas l'accoutumer à pareilles confidences : car à peine peut-on avoir du vin pour dire la Sainte Messe, étant nécessaire de le faire ve-

nir de l'Europe. Ce Duc mar-
choit dans le même équipage
que le Roy , mais avec moins
de monde. Il portoit une petite
tunique jusqu'aux genoux faite
de feuilles de Palmes teintes en
noir , & par dessus un manteau
de drap bleu , avec un bonnet
rouge bordé d'un galon d'or.
Il avoit autour du col un Cha-
pelet fort gros avec plus de
cinquante medailles : du reste
pieds nuds comme les autres.
Un fils de quelque Seigneur luy
portoit son chapeau , un autre
son cimeterre & un autre les
fleches. Cinquante Mores
jouant en confusion des instru-
mens le precedoient , vingt
cinq des principaux & cent
Archers le suivoient : & il n'est
pas difficile de trouver tant de
Soldats , les hommes n'ayant
aucun

aucun mestier , si vous en exceptez quelques-uns qui travaillent au fer ou à ces draps de palme.

Les femmes de bonne maison s'habillent de draps d'Europe des plus fins , dont elles font des jupes jusqu'au talons. Elles se couvrent l'épaule , le sein & le bras gauche d'un mantelet de même étoffe , ayant le bras droit nud. Elles vont les cheveux pendans. Celles de moindre qualité prennent des étoffes plus communes pour leurs habits : & celles du commun des étoffes de palme dont elles ont une simple jupe.

Le Pere Michel Ange me dit un jour qu'il se sentoit fort accablé , & d'abord après luy survint la fièvre , ce qui ne me causa pas peu d'inquietude ;

veu principalement qu'en ces pays-là il n'y a ny Medecins ny Medecines; mais qu'il faut tout abandonner à la Nature. La saignée est l'unique remede qui s'y pratique, & pour cét effet j'envoyay querir le Chirurgien du Grand Duc. C'estoit un More qui avoit appris la profession à Loanda, & s'en aquitoit tres-bien: car estant accoutumé à tirer du sang aux Mores qui ont la peau noire, il luy estoit encore plus facile d'ouvrir la veine aux blancs à qui elle est plus apparente. Pendant sa maladie le Pere Philippe nostre Superieur arriva à Bamba, ce qui me fut d'un grand secours, parce qu'il possedoit la langue du pays & sçavoit la maniere de traiter un malade dans ces quartiers-là. Je sentoie que moy

même qui ne me portois pas trop bien , aurois bien-tost besoin de son assistance. Notre malade me fit connoître que sa maladie seroit la dernière de sa vie , se sentant fort oppressé du mal. Je luy dis quelques paroles de consolation , & que comme ce n'estoit qu'une fièvre double tierce , il y avoit lieu d'espérer guérison : que neantmoins il remit tout entre les mains de Dieu & se resignast à sa sainte volonté. Il se plaignit un peu de temps après d'une douleur à l'oreille gauche , qui luy tenoit aussi le col. Je me doutay que ce ne fust une parotide & j'en parlay au Supérieur qui en tomba d'accord. Nous l'oignîmes d'huile Angélique composée à Rome, qui sembloit retušir à merveille en emportant la

douleur de ce costé là , mais elle survint de l'autre, l'enflure du gosier s'augmentant, ce qui nous fit laisser l'usage de nostre huyle, de peur qu'il n'y fust plus de mal que de bien. Et à la verité à l'entendre plaindre avec une fièvre si legere, je crus bien qu'il y avoit plus de mal au dedans qu'il n'en paroissoit à l'exterieur ; en effet malgré tous les soins que nous primes pour luy, j'eus le deplaisir de le voir mourir dans son quinzième, après avoir receu tous les Sacremens, & témoigné une resignation de Saint ; esperant que le Seigneur qui n'oublie pas de recompenser ses serviteurs, le fait presentement jouir du prix de toutes ses fatigues.

Mon cœur pourroit mieux

exprimer que ma plume , la consternation où me jeta cette perte , & sans doute que sans la presence de nostre Superieur que Dieu nous avoit envoyé dans une conjoncture si facheuse , & qui nous donna toutes les aydes temporelles & spirituelles , j'y eusse aussi laissé la vie , après en avoir perdu la moitié dans celle du cher Compagnon de mes voyages que la mort venoit de m'enlever. Il avoit esté saigné quinze fois , & comme je craignois qu'il n'y eust eu de l'excez , je racontay à mon retour sa maladie au Medecin d'Angola. Il me dit qu'il auroit mieux vally le saigner une trentaine de fois, mais c'estoit son heure & la volonté de Dieu.

Le Pere Superieur me voyant

aussi avec une fièvre qui s'augmentoit, crut que la Providence Divine l'avoit envoyé pour nous donner à tous deux la sepulture, & ne voulut pas partir sans en voir l'événement. Il résolut néanmoins de tenter les voyes de ma guérison, me faisant saigner deux fois par jour : ce que je laissois faire sans dire mot, mais à n'en pas mentir ce traitement me réduisit en peu de jours à l'extrémité, m'ayant esté tiré 40. fois du sang, sans que la fièvre diminuast. Je me confessay & receus le Saint Viatique, m'estant resté la peau seule collée sur les os. Le Pere sans la Charité duquel, je crois qu'il m'eust fallu mourir comme une beste, voyant que le mal tireroit à la longue, la furie de la fièvre estant passée, me fit

connoître , que pour le bien de la Mission , il luy falloit indispensablement partir. A peine eus-je la force de luy dire en pliant les épaules, que puis qu'il ne pouvoit pas retarder son départ , il fist entendre à mes Negres comment ils auroient à me gouverner , & qu'il me fit la grace de m'envoyer Frere Michel d'Orviete , avec qui j'avois voyagé , & sçavoit bien traiter les malades. Il le promit , mais ses ordres s'estant égarés il ne parut point. Je restay donc dans le lit sans me pouvoir remuer , & le pis estoit que tant de sang qu'on m'avoit tiré m'avoit fait presque perdre la veüe : & dans cet estat demy vif & demy mort , j'estois à la discretion de ces Ethiopiens , qui me déroboient ce qu'ils

pouvoient , & m'apportoient quand ils s'en souvenoient une écuellée de boüillon , ne pouvant rien avaler de solide & ayant mesme tous les alimens en aversion.

Un jour que j'estois plus accablé de la tristesse & de la melancolie que du mal mesme, je receus visite d'un Jesuite Portugais qui venoit de Saint Sauveur & s'en retournoit au College de Loanda : quand il m'eust vû dans un estat si pitoyable , *quoy mon Pere , me dit-il, vous estes si mal , & vous demenez encore dans ces deserts !* Je suis venu , luy répondis-je , fort sain dans ce pays , mais après avoir perdu mon Compagnon , je suis aussi tombé malade, & il y a déjà quelques mois que je combats avec la

mort : Mais Dieu ne veut pas à ce que je vois qu'elle ait le dessus, quoy que ce fust un de mes souhaits. Il me consola pendant les deux jours qu'il demeura avec moy, & me regala de quelques poules, qui me furent encore plus agréables venant de sa main, que pour leur rareté. Nous nous confessâmes l'un à l'autre, me témoignant qu'il estoit bien-aise d'user de cette precaution, ayant à passer par plusieurs endroits, où le feu qu'on mettoit aux herbes déjà seches faisoit courir les bestes farouches par la campagne. Il m'assura mesme qu'en venant il luy avoit falu monter sur un arbre, quoy qu'il eust soixante Mores avec luy, pour éviter la mort dont ils avoient esté menacez par

la rencontre de deux Tygres. Aussi ne faut il pas croire ce qu'on dit quelques Auteurs, que les Tygres n'attaquent point les Blancs, mais seulement les Noirs.

Après son départ je restay avec mon infirmité ordinaire : ce qui me consolait est que je baptisois tous les jours dix ou douze enfans, & ne me pouvant pas tenir tout seul assis sur le lit, je me faisois soutenir par deux Mores, un autre tenant le Livre & un autre le Baptisaire, recevant ce qu'on me presentoit d'aumône, non pas pour moy qui ne pouvois goûter d'aucune viande, mais pour mes domestiques qui m'aumoient tous abandonné s'ils n'avoient pas eu à manger. Je fis plusieurs Mariages des

Principaux. L'un d'eux me donna une Chevre par aumône, dont je me mis à prendre tous les jours le lait, qui estoit à la verité en petite quantité, mais il est estimé dans ce pays-là comme un grand regal. J'avois cela de bon dans mon indisposition que je dormois toute la nuit, qui est de douze heures, ne variant pas de demy heure dans toute l'année. J'aurois volontiers avalé quelque œuf, mais on y defend les œufs aux malades, estant mesme estimez mal sains à ceux qui se portent bien, pour estre trop chauds dans ces quartiers-là. Pendant que j'estois ainsi sur la litiere, plusieurs estropiez me venoient demander l'aumône, & je leur distribuois de ces coquilles qui servent de

monnoye , dont il en faut 3500. pour une pistole : c'est le nombre qu'on en donne pour une poule ; car à Lisbonne une poule vaut un écu , au Bresil une piastre , à Angola un sequin & à Congo une pistole , ce qui me paroît moins qu'un écu à Lisbonne.

J'avois mon lit contre la muraille qui estoit de terre grasse mal ajustée , & qu'on pouvoit justement appeller un nid de souris : en effet il y en avoit de si grosses & en si grande quantité , que j'en estois fort incommodé , ne manquant point toutes les nuits de venir sur moy & de me mordre les doigts des pieds , ce qui interrompoit fort mon sommeil. Voulant y remédier je fis mettre mon lit au milieu de la chambre ; mais

cela n'y servit de rien, car ces maudites bestes me sçavoient bien trouver. Je fis estendre des Nattes dans la chambre tout autour du lit pour y faire dormir mes Mores, & me deffendre non seulement des Rats; mais des autres bestes farouches, en cas qu'il en fust venu. Cette precaution me fust inutile, & il ne se passoit point de nuit que je ne fusse incommodé des Rats. Une autre consideration m'obligeoit à tenir ces Mores dans ma chambre: c'est que j'estois bien-aïse qu'ils vissent ma maniere de vivre & fussent témoins de ma conduite, ce pays n'estant pas plus exempt que les autres de la medifance.

Je pris la liberté de faire confidence au Grand Duc de l'im-

commodité que je souffrois des souris & de la puanteur de mes Mores qui avoient toujours quelque lenteur sauvage & desagréable. Il me dit qu'il me donneroit un remede infallible à ces deux inconveniens , & que s'il l'avoit sçeu plutôt il n'auroit pas manqué de me l'envoyer. C'estoit un petit Singe qui me garantiroit des Rats en soufflant dessus quand il les appercevroit , & qui chasserait la mauvaise odeur par celle de sa peau qui sentoit le musc. Je luy fis mille remerciemens de la Charité qu'il vouloit avoir pour moy , & luy dis que j'attendrois cette faveur de luy. Il m'envoya ce Singe privé, que je mettois au pied de mon lit , & qui s'aquittoit parfaitement bien de son employ : car

quand les souris venoient à leur ordinaire , le Singe souffloit fortement deux ou trois fois contre eux , & les faisoit fuir. De mesme l'odeur du musc dont il parfumoit sa chambre, corrigeoit la mauvaise senteur des Mores. Ces Singes ne sont pas les mesmes animaux que ces especes de Chats qui portent la Civette ; car j'ay vû plusieurs de ces Civettes à Loanda , où l'on les tient enfermées dans une cage de bois, ou bien attachées avec une chaîne de fer ou d'argent , & le Maistre en leve toutes les semaines avec une cuiller la Civette, qu'ils appellent *Angelia* & qui se trouve dans une bourse entre les jambes de derrière. Enfin le petit Singe me servit à merveille non seulement pour

ce que j'ay dit , mais encore pour me tenir la teste & la barbe nette & peignée mieux que n'auroit fait un de ces Mores : & à n'en pas mentir on auroit moins de peine à instruire ces Singes que des Negres ; car ceux-cy ont assez de peine à apprendre à faire bien une seule chose , & ceux-là font tout ce qu'on veut avec adresse.

Je commençois à peine de me porter un peu mieux, quoy que la fièvre ne m'eust point quitté , lors qu'une nuit pendant mon sommeil , je sentis le Singe qui estoit sauté sur ma teste. Je crus que les Rats luy avoient fait peur & je voulus l'appaiser en le caressant : mais en mesme temps se leverent les Mores en criant , *dehors, dehors* ,

Pere. Moy qui estois déjà reveillé leur demanday ce qui estoit arrivé de nouveau. *Les Fourmis*, me répondirent-ils, *sont sorties, & il n'y a pas de temps à perdre.* Comme il m'estoit impossible de me remuer, je leur dis qu'ils me portassent au jardin, ce qu'ils firent & quatre d'entr'eux m'enleverent sur ma paillasse. Leur promptitude ne me fut pas inutile, car déjà les fourmis commençoient à monter par mes jambes & à me voler sur le corps. Après les avoir secouées, ils prirent de la paille & mirent le feu au pavé de quatre chambres, où les fourmis estoient déjà plus hautes d'un demy pied: & il faut qu'il y en eut une effroyable quantité, puisqu'outre les chambres tout le portique & le pro-

menoïr en étoient pleins. Estant consumées par le feu de la manière que j'ay dit, ils me rapportèrent dans la chambre où la puanteur estoit si grande, que je fus obligé de tenir le Singe près de mon visage. Ayant fait battre les Nattes, à peine eûmes nous dormy demy heure que je fus éveillé par une lueur comme d'une flamme de feu à la porte de la chambre. l'appellay mes gens pour voir ce que c'estoit. Ils trouverent que le feu s'estoit mis au toit qui estoit tout de paille, & craignant qu'à cause du vent le feu ne l'augmentât, je me fis porter derechef au jardin. Le feu étant éteint nous tachâmes à reprendre le sommeil : mais tout ce tracas m'avoit trop agité, & cette facheuse nuit n'estoit pas

encore achevée, que j'entendis une grande rumeur près de nous. L'éveillay mes Mores pour se tenir à l'erte, en cas qu'il y eust quelque nouvelle Armée de bestes à combattre. Un d'eux prit une des halebardes que le Pere Michel Ange avoit fait faire, & sortit pour voir d'où venoit tout le tintamarre. Il nous revint dire que les fourmis s'estant de nouveau jetées dans une Cabane voisine, ils y avoient mis le feu comme nous, mais que comme elle estoit toute de paille elle avoit brûlé aussi bien que les fourmis. Ce qui avoit fait sortir les Mores chacun de chez eux, de la peur qu'ils avoient que le vent ne portast les flammes aux environs, & que tout le quartier ne brûlat. L'en fus quire pour

me faire reporter une autrefois au jardin , remerciant Dieu de ce qu'il m'avoit delivré des fourmis : car si j'eusse esté seul attaché à un lit sans me pouvoir remuër , comme je me trouvois alors , il est certain qu'elles m'eussent dévoré tout vif. C'est ce qui arrive souvent au Royaume d'Angola, où l'on trouve le matin des Vaches que les fourmis ont mangé pendant la nuit , sans qu'il en reste autre que les os. Ce n'est pas peu que d'en pouvoir échaper , car il y en a qui volent & qui sont malaisées à chasser de l'endroit où elles s'attachent ; mais grace à Dieu mon corps tout vivant ne leur servist pas de pâture.

On me donna un jeune Tygre que j'eus pourtant quelque repugnance à entretenir ,

d'autant plus que le Singe ne vouloit pas demeurer avec luy sur le lit. Je luy faisois boire du lait de Chevre pour le nourrir ; mais il ne vécut pas long-temps & je n'en fus pas fâché , ne prenant pas trop de plaisir à voir cette belle beste devant mes yeux , quoy que petite & incapable de faire encore le mestier de ses parens. Les visites du grand Duc me consolient beaucoup , & quand il ne pouvoit pas venir il m'envoyoit de ses Satrapes , qui demeuroient trois ou quatre heures assis autour de moy sur les Nattes. Mais comme ils avoient toujours la pipe à la bouche & que la fumée m'entestoit fureusement , je fus contraint de leur dire , que s'ils vouloient venir ils me feroient plaisir ,

mais que pour l'amour de Dieu ils ne prissent point du Tabac chez nous ; d'autant plus qu'ils ont certaines pipes grandes comme un petit pot avec un tuyau d'une aulne de long, qui ne sont jamais épuisées. Ils eurent cette complaisance pour moy, & quand ils venoient ils laissoient leur pipe au jardin.

Je ne trouvay point d'autre remede à mes maux que de me recommander à Dieu par l'intercession du glorieux Saint Antoine de Padouë. Finalement après de longues irresolutions, je me déterminay à me faire porter à Loanda, nonobstant que je previsse bien la fatigue du voyage, & que je ne trouvasse point de Negre qui me voulust venir servir d'interprete. J'en parlay au grand Duc qui

me promit beaucoup de Mores, mais il ne m'en fournit pas assez pour emporter toutes mes hardes qui furent par ce moyen au pillage, ayant esté obligé d'en laisser une partie. Je pris une route differente de celle par où nous estions venus, & je ne repassay point par Dante. Tous ces pauvres Ethiopiens accourus en foule à mon départ venoient me témoigner le déplaisir que je leur laissois en les abandonnant: & je les consolais par l'esperance de mon retour, si Dieu me faisoit la grace de guerir.

J'allay jusqu'à la premiere Libarre, sans interprete, il est vray que j'en sçavois assez pour me faire entendre. Je souffris tout ce qu'on peut bien s'imaginer dans l'estat où j'estois,

jusques là , que j'avois des remors de conscience de m'estre mis en si grand danger comme si j'eusse voulu tenter Dieu ; mais la confiance que j'avois en Saint Antoine que j'avois pris pour mon Patron , estoit telle , qu'il me sembloit de le voir marcher devant mon Filer. Pendant ce voyage qui dura 25. jours , je ne pouvois ouvrir la bouche jusqu'au soir de sorte que les Mores vinrent souvent regarder si je n'estois point mort. Un jour que nous avions à passer une Riviere , ils découvrirent environ 25. Elephans qui y estoient allé boire , ce qui les mit en grand peine , & les fit attendre jusqu'à ce que s'en estant allez , ils prirent un autre chemin que le nostre. Ayant traversé la Riviere non
sans

sans danger , les deux Mores qui me portoit montent sur une eminence ne tinrent pas bien les bastons & me laisserent tomber lourdement à terre, ce qui m'estourdit entierement, le baston m'ayant de plus meurtry la teste & failly à me la casser. Ils me releverent , & je me liay la teste d'un mouchoir sans dire une parole, craignant que si je me plaignois d'estre blessé ils ne me laissassent là & ne s'enfuissent dans quelque bois : ainsi ie crus qu'il valoit mieux se taire que de parler à de gens sans pitié.

Estant arrivez à une Libanie ils me laisserent tout seul dans une C-bane sur un peu de paille & m'enporterent mon baston que j'avois apporté d'Italie ; j'avois fait resolution de

ne me chagriner de rien. Je prenois garde s'il ne paroistroit personne, me trouvant fort abbatu de n'avoir rien pris; mais de tout le jour personne ne parut, jusqu'au coucher du Soleil que les femmes revinrent du travail de la terre avec leurs enfans. Je les priay de me faire cuire une poule que j'avois portée avec moy. Me l'ayant tres-bien accommodée j'en pris un bouillon & leur donnay la poule dont elles firent grand feste & grand festin. Ce fut ma nourriture pendant tout le voyage, sçavoir une écuelle de bouillon par jour. Elles me donnerent deux Nicestes, qui sont si rafraichissans & si delicieux, que je ne pus pas m'empêcher d'en manger quoy qu'avec circonspection, de peur

Royaume de Congo. 171
de donner occasion au mal de
redoubler.

Le lendemain on me porta
à une Libatte où je trouvoy
tout le monde qui travailloit
aux étoffes de feuilles de pal-
mier & qui par consequent ne
vouloit pas laisser sa besogne
pour me voirurer. Les voyant
obstinez & ne sçachant quel
autre party prendre, je m'avi-
sai d'un sac de coquilles appel-
lées *Zimbi* que j'avois avec
moy, & commençay à les ap-
peller, mais ils faisoient les
sourds, quoy qu'ils fussent dans
les Cabanes voisines assis à terre
près de leur feu. C'est là leur
posture ordinaire : dès que le
soir est venu, & que les fem-
mes sont retournées des champs
avec leurs enfans, ils allument
du feu au milieu de leur hutte.

H ij

s'alloyent au tour à terre & mangent de ce qu'ils ont apporté , puis ils discourent ensemble jusqu'à ce que le sommeil les fait tomber en derriere, passant ainsi la nuit sans autre ceremonie. Voyant qu'il ne me servoit de rien d'appeller & de crier, je me trainay du grabat élevé d'un pied de terre , où l'on m'avoit posté ; & allant à quatre pieds jusqu'à la porte de la Cabane , j'appellay un Muleche , qui joüoit avec ses compagnons , & me faisant ayder j'ouvris une valise d'où je tiray le sac des *Zimbi* , & maniant le sac pour les faire bruire , j'attiray vers moy ces Mores obstinez & leur dis que s'ils me portotent à l'autre Libane je leur donneroïs des *Zimbi*. Ils s'y accorderent, mais

n'estant pas assez de monde pour toutes mes charges , on en laissa une partie qui fut à leur discretion. Il falut prendre patience , & enfin à force de Zimbi, de Rosaires, de Medailles & Chapelets j'arrivay à Bemba , premier lieu des Portugais.

Je fus rencontré en ce bourg là d'un Portugais , qui y demouroit avec un Prestre originaire de la mesme Nation; mais né en Afrique. Ils m'emporterent chez-eux , & me voyant jaune comme safran , ils me dirent , *comment Pere , vous voyagez dans ces deserts en cet estat-là !* Je ne pus leur répondre ny ouvrir les yeux. Eux apprenant de mes Porteurs que je n'avois pris qu'une écuelle de bouillon par jour , ny parlé

pendant toute la route , tacherent à me faire revenir avec de la malvoisie & des œufs frais. Estant un peu restauré je vis tout leur monde qui pleuroit autour de moy. Je leur dis qu'il ne m'estoit rien arrivé que je n'eusse bien prévu en partant d'Italie , & que j'avois fait mon compte comme ne devant pas revenir de ce pays , selon le destin ordinaire des Missionnaires qu'on y envoie. Je demeuray là deux jours & les ayant remercié de toutes leurs courtoisies & Charitez qu'ils avoient exercées envers moy , je me rendis à Loanda. Le Gentilhomme Portugais voulut absolument m'y accompagner. J'y fus reçu avec caresses des Principaux de ma connoissance étonnez de me voir encore en

vie avec ce visage de mort. Ils m'envoyèrent des rafraichissemens, mais n'ayant aucun appetit je n'en goutois point. J'y fus six mois sans me pouvoir lever du lit & sans que la fièvre m'abandonnât. J'avois la viande en aversion, & je pouvois seulement un peu manger du poisson. Après ce temps-là je jettay le sang par le nez, & j'en perdois trois à quatre livres par jour comme si on ne m'eust point saigné de toute ma maladie. Les chaleurs que je souffris sur mon Amacas n'y contribuerent pas peu. J'estois surpris qu'un corps eut tant de sang. Le Medecin me dit que l'eau que je beuvois se tournoit tout en sang, & j'en beuvois cinq à six bouteilles par jour. Aussi en laissent ils boire aux

malades tant qu'ils veulent. Ce Medecin pour faire diversion me fit tirer 24 fois du sang : car j'ay tenu compte , de ce qu'on m'en tira pendant mes trois années de maladie , ce qui se monta à 97. fois , sans compter le sang qui me sortit en furieuse quantité des narines, de la bouche & des oreilles ce qui semble tenir du prodige.

Pendant mon séjour à Loanda le R. Pere Jean Chrysostome Superieur de Loanda arriva avec deux ou trois Capucins de nostre Mission qui eurent peine à me reconnoître , & qui furent encore plus surpris d'apprendre que la plupart des nostres estoient morts dans ce pays. Le Pere Superieur voulant pourvoir le pays de Mesangrano , un des principaux

des Royaumes, de Millionnaires , y envoya le Pere Pierre de Barchi & le Pere Ioseph Marie de Buffette , & dans peu de jours il vint nouvelle que l'un estoit mort & que l'autre estoit à l'extremité , ce qui toucha sensiblement le Superieur après avoir eu assez de peine de les amener d'Italie : ce qui fait voir le peu de sympathie de ce climat là , avec nostre temperament. Je priay le Pere Superieur de m'envoyer à *Colombo* à deux journées de *Loanda* pour tâcher de me remettre. J'y allay avec le Pere Iean Baptiste de Sallizan dans une maison de nos Peres proche de la Riviere *Coanza* , où il y a plusieurs Crocodiles. Nous y avons un tres-beau jardin de Citronniers , Orangers & autres fruits.

on m'apporta un Cedre si gors
que je le pris pour une Orange.
Il y a un fruit de l'Afrique
comme nos pommes de paradis,
à l'extrémité duquel vient une
chataigne peu différente des
nostres. On ne mange pas la
pomme parce qu'elle est pleine
de fibres ; mais on en succe le
suc qui a le goût du muscat. La
chataigne se cuit & à le goût
de nos amandes. Elle est fort
chaude , mais la pomme est
froide. On l'appelle *Besom*.

Près de là habitent plusieurs
Fermiers des Portugais qui en-
tiennent quantité de Pour-
ceaux , de Vaches & de Brebis,
mais ils ne savent point faire
le fromage étant très difficile
d'y faire cailler le lait. Nous
prenions quelquefois le frais
sous une très-belle allée d'ar-

bres de dix pas de large qui va depuis l'Eglise iusqu'à la riviere. Ces arbres portent certains fruits comme les Brignoles, mais fort aspres. Ils ne perdent point leur feuilles de toute l'année. Un iour que nous nous promenions sous cette allée, nous apperçumes un grand Serpent qui passoit l'eau pour venir de nostre costé. Nous voulumes le faire retirer en criant & luy iettant des mottes de terre à faute de pierres qu'on n'y trouve point, mais malgré nous il passa & s'alla camper dans un petit bois de roseaux proche de la maison. Il y en avoit là de 25. pieds de long & de la grosseur d'un poutre, qui ne faisoient qu'un morceau d'une brebis. Quand ils en ont avalé quelque une ils se mergent.

au Soleil pour les digerer , les Mores qui sçavent leur coûtume les épient & les tuent, pour en faire un bon repas : car ils sont gras comme du porc , & après les avoir écorchez ils n'en ostent que la teste , la queue & les entrailles.

Le Pere Jean Baptiste me racontoit les voyages qu'il avoit faits dans ces quartiers d'Afrique , & entr'autres comme il avoit esté à Cassangi , où se tient un Prince More qui commande un tres grand pays , & à qui on donne le titre de grand Seigneur. Qu'il y estoit arrivé dans un temps que se fait la feste de sa naissance d'une maniere toute particuliere. Il fait venir dans une grande campagne tous ceux de son pays qui peuvent cheminer. Ils lais-

sent seulement une place où sont plusieurs arbres sur lesquels on accomode des loges pour y placer le Grand Seigneur & les Principaux de son Royaume, qui y montent au son de plusieurs instrumens. A un arbre séparé des autres est attaché un des plus furieux Lions du pays. Le signal estant donné on luy coupe l'attache, & il commence après quelques rugissemens à se jeter sur les premiers qu'il rencontre. Eux au lieu de fuir accourent de tous costez pour le tuer, estant obligé de le faire sans aucunes armes, & s'estimant bien fortunés de mourir devant les yeux de leur Prince. Le Lion avant qu'estre las en tue beaucoup, & fait payer bien cher sa mort, demeurant à la fin

accablé par la multitude. Après cela les vivans mangent les morts & accompagnent le Roy avec mille cris d'allegresse jusques dans son Palais , faisant par tout retentir *Vive le Grand Seigneur de Cassangi*. Voilà de quelle sorte ils solemnisent cette feste dont le Pere m'asseuroit avoir esté témoin oculaire. Invention à la verité diabolique & digne de ces peuples barbares.

Il me disoit aussi qu'il vouloit aller au Royaume de Malemba ou Mattemba , où il y avoit eu depuis peu la Reyne Singa, qui estoit morte Catholique , mais qu'après sa mort les peuples avoient abandonné la Religion Chrestienne & repris leurs anciennes superstitions. Je convins avec luy d'y aller s'il pouvoit avoir la liberté d'entrer

dans le pays pourveu qu'il m'envoyast querir ; mais estant party je n'eus point de ses nouvelles , & je demeuray seul avec deux Mores à Colombo. Je n'y baptisois que tres peu de monde , le pays des environs estant tout possédé par les Portugais : il est vray qu'il y arrivoit souvent des Barques chargées d'Esclaves qu'il falloit baptiser. On m'apportoit pour l'eau du Baptême de sel fossile des montagnes voisines , lequel estant pilé est tres blanc. Les Pesccheurs prirent pendant que j'estois là un grand poisson , rond comme une roüe de carrosse , qui avoit au milieu deux mammelles & au dessus plusieurs trous qui luy servent pour voir , ouyr & manger , la bouche estant d'un pan de

large. Le poisson est tres delicat à manger, & sa chair semble celle d'un Veau de lait. On fait de ses costes des chapelets pour estancher le sang, mais les ayant éprouvez sur moy, ils ne me servirent de rien, cette indisposition mesme s'augmentant jusques là qu'on me crut une fois mort, ce qui obligea le Pere Superieur de me faire revenir à Loanda. La crainte de me remettre en Mer, me faisoit resoudre mal volontiers de sortir de Colombo, quoy que d'ailleurs le poste fust peu tenable, y estant d'un costé incommode jour & nuit d'une infinité de cousins, & de mouches dont l'air estoit obscurcy, outre la crainte où l'on estoit des Serpens, des Crocodiles, & des Lions, qui ne passaient

pas une nuit sans venir manger quelque Vache, quelque Veau, ou quelque Brebis.

On chargeoit à Lpanda dans ce temps-là un Vaisseau pour le Bresil. Ayant reçu mon congé pour retourner en Italie, je parlay au Capitaine qui me receut tres volontiers, s'estimant trop heureux d'avoir un Prestre en sa compagnie & particulièrement un Capucin: car non seulement les Portugais, mais aussi les Negres ne peuvent assez admirer, de nous voir ainsi entreprendre des courvées dans ces pays barbares, sans autre interest que celui du Salut du prochain & de la Propagation de la Foy Catholique. Je me souviens qu'un jour le grand Duc de Bamba m'envoya plusieurs Mo-

res pour estre mes Esclaves, ce que je ne voulus pas accepter les luy ayant renvoyez. Je luy dis ensuite, que je n'estois pas venu dans son pays pour faire des Esclaves, mais plustost pour delivrer de l'esclavage ceux que le Demon y tenoit miserablement assujettis.

Ce Vaisseau où je me rendis lors qu'il fust prest à démarer estoit chargé de dents d'Elephans, & des Esclaves qui se montoient à 630. hommes, femmes ou enfans. C'estoit un spectacle digne de compassion de voir de quelle maniere estoient accommodé tout ce monde. Les hommes estoient debout à fonds de cale ferrez les uns contre les autres par des pieux, de peur qu'ils ne se soulevassent & tuassent les

Blanc. : Les femmes estoient sous la seconde couverte , & celles qui estoient enceintes , à la chambre de poupe ; les enfans sous la premiere , pressez comme des harangs dans un baril ; ce qui faisoit une puanteur & une chaleur insupportable. Le Capitaine m'avoit fait accommoder un lit sur le Chasteau de Poupe , avec des Nattes pour me defendre de la pluye & de la rosée.

Ce voyage se fait ordinairement en un mois ou trente cinq jours au plus , parce qu'il n'est pas besoin d'aller au Cap de bonne Esperance prendre le vent , mais qu'on vient en droite ligne ; nous en employâmes neantmoins 50. estant demeurerez en calme plusieurs jours pendant lesquels nous souffri-

mes des extremes chaleurs , navigans sous la ligne. Comme nous n'avancions point , le Capitaine me pria de baptiser quelques Mores embarquez des derniers , y ayant defence sous peine d'excommunication de mener des Noirs au Bresil sans estre baptisez , ce que je fis en leur enseignant les principes de la Foy.

Les Portugais qui reconnoissoient que le calme où nous estions n'estoit pas sans danger soit à cause des grandes ardeurs du Soleil , soit parce qu'y ayant tant de bouches , les vivres se consumoient peu à peu , prirent un jour la statuë de Saint Antoine qu'ils appuyerent à un des Mats , luy disant ces paroles tous agenouillez. *Saint Antoine nostre compatriote , vous demeure-*

rez s'il vous plait là , jusqu'à ce que vous nous ayez donné un bon vent pour continuer nostre voyage. Cela estant fait & ayant recité quelques Oraisons , se leva un petit vent , qui nous fit avancer chemin , & nous causa beaucoup d'allegresse. Nous passâmes fort proche de l'Isle apellée l'Assomption Nostre-Dame, où nous ne touchâmes point ne croyant pas d'avoir besoin d'aucune chose. Cependant, comme le voyage devenoit plus long que nous n'avions prévu, nous commençâmes peu de jours après à manquer de vivres , le pourvoyeur n'ayant pas bien considéré le grand nombre de personnes qu'il y avoit à nourrir.

Le Capitaine s'en vint à moy tout desolé , & me dit , *mon*

*Pere nous sommes tous morts ,
c'en est fait il n'y a plus de remede.*
Comme je me trouvois avec
ma fièvre ordinaire & un plat
de sang devant moy , je luy
dis que cette nouvelle ne m'e-
stonnoit pas , & qu'ayant per-
du tant de sang , je croyois bien
de ne pas la faire longue : mais
il me fit comprendre qu'il par-
loit en general de tout le Vais-
seau , qu'on manquoit de vivres
quoy qu'on fust encore en
pleine Mer sans decouvrir au-
cune terre. Pour luy donner
quelque consolation , je luy dis
qu'il regardast au caisson de
Poupe , que je me souvenois
que mes amis de Loanda m'a-
voient donné quelques provi-
sions , qui pourroient entretenir
quelque temps les Blancs du
Vaisseau , & que pour les Noirs,

s'il en mouroit, il falloit prendre patience, puis qu'on n'y pouvoit pas remedier : que neantmoins puis qu'il y avoit encore 40. bottes d'eau on leur en donna ce qui leur seroit necessaire, & que ces pays estant tres-chauds, ils pouvoient au moins vivre deux jours d'eau seule : que cependant Dieu nous pourroit envoyer quelque assistance, qu'il falloit mettre sa confiance en luy & ne point s'abandonner au desespoir.

Je voulus aussi donner quelque consolation à tous ceux du Vaisseau & leur imposer silence, mais cette facheuse nouvelle que je leur voulus annoncer estant déjà venue à leurs oreilles, les petits garçons commencerent à crier Misericorde, les femmes les entendant enton-

nerent les mêmes cris , & les hommes acheverent ce concert lugubre , qui auroit jetté la terreur dans l'esprit des plus assurez. Finalement s'estant un peu appaisez , je commençay à les exhorter en Portugais , de s'asseurer en la Misericorde de Dieu , qui n'abandonne jamais ceux qui se confient de tout leur cœur en luy , leur ajoutant que Dieu nous envoyoit cette affliction pour nos pechez , & pour les blasphemes dont ils deshonoroient son Saint Nom , & peut estre à quelqu'un d'eux pour estre entrez dans le Vaisseau sans se confesser. Puis me tournant du costé des Blancs , je leur dis , que le mauvais exemple qu'ils donnoient à ces nouveaux Chrestiens en s'enivrant tous les jours d'eau de vie,

leur

leur avoit aussi attiré ce châti-
ment : que la tres Sainte Vierge
devoit aussi estre indignée con-
tr'eux, de ce qu'ils avoient don-
né son nom digne de tout res-
pect à une piece de corde dont
ils frappaient les Mores, ce qui
n'estoit pas pour leur persuader
que nous la crussions Mere de
Dieu. Tous ces discours leur
firent crier de nouveau *Miseri-*
corde, mais avec une plus sin-
cere intention qu'au commen-
cement. Après les Hymnes de
la Sainte Vierge que je leur fis
reciter, ils firent votu de faire
dire 80. Messes, 40. pour les
Ames du Purgatoire, & 40.
pour l'honneur de S. Antoine.

Les esprits estant un peu
calmez, le Capitaine fit distri-
buer à chaque More une écuel-
lée d'eau, mais ces pauvres
I

miserables & particulièrement les Enfans commencèrent à crier à la faim. La compassion dont ces pleurs me touchoient sans y pouvoir donner ordre me fit retirer dans mon lit de Nattes. Je demeuray aussi un jour sans manger, de peur que s'ils me voyoient manger, leur faim n'en fust augmentée. Il y avoit apparence que si Dieu ne faisoit quelque miracle, c'estoit absolument fait de nous.

Discourant de cela j'en entendis qui commençoient à proposer de se nourrir de chair humaine, tant le desespoir leur avoit troublé l'esprit, de quoy je les blamay fortement leur protestant que plustost de permettre qu'on fit mourir quelqu'un pour en faire vivre un autre, je serois le plus prest à

sacrifier ma vie , si cela pouvoit
ayder de quelque chose à pro-
longer celle des autres. Avec
toute cette mortification on ne
laissoit pas de faire de méchans
coups dans le Vaisseau. Le Pi-
lote yvre blessa à mort un ma-
rinier , mais comme il estoit le
plus expérimenté du Vaisseau ,
il salut luy pardonner & pren-
dre patience. A la fin Dieu
ayant pitié de nous , fit que
nous découvrîmes la terre. On
demeura trois jours sans man-
ger , l'eau mesme estant ~~venue~~
achevée quand on arriva. Mais
qui pourroit exprimer l'alle-
gresse qui succeda au desespoir
precedent. A entendre tous
leurs discours , ont eut pris tous
ceux du Vaisseau pour autant
de personnes hors de leur bon
sens. Je remarquay que le Vais-

seau panchoit beaucoup plus d'un costé que d'autre ; & j'obligeay le Capitaine d'y pourvoir, la charge du monde le trouvant plus forte du costé qui panchoit. Il y remedia en faisant remplir quatre tonneaux d'eau de la Mer attachez à l'opposite.

Nous découvrîmes le Cap S. Augustin fort connu des Portugais, & entrâmes le Dimanche dans le Port de la Baye de tous les Saints, ville capitale de tout le Bresil, où le Viceroy fait sa residence. Nous y rencontrâmes plusieurs Vaisseaux de toute sorte de Nations. Le lendemain matin vinrent à nostre bord plusieurs Barques tant des Marchands, que des autres qui avoient des Esclaves sur nostre Vaisseau. Comme ils

apprirent que nous avions esté 50. jours en voyage, ils crurent que la plus grande partie des Mores seroient morts; & ils furent agreablement surpris quand ils sçurent qu'il n'y en estoit mort que 33. arrivant assez souvent qu'il en meurt la moitié dans ce trajet. Ils remercierent Dieu de ce miracle fait en leur faveur; puisqu'ils auroient fait une perte bien considerable, si tous ces Esclaves fussent morts.

Je descendis à terre comme les autres, mais ma foiblesse estant trop grande, mes jambes m'estoient inutiles. Une bonne femme dans la boutique de laquelle j'estois entré eut compassion de moy & me donna son Amacas pour me faire porter aux Peres de l'Obser-

vance qui me receurent avec beaucoup de courtoisie. Un Capitaine Genoïs de ma connoissance me voulut faire venir chez luy, mais je m'en excusay sur la maniere obligeante dont j'avois esté receu dans le Convent, & qu'à moins de voir que je leur estois à charge, je n'en sortirois pas jusqu'à mon départ. Le Gouverneur de l'Isle de S. Thomas qui est une Isle sous la Ligne, m'envoya son Major-dome pour me rendre visite, & me prier de venir voir en son Palais, un Capucin allité qui avoit esté seize ans en Afrique; soit dans ladite Isle soit au Royaume de Benim & d'Overole ne pus pas y aller sur le champ, mais je fis dans la suite plusieurs visites à ce Pere me faisant porter dans un

Amacas. Il s'étonnoit d'apprendre que j'estois si obeissant à mon Medecin qui estoit aussi le sien; mais ce Medecin me dit que de la maniere qu'il en agissoit il ne pouvoit pas vivre long-temps ; ce qui fut vray , car il mourut peu de temps après à Lisbonne.

Dans ce Convent est un Oratoire du Tiers Ordre de S. François. Les Peres firent une procession le Jeudy Saint, & firent porter toutes les Statuës des Saints du Tiers Ordre. Il y avoit ensuite 300. Mores qui portoiënt des arbres entiers par Penitence; d'autres avoient les bras liez à un gros poutre en forme de Croix, & d'autres de quelqu'autre maniere. On me dit que leurs Confesseurs leur avoient imposé cette Penitence.

pour avoir déroché à leurs Maîtres & commis d'autres pechez. On n'a pas accoustumé d'y faire des sepulchres cette semaine là, mais on expose le S. Sacrement avec un nombre infiny de cierges de cire blanche, y en ayant là tres grande abondance de mesme que de miel.

Le Capitaine Genoïs qui devoit faire voile pour Lisbonne m'avoit accordé le passage sur son Vaisseau. Comme il estoit prest à partir ; le Viceroy l'envoya prier, puis qu'il avoit un bon Vaisseau de Guerre, de vouloir pour l'amour du Roy, escorter les autres Vaisseaux Marchands qui alloient aussi mettre à la voile, de peur qu'approchant de la Coste de Portugal, ils ne tombassent entre les mains des Turcs. Cela nous

retarda jusqu'au Samedi Saint. La permission de partir estant obtenue du Viceroy, le Capitaine m'envoya avertir de me rendre au Vaisseau : ce que je ne fis qu'à regret, me semblant tres mal de commencer un voyage si long, & si perilleux un Samedi Saint, mais comme il me recevoit par Charité, il fallut s'accommoder à sa resolution. Nous partîmes avec la décharge de toute l'Artillerie, & le carillon des Cloches de toute la Ville.

Ce Vaisseau sembloit l'Arche de Noé, car il y avoit tant de différentes sortes de bestes, que parmy leur cris & hurlemens, & les voix de tant de personnes qui y estoient, on ne s'entendoit pas parler l'un l'autre. Sa charge estoit mille Caïssons

de Sucre , trois mille rouleaux
de Tabac , quantité de bois
precieux pour la teinture , des
Soyes , & pour faire des écri-
toires , des dents d'Elefant ,
outre les provisions de bois ,
charbon , eau , vin , eau de vie ,
moutons , pourceaux & coqs
d'Inde. Avec cela grande quan-
tité de Singes de diverse sorte ,
Guenons , Sagoins , Papegays ,
Perroquets , & quelques-uns de
ces beaux Oyleaux du Bresil
appelez *Aracaz*. Le Vaisseau
armé de 50. pieces de canon ,
24. perriers & autre attirail de
guerre. Ceux qui estoient des-
sus estoient de diverses Nations ;
Italiens , Portugais , Anglois ,
Hollandois , Espagnols , & In-
diens Esclaves , qui servoient
leurs Maistres. La Chambre de
Poupe estoit navisée par un

riche Marchand Portugais, nommé Monsieur Amat, qui ramenoit sa famille à Lisbonne; sçavoir sa femme & quatre enfans, & payoit mille écus pour le trajet, en ayant dépensé deux mille pour les vivres & autres provisions nécessaires en un si long voyage. Cét honneste homme me voyant indisposé m'offrit de bonne grace vne place dans sa Chambre, qui estoit grande & toute ornée de peintures & de dorures. l'acceptay cette offre obligeante après qu'il en eut obtenu le consentement de sa femme, qui estant une Dame tres pieuse fut ravie d'avoir un Religieux en sa compagnie. Il vouloit encore me donner sa table; mais je luy dis que j'avois donné ma parole au Capitaine;

& que je pourrois pourtant déjeuner quelquefois avec luy après la Messe, que je celebray tous les matins dans la Chambre excepté trois jours de tempeste, pendant trois mois que dura nostre voyage : & non seulement il y assistoit, mais aussi tous les Portugais du Vaisseau. Le Chapelain la disoit les jours de feste sur le Tillac aux Matelots & autres Officiers du Vaisseau.

Comme nous faisons chemin ayant à peine fait six milles, & que nous nous occupions à ranger les coffres & les hardes, qui estoient dans nostre Vaisseau, Dieu nous voulut mortifier, nous qui croyons estre les plus assurez de tous les cinq Vaisseaux, & nous apprendre à mieux

honorer les jours Saints : car nous donnâmes cinq grandes secouffes contre un écueil sous l'eau , qui firent sauter & les hommes & les hardes qui n'étoient pas encore attachées d'un costé à l'autre , & causerent une terrible frayeur , demeurant ensuite à sec sur un banc. Les Officiers & Pilotes étonnez songerent à se sauver d'une mort éminente qui les menaçoit , & se jetterent à la hâte ensemble dans l'Esquif pour aller à la terre qui estoit voisine ; car nous estions encore dans le Port qui est long de douze milles : ainsi les Mariniers & les passagers se voyant abandonnez , commencerent à jeter des cris jusqu'au Ciel ; nous sommes tous morts , nous sommes tous morts ; & qui pour-

roit décrire le triste spectacle qu'offroit aux yeux ce Vaisseau, qui peu d'heures auparavant paroissoit comme une Forteresse sur la Mer. Ce fracas me fit lever de dessus une Natte où j'estois combattant avec la fièvre ; étant monté en haut, je vis que nostre Bâtiment ne se remuoit point , quoy que les Voiles fussent déployées, & une planche sur l'eau , qui qui faisoit connoistre évidemment que le Vaisseau estoit pris en quelque endroit.

On n'entendoit que cris & que plaintes. Les uns jettoient un baril dans l'eau ; les autres un rouleau de Tabac, les autres une Caisse de Sucre pour alléger le Vaisseau : & chacun faisoit quelque chose pour sauver sa vie. Le Capitaine seul

demeuroit assis comme une statue sans se pouvoir remuer ny parler, luy qui avoit combattu avec le mesme Bâtiment contre six Vaisseaux Turcs. On vouloit tirer un canon pour avertir les autres de nous venir ayder, mais dans un tel embarras on ne peut trouver ny Cannonier, ny poudre, ny meche. Les animaux qui entendoient tout ce bruit, commencerent aussi à tenir leur partie & à augmenter la confusion. Dans ce trouble general & les Blancs & les Noirs se vinrent jeter à mes pieds en criant, *Pere, Pere, Confession, Absolution*: Ainsi leur ayant fait faire un Acte de Contrition je leur donnay l'Absolution, n'ayant pas le loisir de les entendre en particulier. Je sencon-

tray le Chapelain en chemise, le visage tout changé & tout effaré, quoy que ce fust un des plus courageux du Vaisseau, comme il avoit souvent fait voir en combattant en différentes occasions contre les Turcs : après avoir entendu sa Confession comme il le souhaittoit, je luy demanday ce qu'il pretendoit faire en cét état. *Ah Dieu*, me répondit-il, *je ne voulois pas m'embarquer; mais je me suis laissé tourner la cervelle.* Je voulus le rassurer & luy faire comprendre que Dieu ne nous avoit pas totalement abandonné; que nous pouvions encore sortir de ce danger : *mais quoy qu'il en arrive, me repliqua-t'il, je me veux mettre à la nage & me sauver à terre.* Les autres voyant sa résolution

recommencerent de nouveau leurs plaintes & leurs hurlemens. J'entray dans la chambre de Poupe & trouvay cette Dame Portugaise assise sur un tapis & appuyée sur deux coussins avec ses quatre enfans à genoux les mains jointes tous épouvantez & criant Misericorde , le mary assis sur une chaise plus mort que vif. Je les consolay le mieux que je pus l'un & l'autre & les confessay.

Cependant arriva à nostre bord un Capitaine amy du Sieur Amat pour l'emmener avec sa famille dans son Vaisseau. Comme il vit l'horrible confusion où nous estions , il commença à donner du courage à tout le monde , envoya à la pompe & à fonds de calle deux de ses gens, pour décou-

voir quel mal il y avoit. Ils n'y trouverent , ny eau , ny rien de brisé , & reconnurent que la planche qu'on avoit vû sur l'eau n'estoit que du contre-bord qui s'estoit rompu. Nostre Capitaine reprenant du cœur fit jeter la sonde & trouva dix brasses d'eau , qui estoit peu à la vérité pour une si grande machine. Il fit ensuite retourner la proue ce qui commença à faire remuer le Vaisseau , & bien nous en prit d'avoir un vent foible , car s'il eut esté violent, il fust tombé en mille pièces. Ceux qui estoient à terre nous voyant faire chemin, revinrent avec l'Esquip, & nous continuâmes nostre voyage vers la ville de Fernambouc éloignée de 300 milles de la Baye de tous les Saints. Nous y mouil-

lames heureusement à cinq milles de la ville, le Port ne pouvant recevoir les grands Bâtimens.

Le Gouverneur nous entre tint là cinq jours avant qu'avoir achevé les dépesches. Nous commençames à lever l'Ancre, & comme elle estoit déjà hors de l'eau, elle se rompit si à l'improviste, que ceux qui y travailloient au nombre de 40 tomberent tous, & se blessèrent les uns à la teste, les autres au costé où en quelque autre endroit. On voulut la repecher, mais il fut impossible s'estant perdue parmy des petits rochers dont le fonds estoit garny.

C'estoit un plaisir de voir nostre Vaisseau où chaque Artisan travailloit à sa profession.

comme s'il eust esté dans la boutique, Arquebuziers, Fourbisseurs, Bouchers, Cordonniers, Tailleurs, Tonneliers & Cuifiniers. D'autres accommodoient les Bannieres y en ayant une centaine de différentes fort belles les jours de solemnité, & particulièrement la flamme du grand Mats de 8 aulnes de long de tafetas incarnat. Quand le temps le permettoit les autres Vaisseaux nous accostoient & nous donnoient des concerts de Tambours & de Trompettes, & nous faisoient saluër de trois cris de toutes leurs gens avertis pas trois coups du sifflet d'argent, que le Maistre porte au col. Le Capitaine exerçoit les Soldats à faire des salves & des décharges de mousquets. Ces divertissemens furent un jour

troublez par cet incident. Onze Anglois vinrent ensemble se plaindre au Capitaine qu'on ne leur donnoit pas assez d'eau pour leur boire, ce qui mit en telle colere le Capitaine qu'il alla prendre une épée, & leur eust joié quelque mauvais tour, si l'on n'eust eu soin de l'apaiser. Il en fit mettre un à la chaine avec deux Soldats à sa garde jusqu'à Lisbonne, craignant qu'il ne fît quelque soulèvement avec ses camarades, car cet Anglois estoit un homme d'une force surprenante, qui manioit pour ainsi dire un canon, comme un autre manie un mousquet, & qui avoit autrefois enlevé des Vaisseaux en mettant le feu aux poudres. Il voulut le mortifier de cette manière pour apprendre aux au-

tres, de ne venir pas ensemble comme des mutins faire des plaintes à leur Capitaine, au lieu de se contenter de venir l'un d'eux tout seul lors qu'il leur manquoit quelque chose. Il y eut un autre de ces Anglois qu'on appelloit le Tuë-Turc, qu'il fut obligé de faire enchaîner, parce qu'il s'estoit enyvré avec deux bouteilles d'eau de vie, dont il demeura trois jours yvre. C'estoit un homme d'une telle force, qu'on disoit qu'il eust fendu un homme en deux de son Cimeterre: aussi craignoit on qu'il ne fît en cet estat quelque desordre dans le Vaisseau.

Comme nous approchions des Costes de Portugal, nous entendîmes un matin avant le lever du Soleil un coup de

canon dont la balle passa près de nous. J'allay voir ce que c'estoit & je remarquay que le Capitaine Joseph frere de nostre Capitaine avoit mis la Banniere rouge, qui signifie la guerre. Nostre Capitaine prit une lunette à longue veuë pour découvrir ce qui luy pouvoit avoir donné de l'ombrage, & un moment après il me dit que son Frere s'estoit trompé, & que les voiles qu'on appercevoit au nombre de plus de 500 estoient des Barques de Pescheurs qui vont à toute sorte de vent. Le Soleil s'estant levé cela se trouva vray & nous découvrîmes sans ayde de lunettes une prodigieuse quantité de Barques, qui couvroient toute la Coste. Il ne faut pas s'estonner qu'on y pesche tant, puisque la plus

grande partie de Lisbonne mange du poisson le soir & même les jours gras, ce qui fait qu'il s'en vend une quantité incroyable, & on ne les vend point au poids mais à barrils.

Nous arrivâmes à *Cascaï* qui est un petit Bourg des Portugais, & avançâmes jusqu'à la Forteresse Royale de S. Jean, où l'on déchargea tant de coups de canon que le bruit en retentit jusques dans la ville. A peine fûmes nous à la bouche de la Riviere du Tage, que nous vîmes venir à nous grand nombre de Rameaux Italiens & Portugais, dont tout le Port sembloit couvert. C'estoient des Marchands & autres personnes qui avoient quelque intérêt qui les attiroit à nous. J'en reconnus plusieurs qui ne
me

me reconnoissoient pas. Ils furent étonnez de me voir vivant après avoir eu avis que j'estois mort, & me témoignèrent la joye qu'ils avoient d'apprendre que la nouvelle n'en estoit pas tout à fait veritable. Ayant pris des Pilotes de la ville comme c'est la coutume nous allâmes mouiller vis à vis du Palais de son Altesse Dom Piétro Prince Regent de Portugal, le Roy ayant esté conduit aux Terceres. Tous ceux du Vaisseau s'estoient habillez si supertement qu'à peine les reconnoissois je. C'est ce qu'ils font dans tous les Ports estant vestus tout simplement lors qu'ils sont sur Mer. Après avoir fait mes civilités à tous ceux dont j'en avois reçu

pendant nostre route , & particulièrement à nostre Capitaine , je descendis & m'allay rendre à nostre Convent , en attendant quelque Vaisseau pour l'Espagne.

L'occasion ne tarda pas à se presenter ; le Capitaine Dominique Corle de Nation qui estoit bien aise d'avoir un Prestre sur son bord m'estant venu offrir le passage sur son Vaisseau qui alloit de conserve avec deux autres , celui de Lorette & celui de la Princesse. Le sien s'appelloit le Paradis & l'augure estoit trop heureux pour refuser d'estre Chapelain du Paradis. Il sy embarqua avec moy plusieurs Religieux Dominiquains , Benedictins & autres , de sorte

que quelqu'un dit, nous apprehendions de n'avoir point de Chapelain, mais en voicy tant que nous pourrions chanter en Chœur. Cependant tous ces bons Religieux qui craignoient fort la Mer ne furent pas plutôt à la voile, qu'ils ne paroissent non plus dehors que s'il n'y en eut eu aucun. Ils s'estonnoient de ce qu'estant indisposé la Mer ne me fit point de mal, non plus que si j'eusse esté sur terre; mais je leur disois, *mes Peres vous n'avez qu'à aller aux Indes, & après cela vous craindrez aussi peu la Mer que moy.*

Pendant ce trajet je luy conversai avec un Irlandois, quoy qu'il fust Heretique, parce que je voyois en luy

quelque disposition à gagner cette ame à JESVS-CHRIST, d'autant plus qu'il estoit d'un naturel assez simple. Il remarquoit ce que je faisois & particulièrement quand je disois la Messe, & prenoit goust à entendre la verité, de sorte qu'en peu de jours avec l'ayde de Dieu, sans laquelle l'effort du plus habile homme est inutile, je le reduisis à chanceler dans la Secte de Calvin. Il me dit que deslors il auroit abjuré publiquement, mais qu'il vouloit aller auparavant visiter un sien frere qui estoit à Cadix pour en recevoir l'Absolution. J'appris enfin de luy mesme dans cette ville, qu'il s'estoit fait Catholique, ce que je ne voulus pas neanmoins

publier, quoy que je le visse plus joyeux qu'à l'ordinaire, parce que je craignois qu'il ne fist comme bien d'autres, qui paroissent quelquefois animez d'un fort grand zele, & ne laissent pas d'abandonner ensuite le bon chemin, où ils estoient entrez.

Quoy que nostre Vaisseau fust le plus grand des trois dont nostre Convoy estoit composé, nostre Capitaine neanmoins comme plus jeune avoit cédé le commandement à celui de Lorene, le nostre faisant l'Admiral. Nous apperçûmes un jour une voile, & comme c'estoit à nostre Capitaine de l'aller reconnoître, il fit déployer toutes nos voiles : nous les eumes atteins

dans un quart d'heure & leur tirâmes un coup de canon sans balles pour leur faire rendre obeïssance , comme c'est la coùtume des plus forts. Eux au lieu de répondre mirent toutes leurs voiles comme pour vouloir fuir , leur Bâtiment estant beaucoup plus petit que le nostre. Cela fit soupçonner à nostre Capitaine que ce fussent des Turcs , puis qu'ils n'avoient mis aucune Banniere. Il leur fit tirer un coup à balle & fit mettre la Banniere de guerre , ce qui leur fit répondre d'un coup sans balles. Comme nous en estions fort proche le Capitaine luy fit parler par un Trompette qui sçavoit plusieurs Langues. Il leur parla

en François parce qu'ils avoient mis le Pavillon blanc, & comme on doutoit que ce ne fust une feinte, on les appella pour nous envoyer quelqu'un. Ils jetterent l'Esquif en Mer & leur Capitaine vint à nostre bord, où nous apprîmes que ce prétendu Bâtiment Turc estoit un Vaisseau chargé de Merluches, qui venoit de Nantes & alloit aux Isles Maderes. On beut la santé du Roy tres Chrestien & de la Republique de Genes, & chacun tira son chemin.

Nous mouillames enfin dans ce beau & grand Port de Cadix, qui est un des plus renommés de toute l'Europe, plein d'une infinité de Vaisseaux, Galeres, Barques, Sai-

ques, Tartanes & Caravelles, qui se montoient alors à ce qu'on m'assura à environ mille voiles. Nous y vîmes à l'entrée 25 Vaisseaux d'une grandeur surprenante. Aussi est-ce un continuel abord de Vaisseaux de toutes les parties du monde & même des Indes, & c'est une chose ordinaire d'y voir entrer ou sortir trente ou quarante Vaisseaux à la fois, comme si c'estoient de simples petites Barques. Je mis pied à terre avec un Cavalier Italien & quelques Marchands Espagnols, & nous fûmes d'abord arrestez par les Doüaniers. Je dis ce qui m'appartenoit, & le Cavalier le sien; mais il ajouta qu'il estoit soldat de Sa Majesté & on le laissa

entrer ; les Espagnols en dirent de même , & nous fîmes charger nos hardes pour les porter chacun chez soy. A peine estions nous dans la ville que le Maistre de la Doïanne accompagné de ses gens arresta les crocheteurs & leur dit de porter ces hardes à la Doïanne. Les Espagnols dirent que tout estoit déchargé & qu'il n'y avoit pas besoin d'autre chose. Le Doïanier répondit fierement , & de paroles à autres on en vint aux injures , & des injures aux coups. Cent épées furent tirées en un moment , mais le monde estoit si pressé qu'on se battoit la poitrine des épées en haut , frappant des gardes les uns contre les autres avec signa

fracas , qu'on eut dit qu'ils s'alloient tous hâcher en morceaux. La poussiere s'estoit levée si épaisse , qu'on ne se voyoit pas les uns les autres , & comme le champ de bataille estoit proche du Port le monde y accourut en foule , craignant qu'il n'y eut bien des morts & des blesez. On s'empres- soit fort à separer les combat- tans dont on entendoit les cris & le choc des épées : mais ce que bien des gens de sens rassis ne purent pas faire , fut exe- cuté en un moment par quatre Anglois yvres , qui se voulant faire chemin pour aller à leurs Vaisseaux , commencerent à jeter des pierres avec telle fu- rie que chacun s'estima heu- reux d'avoir encore des jambes

pour fuyr. Ceux qui se bat-
toient considerant qu'il ne se-
roit pas leur pour eux d'essuyer
cette gresle de pierres, se sau-
verent en un moment qui d'un
costé qui d'autre.

Je me rendis à nostre Con-
vent où la fièvre qui ne m'avoit
point accordé de trêve m'aug-
menta & me tint un mois sur
la litiere, estant obligé de me
faire encor tirer six fois du
sang, & pendant ce temps-là
partirent nos Vaisseaux. Je pris
occasion avant que poursuivre
mon voyage en Italie d'aller
voir S. Jaques de Galice. Je
me joignis à un Religieux
Milanois du Tiers Ordre de
Saint François avec lequel je
m'embarquay pour la ville de
Porto. Un vent tempestueux

nous y porta en peu d'heures, de là nous allâmes encor par Mer à Birona , & de Birona nous allâmes à pied avec grande fatigue à Compostelle , où nous visitâmes d'abord la fameuse Eglise de Saint Iaques. Les Chanoines de cette Eglise sont tous vestus de rouge , & on les appelle Cardinaux. L'on nous dit qu'à l'Autel du Saint il n'y avoit que des Prelats & Grands d'Espagne qui y pussent dire la Messe , à cause dequoy le Sacristain ne voulut pas nous permettre de la dire à cet Autel. La Chasse du Saint est placée sur l'Autel avec sa Statuë par dessus : en sorte que les Pelerins qui viennent là par devotion, montent quatre ou cinq degrez & mettent

leur chapeau sur la teste de
cette Statuë qui est vestuë en
Pelerin. Il y a plusieurs Lam-
pes d'argent autour, mais elles
sont toutes noires comme si
elles n'estoient que de bois.
Ayant recité un *Pater*, & un
Ave Maria, nous nous en allâ-
mes, & le Pere me dit que s'il
avoit crû que ce n'eust esté
autre chose que cela, il ne
seroit pas venu dans ce pays.
Je logeay là chez un Orfèvre
qui nous servit à table du vin
de Florence, des Saucissons de
Bologne & du fromage de Plai-
sance; ce qui me fit estonner
que dans un pays si éloigné,
on trouvast des fruits & pro-
visions qui venoient de nostre
Italie, qu'on peut bien veri-
tablement appeller le jardin du
Monde.

On nous avoit donné avis qu'au Cap *Finibus terra*, il y avoit un Vaisseau prest à faire voile pour Cadis : ce qui nous fit hâter nostre retour. Nous nous y rendîmes justement lors que le Capitaine se mettoit dans l'Esquif pour s'embarquer. Quoy que je sceusse bien qu'il estoit Heretique, je le priay de m'accorder pour l'amour de Dieu le passage à Cadis sur son Bord. Luy sans me répondre me fit signe d'entrer dans l'Esquif : ce qu'ayant fait & voyant qu'il ne m'avoit pas répondu peut-estre pour n'entendre pas l'Espagnol, je luy parlay en Portugais, il me fit réponse que j'estois le bien venu, & que non seulement il me meneroit à Cadis, mais

encore si je voulois jusqu'à Seville. Je le remerciay de ses offres charitables , mais il falut que mon compagnon qui eust esté bien aise d'avoir un habit comme le mien payast son trajet. C'estoit un Vaisseau de guerre des plus grands d'Angleterre monté de 70 pieces de canon avec 300 hommes dessus , & chargé d'Anchres & autres provisions Navales. Il alloit par ordre de Sa Majesté Britannique dans tous les Ports d'Espagne , chercher 24 Fregates de cette Couronne destinées contre les Turcs , pour les fournir de ce qu'elles auroient besoin.

Comme nous estions assez avant en pleine Mer , je vis que le Capitaine tachoit

de découvrir avec une lunette quelques Voiles qui paroissent, ensuite dequoy il entra dans la chambre & parla en Anglois à ses Officiers, qui allerent donner plusieurs ordres, & un moment après les Tambours commencerent à battre, & les Soldats à prendre leurs postes. Nous jugeames bien mon compagnon & moy, qu'ils se preparent à se battre, quoy que nous n'apperceussions aucunes Voiles; mais eux les avoient bien découvertes. Nous tournames la proue de leur costé, & prîmes le vent à bouline, ayant ajouté deux Voiles appellées Coutelas à costé de la grande Voile: de sorte qu'en ayant jusqu'au nombre de 14, nous allions comme le vent.

& fendions l'eau avec une impetuosité merveilleuse.

Nous arrivâmes en une heure sur les deux Vaisseaux que le Capitaine avoit découverts ; & comme ils n'avoient arboré aucun Pavillon , on leur tira un coup de canon , pour leur faire rendre obediace : mais eux qui se voyoient deux contre un & qui ne s'imaginoient pas sans doute qu'il y eust tout de Soldats sur nostre Bord répondirent d'un coup à balle , & en même temps on entendit d'un de ces Vaisseaux un bruit confus de voix comme de gens qui se plaignoient. Nostre Capitaine dit qu'il ne doutoit point que ce ne fust un Vaisseau Chrestien avec un Vaisseau Turc qui l'avoit pris :

ce qui se trouva vray : & en mesme temps il fit embrouiller les Voiles , & virer le Bord, luy tirant une bordée de 20 canonnades dont le tonnerre devoit faire trembler les plus assurez. Bien nous en prit d'avoir le dessus du vent , qui portoit toute nostre fumée sur les Turcs. Ils tirerent pourtant en desesperez des deux Vaisseaux; car celuy des Chrestiens avoit esté fourny de Matelots & de Soldats Turcs , & il falloit que les pauvres Chrestiens aydassent malgré eux à remuer l'Artillerie , les principaux ayant esté mis aux fers. On fut ainsi une heure & demy à se canonner , & cependant ne sçachant quel en seroit le succez , nous nous confessames

le Pere du Tiers Ordre & moy; il estoit au desespoir d'estre en pareille feste, mais je prenois patience à tout événement, moyennant que quelque balle ne vint à me toucher.

Nostre Capitaine voyant que le combat tiroit en longueur, fit aborder un des Vaisseaux Ennemis, qu'on accrocha avec certains crochets de fer, pour venir aux mains. Ce fut alors qu'on commença à entendre les plaintes & les cris des pauvres blesez, jonchez sur le Tillac les uns sur les autres & servans de tranchées à ceux qui combattoient. L'attaque fut furieuse & la defense vigoureuse; mais eux estant peu au respect de nous commencerent à plier & à ceder le

Vaisseau. Nos gens sans perdre temps sauterent dedans mirent les Turcs aux fers & déchaînerent les Chrestiens qui prirent les armes pour se vanger & pour asseurer leur liberté, qu'on venoit de leur rendre. L'autre Vaisseau se voyant seul prit la fuite, mais nostre brave Capitaine fit promptement mettre en ordre & pourvoir de gens le Vaisseau pris qui estant plus petit que le nostre pourroit plus facilement poursuivre celui qui fuyoit. Comme il estoit chargé de Marchandises des Chrestiens qu'il avoit prises, il fut bientôt atteint par celui que nous venions de prendre qui n'avoit que des vivres & des munitions. Ils tirerent quelques ca-

nonnades , mais voyant que nostre grand Vaisseau suivoit , & estoit déjà à la portée du canon , ils se rendirent. Le Lieutenant à qui on avoit donné le commandement du premier Vaisseau pris , alla se mettre en possession de l'autre, mettant les Turcs à la chaîne & delivrant les Chrestiens qui estoient au nombre de quatre-vingt tant Mariniers , que Marchands , ou passagers , & 12 de morts ; les Turcs estoient environ 130. le reste estant mort ou dangereusement blessé.

Nos trois Vaisseaux s'approcherent , & nostre Capitaine commanda qu'on luy amenast tous les Chrestiens , qui vinrent s'agenouïller devant luy & le remercier de

les avoir delivrez des mains de ces Barbares. Il demanda qui estoit leur Capitaine. Un grand homme déjà demy dépoüillé luy dit en Espagnol que c'estoit luy , & ensuite il luy raconta en Portugais que nostre Capitaine possédoit mieux , de quelle maniere ils avoient esté pris. Qu'estant partis de Malaga avec son Vaisseau chargé de vin , il avoit pris la volte de Cadis , mais qu'ayant passé le déroit de Gibraltar & approchant du Cap Saint Vincent ce Vaisseau Turc qui ne portoit aucunes Marchandises , mais bien fourny de Soldats ou Matelots au nombre d'environ 225 , leur estoit venu dessus , & se trouvant beaucoup plus forts ils

s'estoient rendus les Maistres de leur Vaisseau après quelque resistance. Le Capitaine leur dit de s'aller habiller & reprendre possession de leur Vaisseau comme auparavant en faisant sortir les Anglois. Ils le remercièrent avec mille acclamations & le prièrent de les convoyer jusqu'à Cadis, puis qu'il y alloit aussi bien qu'eux : ce que nostre Capitaine leur accorda. Les Anglois se partagerent sur le nostre & sur le Vaisseau Turc, racommoderent tout & remirent à la Voile, tous joyeux d'avoir fait d'une pierre deux coups, ayant pris ce Vaisseau Turc & delivré ces Espagnols, parmy lesquels estoient des Napolitains, de Milanois & des Flamands.

Comme nous navigions en-
suite à pleines voiles, le temps
s'obscurcit tout d'un coup, &
y ayant soupçon de quelque
tempête qui se préparoit, nous
amenâmes les Voiles, & à la
vérité il n'eust pas fallu tarder
davantage, car un moment
après la furie du vent s'aug-
menta si fort, qu'on ne put
plus estre maître du Vaisseau
& qu'il falut s'abandonner au
vent. Ce fut alors qu'on en-
tendit par tout le Vaisseau des
hurlemens & des cris, capables
d'augmenter la terreur que
l'image d'une mort prochaine
inspiroit. Le Capitaine nous
dit pourtant que nous ne crai-
gnissions rien, que le Vaisseau
étant tout neuf il nous tireroit
d'affaire. Nous ne laissâmes
pas

pas de faire de ferventes Oraisons. Le Pere voyant que nous estions à tous momens sur le point de faire naufrage, me dit que nous avions mal fait de nous embarquer avec ces Heretiques qui portent toujours avec eux l'excommunication, mais luy dis-je, ceux qui courent par le monde doivent faire de necessité vertu. Cependant, ceux qui faisoient la garde à la hune, crierent *Terre, Terre*. Le Capitaine y monta promptement & vit que nous estions à la Coste de Barbarie, la tempeste nous ayant porté bien avant dans la Mediterranée. C'est pourquoy avant qu'estre decouverts par quelques Vaisseaux Turcs, il fit tourner la

protie vers Oran , Forteresse du Roy d'Espagne. Nous y arrivames en moins d'une heure, le vent estant des plus gaillards, & nous remerciames Dieu de nous avoir delivré de la main des Turcs , le vent si l'on n'y avoit pris garde nous portant directement à Alger.

Nostre Capitaine descendit le lendemain à terre avec quelques-uns des principaux & le Capitaine Espagnol. Ils allerent vers le Gouverneur & l'informerent de nostre combat, & lay de son costé remercia nos Anglois au nom de Sa Majesté Catholique. Cette Forteresse paroist d'une grande importance , & comme imprenable. Elle est bien fournie d'artillerie , & sert beaucoup

aux Chrestiens lors qu'ils sont portez par la tempeste sur ceste Coste de Barbarie, n'y ayant point d'autres lieux appartenant aux Chrestiens où ils se pussent retirer. La matinée suivante, le vent estant devenu favorable nous levâmes l'Anchre & arrivâmes bien-tost à Cadix. J'avois dessein d'aller descendre à nostre Convent, mais le Capitaine me dit qu'ayant des affaires à Seville, il avoit fretté exprés une Barque couverte pour y aller, & que si j'y voulois venir il m'y meneroit pour l'amour de Dieu; ce qui fit que je ne voulus pas negliger une si bonne occasion. Je l'attendis un jour sur son Bord jusqu'à ce qu'il eust expédié quelques affaires qu'il

avoit à Cadis. Nous partîmes ayant pris 30 hommes avec luy pour ramer quand le vent manqueroit. Nous touchâmes à S. Lucar où nous arrestâmes quelques heures , & ayant cheminé toute la nuit nous arrivâmes à Seville. Je le remerciay de tant de courtoisies qui j'avois receuës de luy , & luy témoignay que le ressentiment que j'en avois estoit d'autant plus grand que je n'en aurois pas pû recevoir davantage d'un Catholique ; à quoy il répondit en me faisant connoistre que les Capucins estoient en bonne estime parmy eux.

J'allay à nostre Convent qui est grand eu égard à nostre pauvreté , & nombreux

en Religieux. J'y restay huit jours tant pour me reposer que pour voir la ville, qui seroit peu differente de Milan si elle avoit les ruës belles & larges. Le Dome ne cede gueres aussi à celui de Milan, il est vray qu'il n'est pas de marbre, & qu'il n'a pas des statues: mais il est d'une pierre qui semble du marbre, si ce n'est qu'elle est tendre & facile à travailler. Dans toute l'Espagne ils ont accoustumé de faire le Chœur & le grand Autel dans le milieu de l'Eglise, & particulièrement aux Cathedrales, ce qui incommode beaucoup quand il y a affluence de peuple: quoy que d'ailleurs ce soient des fabriques vastes & magnifiques.

Le clocher est si grand & si commode qu'on y peut monter à cheval ou en Litier : y estant monté , je fus surpris d'y voir tant de cloches , car il n'y en a pas moins de trente trois. Dans le temps que nous y estions on vint pour les sonner, & comme excepté deux ou trois qui servent pour l'horloge on devoit sonner tout le reste , nous nous dépêchâmes de descendre de peur que le grand bruit que ce carillon alloit faire ne nous estourdit. Nous ne fûmes pas plutôt à la rue qu'elles commencerent à sonner avec tant de bruit qu'il sembloit que ce fussent toutes les cloches de la ville.

J'allay au jardin Royal qui est assez beau & abondant en

eaux, & en Orangers & Citronniers ; mais il n'y a rien que nous n'ayons en Italie avec plus de profusion. Je visitay aussi le Convent des Recollects qui est fort grand , mais de vieille fabrique. Il y a plus de 150 Religieux, sans ceux qui sont à l'Infirmerie. La cloche qu'ils sonnent pour le refectoire est aussi grande que deux de celles dont nous nous servons pour l'Eglise. Les Chanoines de cette ville sont fort riches, & vont toujours dans des carrosses attelés de quatre mules. On attendoit alors Monseigneur Spinola Italien qui avoit esté pourvû de l'Archevesché de cette ville.

Je partis ensuite à pied pour Cerdone, passant par Carmone,

Ezga & autres petits lieux dont je ne diray mot de peur d'en-
nuyer le Lecteur ; mais pour-
tant ne puis-je pas oublier ce
miserable chemin où l'on ne
trouve ny maisons ny arbres ;
n'y pas même de l'eau pour
se rafraichir la bouche ; ce qui
m'obligea de me pourvoir d'u-
ne bouteille de vin , que j'eus
par le moyen d'un Gentil-
homme que je trouvay en che-
min qui me l'acheta , car il ne
me falloit pas esperer de l'avoir
par charité du Marchand. Et
à la verité n'estoit les per-
sonnes de qualité qui nous
assistent, il seroit impossible aux
Capucins de vivre d'aumônes
selon leur regle , le peuple ne
sçachant ce que c'est de faire
l'aumône. Comme j'estois dans

un Bourg où nous n'avons point de couvert, je demanday du pain pour l'amour de Dieu à un Boulanger, ce qui l'estonna si fort qu'il en demeura tout interdit comme un homme lethargique. Je le laissay là & son pain, de peur que si je continuois à luy demander la charité, il n'en perdist tout à fait la respiration. Je poursuivis mon chemin, priant Dieu de me faire bien-tost sortir d'un Pays où les gens estoient si peu charitables.

Estant arrivé à Cordoue je me rendis à nostre Convent, où il me fallut contenter du ragoust des Espagnols qu'ils appellent *una poirida*, comme qui diroit un *pot pourry*. Ce nom ne luy est pas mal approu-

prié, car c'est une composition extravagante de plusieurs choses différentes, comme oignons, ail, pois, courge, concombres ou citrouilles, tiges de blette, un morceau de Porc & deux de mouton, qui estant cuits avec le reste deviennent presque invisibles. Les Peres me demanderent si je le trouvois de mon goust. Je leur répondis que cela estoit tout à propos pour me faire crever, estant comme j'estois demy malade, & si foible que j'aurois eu besoin de quelque restaurant meilleur que cette *potride* à laquelle je n'estois pas accoutumé. Ils y mettent aussi tant de saffran que quand je n'eusse pas esté tout jaune par ma maladie, je n'aurois pas eu

besoin d'autre chose pour avoir le cuir enluminé de cette couleur. C'est un grand regal pour les Espagnols, mais un méchant ragoust pour ceux qui n'y sont pas accoustuméz.

La Cathedrale me parut par dehors plus grande que toute la ville, & je ne me trompois pas; car estant entré dedans, je fus surpris de voir une Eglise si grande qu'à peine estant d'un costé pouvoit on appercevoir la muraille qui estoit de l'autre, & si elle estoit haute à proportion, ce seroit une merveille du Monde. Il y a dedans dix rangs de colonnes & quinze colonnes à chaque rang. La Nef du milieu est fort grande, faite à la moderne & dorée à l'endroit du

grand Autel & du Chœur. Un Chanoine me dit qu'il y avoit 366 Autels. Sur le principal il y a un Tabernacle fort grand tout de pierres precieuses, auquel sont appliquez trois mille livres de rente. Dans une grande Chapelle, il y a un Saint Ciboire d'argent qui peze 12 Marcs. Je remarquay dans une colonne separée un homme dépeint à genoux. On me dit que c'estoit le portrait d'un Chrestien qui avoit esté plusieurs années Esclave dans cette ville lors qu'elle estoit tenue par les Mores, & qui avoit gravé avec les ongles une Croix sur cette colonne. On me la fit voir; on diroit qu'on l'ait faite avec un ganif. Je croy qu'il luy falut employer

bien du temps pour en venir à bout, puisque c'est un marbre tres fin. Cette ville est assise dans un grand Vallon, avec une Riviere qui passe proche des murailles. Elle passoit autrefois dans le milieu de la ville, car la ville estoit fort grande, mais maintenant elle est tres mediocre, & n'a point d'autres particularitez qui soient venues à ma connoissance.

Je partis pour *Alcala la Real*, & fis rencontre de quelques Espagnols qui me dirent que l'Andalousie estoit le jardin de l'Espagne. Sur quoy je disois en moy même, Dieu me garde de du reste de l'Espagne si c'est en le jardin : encore me vaudroit il mieux retourner sur la mer. Cette ville est sur une

montagne , & je n'y vis rien de particulier. Grenade où je vins ensuite est une belle & fort grande ville , mais elle le cede pourtant à Seville. Nos Peres y ont deux Convents , l'un pour le Novitiat & l'autre pour l'estude. La Cathedrale n'est pas encore achevée. Le Palais des Roys Mores qu'on appelle l'Alhambre est posté sur une montagne , qui ne laisse pas quoy qu'elle soit assez haute d'avoir beaucoup d'eau. Ce Palais a si grande quantité de chambres qu'on si perdroit comme dans un labyrinthe. Il y a deux bains où les Mores se baignoient, l'un d'eau fraîche & l'autre d'eau chaude. Les Lambris des chambres sont un ouvrage curieux d'un plâtre

coloré , qui semble tout neuf. Il y a une autre montagne, où ils faisoient mourir les Saints Martyrs , & où l'on conserve plusieurs reliques.

De Grenade je me rendis à *Livena* dont les vins sont estimez pour les meilleurs d'Espagne , mais le peuple y parle tres mal , & à peine les peut on entendre quoy qu'ils parlent Espagnol. On les appelle *Biscalins*. Je continuay ma route par *Antequera*, qui est un Bourg aussi grand qu'une ville. J'y sejourney huit jours dans un de nos Convents, le Gardien qui me combla de mille bons offices me vouloit retenir encore autant. Delà je fus à *Malaga*, qui est une ville maritime assez mediocre , mais extrêmement

peuplée & de grand negoce. Celuy qui en est Archevesque est un Dominiquain, Frere de Dom Juan d'Austriche. On me dit qu'il avoit quatre vingt mille écus de rente.

J'estois là en attendant quelque occasion favorable pour m'embarquer; comme je me trouvois toujours très mal n'ayant point cessé de saigner de la bouche, du nez, & des oreilles, je me mis entre les mains d'un Medecin Anglois, qui fit tant qu'il me mit en meilleur estat, le sang ne me sortant plus que par le nez. Je me portois pendant 8 jours assez bien, & puis je retombois comme auparavant. Après avoir attendu quelques Semaines, il se presenta à la fin

une tres bonne occasion. C'estoit six Galeres d'Espagne qui revenoient du Détroit de Gibraltar & qui donnerent fonds dans ce Port, pour prendre des rafraichissemens & aller passer l'hyver à Cartagene. Je m'adressay au Marquis de Bayone qui les commandoit. On l'appelloit alors le Marquis de Sainte Croix, parce qu'il s'étoit défait du titre de Bayone en faveur de son fils, qui est presentement General des Galeres de Sicile. Ce brave Seigneur entendant que j'estois Italien m'accorda non seulement l'embarquement, mais il voulut encore que je demeurasse sur la Galere: & bien que je puisse parler Espagnol, il voulut pourtant que je m'en-

treinffe avec luy dans ma langue maternelle , parce qu'il parloit parfaitement bien Italien , ayant esté autrefois General des Galeres de Naples & de Sicile. Le Prestre de ces Galeres estant resté malade à Cartagene , on me donna pendant le trajet que nous devions faire, l'employ de Chapelain & de Confesseur de son Excellence.

Nostre voyage fut de 15 jours , & dans ce peu de temps j'éprouvay ce que c'estoit que voyager sur des Galeres ; j'enviois le bon-heur de ceux qui estoient sur les grands Vaisseaux , qui sont plus commodes & plus expeditifs que les Galeres. Le gros temps nous fit rebrousser chemin par trois

fois. Le calme succédant nous avançames à la rame. Ayant découvert un Vaisseau aux rayons de la Lune , nos gens firent force de rames. Comme nous en fûmes près il arbora la bannière d'Angleterre ; mais cela n'empêcha pas que nous ne l'environnassions & que nous ne tirassions un coup sans balle. Il nous répondit d'abord, & le Capitaine ayant jeté l'Esquif en mer vint faire la reverence à son Excellence. Ce Vaisseau nous paroissoit comme une montagne à nous qui estions dans des Galeres , sa Poupe estoit toute dorée. Il portoit 60 pieces de canon & 250 hommes. Ces Anglois alloient à la chasse de quelque Vaisseau des

Turcs, car ils leur portent une haine implacable, & si tous les Potentats en ufoient comme eux, je croy qu'on ne verroit gueres paroistre en mer ces malheureux Corsaires.

Nous continuames nostre route vers *Armeria* où nous sejourname deux jours faisant provision d'eau & d'autres rafraichissemens. La ville n'est ny fort grande ny bien peuplée, mais elle paroît neantmoins avoir esté de considération du temps des Mores, estant environnée de montagnes & défendue par une bonne Forteresse. La ville est ornée de quantité de fontaines, d'une eau tres claire & bonne. Comme j'y éranchois la soif que la fievre & les ruisseaux de sang

allumoient dans mes entrailles, j'entendis tirer le coup de par-rance, & me rendis à nos Ga-leres. Nous partîmes sur l'*Ave Maria* avec une salve de la Forteresse. Nous prîmes en chemin faisant trois Brigantins Turcs, dont les prisonniers furent distribuez sur les Gale-res, & on les arma de Mate-lots & Soldats Chrestiens avec des Esclaves Turcs. Nous ar-rivâmes enfin à *Cartagene*, où est un tres-beau Port fait par la Nature environné de monta-gnes & tres seur particuliere-ment pour les Galeres. La ville paroît avoir esté autrefois con-siderable, mais c'est à present le lieu le plus disgracié de route l'Espagne; car depuis que les habitans eurent lapidé

leur Evesque , ils furent sept
ans sans pluye , mais il semble
qu'ensuite Dieu ait esté touché
de compassion envers eux , car
il y pleut à present deux ou
trois fois l'année. Le pays est
neantmoins sterile ; & pour
ayder les Galeres à hyverner
là , on y transporte du biscuit
d'Italie. De là je vins à *Caravacca* où je vis la Sainte Croix
apportée du Ciel par un Ange,
sur un Autel où un Prestre
celebroit la Messe sans Croix.
Je passay ensuite à *Valence*, qui
est une tres-belle ville agreable
pour les jardins dont le plus
beau est celui de l'Archeves-
que. De là à *Murrie* & à *Alicant*
petite ville , mais tres bonne
pour le negoce , les maisons
hautes & assez bien basties

M'y estant arresté cinq jours je continuay ma route par *Tortose*, & *Tarracone*, où il y a un tres beau Dome, & vins à Nostre Dame de *Monferrat*. Ce lieu inspire un grand respect, & tire mesme les larmes des yeux à ceux qui y vont avec un veritable esprit de devotion. Il y a autant de Chapelles qu'il y a de mysteres au Saint Rosaire. On diroit que tout le chemin est taillé au ciseau estant tout dans le rocher. Il y a tres grande quantité de Lampes d'argent & d'or & quelques unes d'ambre, les paremens d'Autels répondans à cette magnificence. On rencontre continuellement en chemin des Pelerins qui y vont ou qui en viennent.

De Nostre Dame de Monfer-
rat je passay à *Barcelone* capi-
tale de la Catalogne, où il y a
un Eveque. l'y sejourney six
semaines à cause de quelque
douleur qui m'estoit survenue,
& qui me rendoit incapable
de voyager mesme à cheval.
Les trois Convents que nous
y avons sont hors de la ville.
Celuy de Sainte Marrone est
dans le penchant d'une colline
sous la Forteresse, & dans
l'Eglise est le corps de cette
Sainte. Le second est celuy de
Sainte Eulalie où estoit la mai-
son de cette Sainte entre les
montagnes, à deux milles de
la ville, & c'est là qu'est le
Noviciat. Le troisieme est ce-
luy du Mont Calvaire, non
pas à la verité qu'il soit scirue
sur

sur une montagne , mais il est ainsi nommé à cause des trois Croix qui y sont. Ce fut à celuy-cy que je me retiray, parce que c'est le plus grand & qu'il y a une Infirmerie. Ces Peres Catalans me receurent avec grande courtoisie, particulièrement apprenant que je venois d'un Pays si éloigné. La ville est belle & grande & fournie abondamment de toutes les provisions necessaires à la vie; si elle avoit un Port assuré pour les grands Vaisseaux, se seroit la plus considerable de tous ces quartiers-là. Je remarquay la musique dont ils se servent aux festes qu'ils solennisent, car au lieu de violons ils marient aux voix des sifres & des trompettes qui

font trembler toute l'Eglise.

Pendant mon séjour à Barcelone j'y vis arriver un de nos Freres servants nommé Pierre de Sassari qui revenoit d'Alger, où il y avoit esté rachepté avec d'autres Esclaves, par le Roy Catholique. Il avoit esté pris six mois auparavant avec le Pere Louïs de Palerme, en allant de Cagliari à Sassari. Ces deux Capucins ayant esté menez à Alger, le Pere Louïs n'eut pas de peine d'y gagner honnestement sa vie avec les Predications, les Messes & les Confessions, & de payer outre cela au Maître à qui il estoit échu en partage une somme par mois, ce qui estoit cause qu'on ne l'avoit point mis à la rame, mais qu'on luy avoit

laissé la liberté d'aller où il vouloit par toute la ville : aussi quand il fut question de le racheter , on demanda trois mille écus pour sa rançon , au lieu qu'on se contenta de trois cens pour le Frere , comme n'estant propre qu'à la rame . ce qui fut cause que cet argent estant plus facile à trouver , il fut aussi plütoſt racheté. Je luy proposay de venir en Italie , mais il avoit encor l'esprit tellement frappé de sa disgrâce precedente , qu'il me témoigna n'avoir autre deſſein que de se rendre au plütoſt chez luy. Nous resolumes donc de profiter de l'occasion d'une Barque qui alloit en Sardaigne , dont le Capitaine qui estoit un Catalan fort devot , nommé

Dom Carlo de Pise nous receut courtoisement. Nous estions jusqu'au nombre de 250 personnes dessus cette Barque, qui fit voile avec le vent en poupe. Le vent estant fort gaillard nous avions déjà beaucoup avancé, & nous commencions déjà à entrer dans le Golfe, de Lion, lorsque la violence du vent s'augmentant nous eumes à essuyer une des plus rudes tempestes qu'on puisse s'imaginer, les vagues balotant nostre Barque comme une coquille de noix, & des montagnes d'eau venant de temps à autre couvrir tout nostre Bâ-timent. L'embarras, la confusion, & les cris particulièrement des femmes, avoient épouvanté les plus accoutumés

à ces orages. Le pis estoit qu'à cause du bruit de la Mer, & de nos passagers, les Mariniers ne se pouvoient pas entendre l'un l'autre : ce qui obligea le Capitaine à mettre l'épée à la main pour faire descendre sous la couverture, ceux qui n'avoient rien à faire à la conduite du Vaisseau, & qui ne seruoient qu'à embarrasser les autres. Tout ce qui estoit sur le Tillac & dans la chambre de Poupe estoit mouillé, le Vaisseau sembloit estre sur le point de renverser par les coups de Mer qui porroient les gens du costé qu'il panchoit, lorsqu'une vague fut poussée par le vent avec une telle furie qu'elle rompit une corde qui tenoit une piece d'Artillerie attachée.

Ce canon estant ainti détaché courut avec une telle force vers le plus panchant & donna une telle secousse que ce fut un miracle que la Barque ne s'ouvrist en deux. Le bruit que cela fit, augmenta l'épouvante que l'obscurité de la nuit fomentoit. Les Mariniers mouillez & fatiguez resolurent de laisser aller la Barque à la discretion du vent, pourveu qu'elle n'allast pas donner à terre. Je disois en moy-mesme, comment se peut il faire, qu'ayant traversé l'Océan par deux fois, je vienne pour ainsi dire me noyer dans un verre d'eau : car il faut avoüer que je ne me crus jamais si prest à faire naufrage que cette fois là, voyant un arbre rompu, les voiles à

demy déchirées , la Barque mal-traitée , & les Mariniers tous découragés. Cette tempeste dura toute la nuit sans que nous sceussions où nous allions. Sur l'aube du jour la Mer sembla s'appaiser un peu, & le Ciel s'estant éclaircy par le lever du Soleil , nous découvrimus des montagnes qui n'estoient qu'à trois milles de nous , & reconnumes que nous estions sur la Coste d'Espagne proche le Cap de Gatta. De sorte que voyant que j'estois retourné en arriere , & que j'avois perdu en six heures le chemin qui m'avoit presque coûté six mois de temps , je fis resolution de ne plus me remettre en Mer. Nous nous consolâmes neantmoins bien-

toſt , car pendant que nous nous approchions de terre , il ſe leva une Tramontane ſi fraiſche , que le Pilote crut qu'il ne feroit pas mal de regagner du moins en partie le temps & le chemin perdu. Nous tournâmes donc la proue du coſté de Catalogne & arrivâmes en peu d'heures à *Matalone* , qui eſtoit le pays de noſtre Pilote.

L'Anchre eſtant jetté je débarquay avec mon compagnon, que je n'avois pas vû pendant toute la tempeſte. Nous allâmes nous repoſer à noſtre Convent qui eſt hors du Bourg ſur une colline. Je faiſois deſſein d'y reſter quelque temps , mais apprenant que le Pilote vouloit ſ'avancer juſqu'à *Ablana* , où

est un Port plus assuré, je me
laissay tenter de profiter encore
de cette commodité, l'envie de
me rembarquer me reprenant
dès que j'estois en terre, à
cause de l'indisposition où je
me voyois toujours. Nous vin-
mes donc en peu d'heures à
Ablana, où nous allames à
nostre Convent assis sur un roc
dans une Peninsule jointe au
Bourg par une petite langue
de terre : de sorte que la Mer
sert de closture au Convent &
à son jardin : ce qui me parut
un des plus beaux postes qu'ait
aucun Convent de nostre Or-
dre, l'air y estant d'ailleurs très
tempéré. Je fis connoistre à
mon Compagnon que mon
dessein estoit d'arrester là quel-
que temps pour m'en retourner

par la France , qui meritoit bien plus ma curiosité que la Sardagne. Les gens de nostre Bâtiment le sçachant & particulièrement les Officiers qui estoient tous Italiens , vinrent se confesser à moy , me témoignant le déplaisir qu'ils avoient que je les abandonnasse. Eux ayant repris la route de Sardagne , je me reposay huit jours dans ce lieu délicieux , & partis avec deux Compagnons pour *Girone* , de sorte que je vis presque toute la Catalogne , qui est un pays tres-fertile & de tres bonnes gens. De *Girone* je vins à *Figuieres* , dans les confins d'Espagne : où ayant passé quelques montagnes , j'entray dans le Comté de Roussillon & dans

le premier Bourg appelé *Ceras*.

De *Cetar* je vins à *Touy* scitué dans la Vallée de *Perpignan*, & je me souviens que je passay là une rivière sur un Pont fait d'une seule Arcade dont les extrémittez sont sur deux collines, en sorte qu'estant au milieu c'est une hauteur à perte de veüe & une chose affreuse à considérer. On dit qu'il n'y a pas dans toute la France une Arcade plus haute, & je puis assurer de mon costé que je n'en ay pas vû une en aucun lieu du Monde où j'aye esté, qui luy soit comparable en cela. Je vis dans les environs la campagne pleine de Soldats dont je demanday la raison. On me dit que ce pays avoit autrefois

appartenu à la Couronne d'Espagne, mais qu'estant tombé sous celle de France, & le sel leur ayant esté haussé de prix, ces Peuples s'estoient soulevez: ce qui estoit cause qu'on y avoit envoyé des Troupes du Languedoc, pour appaiser le tumulte.

Perpignan que je vis ensuite est une Forteresse Royale posée sur un roc élevé avec trois murailles fort hautes, environnée de bons fossez, & tres-bien fournie d'Artillerie. A la verité elle semble imprenable de vive force. Le Roy tres-Chrestien la prit neantmoins en huit mois de Siege: à quoy ne contribua pas peu qu'à la Forteresse est jointe une ville fort peuplée: car si c'eust esté

une Forteresse seule sans ville, huit mois n'auroient pas suffi du moins à prendre par famine cette Place où l'on pouvoit avoir pour trois années de vivres. Le Convent que nous y avons est hors de la ville.

Ayant passé les Monts je vins à *Narbonne* au milieu de laquelle passe une riviere qui se rend dans la Mer à une lieuë de là. La vilie n'est pas grande, mais fort peuplée comme sont toutes les Villes, & tous les Bourgs de France. Les Eglises n'en sont pas belles, mais on y voit particulièrement les jours de feste si grande affluence de peuple, qu'à peine le Prestre peut se tourner auprès de l'Autel. L'Eglise de Saint Just a des Prestres vestus

comme des Moines. Les deux clochers ont une belle sonnerie , qu'il fait bon entendre.

Je parcourus ensuite les villes suivantes du Languedoc & de la Provence , dont je ne diray qu'un mot. *Bezier.* est sur une colline en un pays tres beau & tres bien arrosé. l'allay à la Cathedrale pour voir l'Archevesque Monseigneur de Bonzy qui est Florentin , mais il estoit absent. Il a esté fait depuis Archevesque de Toulouse & Ambassadeur de Sa Majesté tres-Chrestienne à Madrid. Le Roy veut neantmoins qu'il tire les revenus de son Eveché jusqu'à ce que la place ait esté pourveuë. Je remarquay dans cette Eglise une Orgue fort grande sur la

grande porte , qui a seulement les tuyaux qui paroissent en dehors , les autres estant distribuez de trois en trois à chacun des piliers , ce qui fait trembler toute l'Eglise quand elles joient , quoy qu'elle soit d'une grandeur extraordinaire : ce qui est une chose tres curieuse.

Toulouse qui est une ville digne d'estre vüe pour le grand nombre de reliques qui s'y conservent & pour la grandeur & le nombre de ses habitans ; ce qui me faisoit prendre garde de ne pas passer devant les Eglises quand on achevoit quelque Messe ou quelques Vespres , la foule estant si grande qu'il m'eust fallu rouler en arriere. *Agde* ville

tres-ancienne où fut célébré le Concile d'Agde, *Agatense*. Nostre Convent qui est sur la plage à une Nostre-Dame miraculeuse : la Mer estant venue par trois fois jusqu'à la ville, mais depuis qu'on l'a mise là, elle ne s'est jamais tant avancée, mais c'est plutôt retirée, ce qui fait qu'on l'appelle Nostre-Dame du Gué. *Arles* ville Archiepiscopale & assez peuplée. *Martigues* qui est un lieu curieux à voir, car il est divisé en quatre Bourgs bâtis sur la Mer avec des Ponts qui vont de l'un à l'autre. Nous avons un Convent aux deux extremités, dans l'un desquels il y a 14 Religieux & dans l'autre 12, & comme il n'y en a d'aucun

autre Ordre , ils y entendent les Confessions comme ils font en France , en Espagne en Allemagne & en quelques endroits d'Italie. Cette ville se maintient presque par la seule Pêche , y ayant pour cet effet 800 Tartanes , sans les autres Barquettes en tres grand nombre qui couvre un grand espace de mer.

Je passay delà à *Aix* , capitale de la Provence , & à *Marseille* , ville tres considerable & de tres grand commerce , mais pas si grande que je me l'estois figurée. Le Port est tres beau & tres seur , particulièrement pour les Barques & les Galeres , les grands Vaisseaux n'y pouvant pas entrer chargez. J'y vis 25.

Galeres rangées les unes contre les autres , & au milieu la Royale , que tous les Bastimens qui entrent au Port saluent d'un coup de canon. Elle a la Poupe d'une belle sculpture toute dorée. Il est vray qu'elle n'est pas si grande que la Reale d'Espagne que je vis à Cartagene , qui fut celle qui conduisit l'Impératrice. Cette ville a trois Forteresses , dont la neuve à l'entrée du Port a trois murailles, & même quatre d'un costé. Sa Majesté Tres-Chrestienne a fait abattre la muraille qui fermoit la ville du costé de la Colline , pour agrandir son enceinte qui met nostre Convent dans la ville. Cela rendra sans doute la ville bien plus

considerable , y ayant un nombre infiny de peuple & de toutes les Nations. On y voit plusieurs Corps Saints & plusieurs Reliques , particulièrement la Croix de l'Apostre Saint André. J'allay faire un tour pour voir celles de *Saint Maximin* & de la *Sainte Baume* ; ce sont deux lieux qui inspirent la devotion & tirent les larmes des cœurs les plus endurcis.

Je m'embarquay pour la *Ciotat* & *Toulon*. La ville est mediocre , mais le Port est tres-considerable & capable de recevoir autant & d'aussi grands Vaisseaux que l'on veut. Je vis le Royal Louis qui doit estre à present achevé & qui porte 120 pieces d'Ar-

tilleries. Il a trois Galeries & la Poupe toute dorée , de même que les costez du fonds, la Proie & les chambres. Celuy qui y travailloit me dit qu'on y avoit déjà dépensé trois mille écus d'or. Le profitay de l'occasion d'un Brigantin qui alloit à *Savone*. Le premier jour nous eûmes vent en Poupe & arrivâmes le soir à *S. Trompes* , mais le jour suivant le mauvais temps nous fit relâcher à un endroit où il n'y avoit que deux maisons , assez loin de la ville de *Grasse*, postée sur une petite montagne environnée d'autres montagnes , de sorte qu'à peine pouvions nous la découvrir de la mer , & pourtant il falloit de nécessité aller là si on ne

vouloit pas mourir de faim. Comme je me sentoie une petite fièvre que les Medecins de Marseille m'avoient nommé fièvre Hectique qui me rendoit presque incapable de cheminer, je me mis sous un Arbre pour m'endormir: mais il ne me fut pas possible d'attraper le sommeil avec la faim qui me travailloit. Ainsi bien empêché de moy-mesme & ne pouvant comme les autres me porter jusqu'à Grasse, je ne sçavois à quoy me résoudre, lors que Dieu qui m'a toujours assisté, comme je l'ay mille fois éprouvé dans mes voyages, me fit rencontrer une personne qui me parut estre de consideration, & qui me dit *Pere que faites vous par*

icy tout seul ? Mon indisposition , luy dis-je , que vous pouvez bien connoître par mon visage m'a fait rester icy. mais la faim me travaille presentement plus que la fièvre. Il me repliqua , je suis arrivé avec cette Felouque couverte qui est à moy , & que vous voyez proche de cette roche. l'ay fait pescher des Sardines , si vous voulez y venir nous ferons collation ensemble. Le compliment me fut fort agreable , comme on peut se l'imaginer , & je l'y suivis tres volontiers. Nous entrâmes dans la Felouque , où deux Mariniers avoient déjà tout appretté. Mais comment ferons nous , me dit-il , puis que nous n'avons point de pain , mais seulement du biscuit ?

Tout est bon dans la nécessité , luy repliquay-je , & je me suis bien vû souvent sans pain ny biscuit. Cét honneste homme me parloit en Portugais , ce qui me faisoit estonner . estant si éloigné de Portugal : cela m'obligea à luy demander s'il estoit de cette Nation. Il me dit que non , mais qu'il y avoit esté quelque temps.

Nous commençâmes à manger & à boire sans nous mettre en peine que nous avions un Soleil ardent en face , le besoin que j'avois de refecton m'obligeant de tenir bien ma partie , & me faisant trouver toutes les viandes d'un goust exquis. Ayant achevé & rendu grace à Dieu,

nous allions discourans ensemble nous promenans le long du rivage. Je m'avancay seul pour voir un Daufin qui faisoit du bruit dans l'eau, comme s'il eust combattu avec un autre poisson, & je m'amusay à luy tirer quelque pierre : ensuite dequoy je tournay la teste & vis que cét honneste homme ne me suivoit plus : ce qui me fit revenir de peur qu'il ne partist sans que je l'eusse remercié : mais je le cherchay inutilement, & je n'apperçeus mesme plus de Felouque. Je retournay à l'endroit où elle estoit & ne vis rien, ce qui me mit presque tout hors de moy mesme. Et à la verité quand j'y fais réflexion je ne
sçay

Je sçay qu'en dire. Une chose que
je sçay bien qu'ayant interrogé
ceux qui estoient restez dans
nostre Brigantin s'ils avoient
vû cene Felouque qui estoie
venue aborder avec trois per-
sonnes, ils me répondirent
qu'ils n'avoient vû personne,
quoy qu'ils eussent toujours
esté hors de leur bord en
s'amusant à pêcher dans ce
petit Port. Je me tus & re-
merciay Dieu en moy-mesme
l'Auteur de tous les biens,
de ce qu'il luy avoit plu,
quoy que je ne le remercie
pas, me secourir, dans une
nécessité où j'estois tombé
pour l'amour de luy. Que ce
fust par les mains d'un Ange
ou d'un homme je ne puis le
sçavoir : du moins je restay

N

avec une consolation indicible, & telle que si ma santé l'eût permis, j'aurois pris la résolution de retourner au Congo, me pouvant bien encore servir de ma patente de Missionnaire, dont le temps n'estoit pas expiré.

Le jour suivant nous nous embarquâmes avec le vent en Poupe & arrivâmes proche de *Nice*, mais le Port n'estant pas assuré nous passâmes jusqu'à *Ville-Franche*, où je me rendis à nostre Convent qui paroit comme un Paradis parmy tant de montagnes très-hautes & tant de rochers affreux. J'en partis trois jours après sur une Galere de Genes qui nous porta heureusement à *Monaco*. C'est une Forteresse

tres-considerable , & un lieu
beau & delieieux. De là je
pris l'occasion d'un Brigantin
qui vouloit aller à Savone ,
mais la tempeste nous pensa
faire perir , & nous obligea
de retourner sur nos pas. Je
ne me voulus plus me fier
à la Mer que j'avois éprouvé
si cruelle & si inconstante ;
de peur qu'après tant de dan-
gers dont j'estois échappé , je
n'allasse finalement faire nau-
frage au Port. Je crus que le
cours me seroit plus favorable ,
Et je m'acheminay à peines
journées par Menton , S. Remy
qui est comme le Paradis de
l'Italie , Savone , Sestri di Po-
rto , & Genes. l'attendis dans
le Convent appelé la Con-
ception hors de cette ville ,

les ordres de mes Supérieurs
à qui j'avois écrit mon retour.
Une fièvre très-aiguë qui me
dura quarante jours, faillit
à achever ce qu'une fièvre
lente de trois ans n'avoit pas
pu faire. Ma consolation estoit
de me voir parmi des gens
de ma connoissance, & de
qui je recevois mille cour-
toisies.

Pendant ce temps-là arriva
à Gènes le Frere Michel
d'Orvieto qui venoit du Con-
gò, & avoit esté expedie à
Rome par le Supérieur, pour
représenter à la Sainte Con-
gregation de *propaganda fide*,
l'extrême nécessité où estoit
reduite la Mission de ce Pays-
là : la plupart des Mission-
naires y estans morts en peu

de temps, n'y en restant que trois dans tout le Royaume. Il nous apprit pour nouvelle la mort du Roy de Congo Dom Alvarez, & l'Election d'un autre qui n'estoit pas moins devot. Il nous dit de plus que les Mores avoient mangé le Pere Philippe de Galesia Missionnaire de la Province de Rome : ce qui estoit arrivé en cette maniere. Les Principaux ayant obtenu du Roy permission de brûler ces Sorciers qui se trouvent parmy eux, se porterent en un lieu où ils sçurent qu'ils estoient assemblez, & mirent le feu à leurs Cabanes. Ceux-oy commençant à appercevoir les flammes se mirent en fuite, & ayant rencontré le Pere

Pere Philippe dans leur chemin, ils se jetterent sur luy, le tuerent & le mangerent, ce que les Mores qui les poursuivoient virent à la lueur des flammes, & en allerent faire le rapport à S. Sauveur. Cecy arriva dans la Province de Sondi, où fait sa residence un Duc sujet du Roy.

Je me remis sur pied contre l'esperance de tout le monde, & passant à *Plaisance*, je me rendis à *Bologne*, où je me trouve presentement par la grace de Dieu, avec quelques restes de mes indispositions, que les fatigues de mon voyage m'ont laissées : estimant d'avoir assez bien employé le temps, si un seul de 2700 tant Enfans

qu'Adultes que j'ay baptisez, est sauvé par mon Ministère. Le Pere Michel Ange avant que passer de cette vie en l'autre, me dit qu'il en avoit baptisé 316. & il n'y a pas à s'étonner qu'en si peu de temps nous en ayons tant baptisé, y ayant un Peuple sans nombre. Un More me dit un jour qu'un Macolonte avoit eu 52 Enfans de plusieurs femmes. Dieu veuille conserver par sa Grace ceux qui desormais seront destinez à cette Mission, de peur s'ils viennent à manquer, qu'ils ne redeviennent tous Payens. Le tout soit à la gloire de Dieu dont les jugemens sont incomprehensibles & les voyes qu'il tient pour nostre Salut

différentes & merveilleuses en toutes manieres. J'exhorte les Lecteurs à prier Dieu pour ces pauvres Ethiopiens convertis, afin qu'ils perseverent en la Foy de Nostre Seigneur JESVS-CHRIST, & que nous puissions arriver tous ensemble au Port desiré du Royaume des Cieux. Amen.



L'On distribue toujours à
Lyon, chez le Sieur A-
maury le Mercure Galand,
sçavoir celui de l'année 1677.
pour douze sols le volume ceux
de 1678. Il y en a douze volu-
mes, ceux de 1679. Il y en a
trois volumes y compris le
mariage de la Reine d'Espagne
celui de 1680. le tout pour 10
sols chaque Tome : tous les
volumes se vendent séparément
pour le même prix.

○ Les Extraordinaires des Mer-
cures se vendent aussi trente
sols chaque volume.

○ Les Mariages se vendent aussi
séparément des Mercures, sça-
voir.

Le Mariage de Monseigneur
le Dauphin pour 10. sols.

**Le Mariage de la Reyne
d'Espagne pour 20. sols.**

**Le Mariage de Monsieur le
Prince de Conty 15. sols.
le tout relié.**

**L'on continuë aussi à distri-
buer dans la mesme boutique
l'Histoire de la ville & de
l'Estat de Geneve en deux
volumes avec plusieurs figures
en taille douce, par Monsieur
Spon Docteur Medecin, agregé
au College de Lyon, comme
aussi les nouveaux blasons du
Reverend Pere Menestrier de
la Compagnie de J E S U S.**

**L'on trouve aussi dans le
mesme endroit toutes sortes de
livres nouveaux de toutes
sciences.**

1674



dépôt légal 2e trimestre 1972